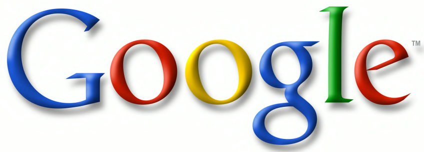





MANUS
JUSTA
DECUS


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

HISTOIRE

AMOUREUSE

DES GAULES.

PARIS. — IMPRIMERIE DE COSSON,
Rue Saint-Germain-des-Prés, n° 9.

HISTOIRE

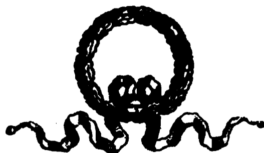
AMOUREUSE

DES GAULES,

PAR LE COMTE

DE BUSSI-RABUTIN.

TOME PREMIER.



PARIS,

MAME ET DELAUNAY-VALLÉE, LIBRAIRES,

RUE GUÉNÉGAUD, n° 25.

1829.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
16 AUG 1960
OF OXFORD
LIBRARY

NOTICE

SUR

BUSSI-RABUTIN.

« MESSIEURS,

» SI j'étois à la tête de la cavalérie,
» et que je fusse obligé de lui parler
» pour la mener au combat, la croyance où
» je serois qu'elle auroit quelque respect
» pour moi, et que de tous ceux qui
» m'écouteroient, il n'y en auroit peut-
» être guère de plus habile, me le fe-
» roit faire sans être fort embarrassé;
» mais ayant à parler devant la plus cé-
» lèbre assemblée de l'Europe, je, etc. »

Ainsi débuta le comte de Bussi-Rabutin lorsqu'il harangua l'Académie Française en prenant possession de son fauteuil. Ne croiroit-on pas entendre le plus grand général du siècle ? C'étoit tout simplement un mestre-de-camp assez médiocre pour que le grand Turenne écrivît de lui qu'il étoit « pour les chansons le meilleur officier qu'il eût dans ses troupes ». Mais, à part sa jactance naturelle, le comte de Bussi étoit bien aise de faire savoir à l'Académie qu'elle avoit reçu quelque chose de mieux qu'un homme de lettres. Ce sont là des impertinences que méritent aujourd'hui comme autrefois les corps savans ou littéraires qui veulent se recruter parmi les grands seigneurs.

Heureusement le comte de Bussi-Rabu-

tin prouva plus tard qu'il avoit pour être académicien de meilleurs titres que son talent de mestre-de-camp ; et l'on dut d'autant plus lui en savoir gré qu'alors comme aujourd'hui maint académicien élu de confiance ne se donnoit pas la peine de justifier par aucune production le choix des quarante.

Examinons d'abord M. le comte de Bussi-Rabutin dans sa carrière militaire, puisque c'étoit celle où il s'estimoit supérieur ; et commençons par dire (car il y tenoit beaucoup) qu'il appartenoit à une des plus anciennes maisons de Bourgogne. Il naquit à Epiry le 3 avril 1608. Son père, qui étoit lieutenant du roi du Nivernois et colonel d'un régiment, le fit venir auprès de lui dans les camps dès l'âge de douze ans, et à dix-

huit il lui céda le régiment dont il étoit propriétaire. Il auroit pu le lui céder même plus tôt, car ce n'étoit pas sans exemple alors de voir des colonels encore à la bavette. Le jeune Bussi-Rabutin avoit à peine remplacé son père depuis quelques mois qu'il fut mis à la Bastille; c'étoit là l'un des inconvéniens qui balançoient pour les jeunes seigneurs l'avantage de franchir si rapidement tous les grades militaires. On accusoit le comte de Bussi-Rabutin de n'avoir pas su maintenir l'ordre dans sa troupe; selon lui, le vrai motif de son emprisonnement étoit la haine que le secrétaire d'état Desnoyers portoit à son père.

Il fit connoissance à la Bastille avec un de ces compagnons de Henri IV, joyeux, galans, aimables, braves comme leur roi,

conservant à la cour leur indépendance et le privilége de cette sincérité toute française qui s'exprime en bons mots, avec un mélange de jactance et de courtoisie chevaleresque. C'étoit le fameux maréchal de Bassompière, dont la hardiesse avoit déplu à Richelieu, tout occupé alors à dompter la noblesse féodale, et à réduire au rôle de courtisan les vieux camarades du Béarnais. Pendant le siége de La Rochelle, où il commandoit, sentant que la prise de cette place augmenteroit encore le crédit du cardinal, Bassompière avoit dit : « Je crois que » nous serons assez fous pour prendre La Rochelle. » Le jeune comte de Bussi s'enthousiasma des airs un peu fanfarons et caustiques de son compagnon de captivité. Il les imita parfaitement quand il fut hors de la Bastille; mais il

ne fut pas son imitateur sur un chapitre très-sérieux. On sait que Bassompière, qui avoit cédé mademoiselle de Montmorency à Henri IV, s'étoit rejeté sur mademoiselle d'Entraigues et l'avoit séduite avec une promesse de mariage. Mademoiselle d'Entraigues plaida huit ans contre lui sans pouvoir s'en faire épouser.

Le comte de Bussi-Rabutin en agit plus honnêtement à l'égard de mademoiselle de Toulongeon, avec laquelle il s'unit en légitime mariage à l'âge de vingt-un ans. Il est vrai qu'il ne tarda pas à la laisser de côté pour afficher une maîtresse qui lui intenta un procès pour cause de rapt*.

Par là il ne faisoit du reste que se mettre à la mode, s'annonçant pour

* Mademoiselle de Miramion.

homme de plaisir et rimant ses succès auprès des femmes. Cette conduite ne l'empêchoit pas de remplir très-bien ses devoirs d'homme de guerre. Pendant les troubles de la Fronde, il prit tour à tour parti pour Condé ou Mazarin, et négocia définitivement avec la cour, moyennant le grade de maréchal-de-camp et le commandement du Nivernois qu'on lui donna. Il obtint plus tard son titre de mestre-de-camp général de la cavalerie légère, et ce fut dans cette place qu'il chansonna Turenne, qui écrivit à son sujet la phrase que nous avons citée. La modestie du maréchal ne pouvoit guère sympathiser avec la présomption du mestre-de-camp. Mais ce fut alors que celui-ci, ne voulant pas perdre le mérite de ses chansons, s'avisa de faire à l'Académie l'honneur de postuler un fauteuil

vacant, que l'Académie n'eut garde de refuser à un homme aussi brave que caustique *.

Une fois académicien, il prit du goût à écrire, et commença la chronique indiscrète connue sous le titre d'*Histoire amoureuse des Gaules.* Cet ouvrage n'étoit que pour lui et pour « quelques bons amis » ** ; il se fût bien gardé d'en faire hommage à l'Académie. Qu'auroit dit de tant de portraits fidèles, de tant d'anecdotes scandaleuses, cette compagnie illustre, qui cherchoit à mettre dans notre littérature publique cette pruderie et cette dignité, ou plutôt cette étiquette que le grand monarque imposoit aux seigneurs de sa cour? Qu'auroit dit le

* Bussi-Rabutin dit même que ses nobles amis de l'Académie le *convièrent* à être des leurs.

** Expression de Bussi-Rabutin.

grand Bossuet, occupé de ses sublimes mensonges appelés *Oraisons funèbres?* Qu'auroit dit le tendre Racine, qui daignoit masquer d'un habit brodé et d'une lourde perruque française ses héros grecs ou romains, si touchans et si vrais d'ailleurs quand ils parlent le langage de la passion? Un académicien oser peindre le *nu* du grand roi, et nommer La Vallière *La Vallière*, Montespan *Montespan*, et non pas Esther et Vasthi!

« Avec quelle impertinence
Parle des dieux ce maraud! »

se fut écrié Molière lui-même, dont les traits railleurs n'alloient jamais plus haut que le front des marquis. Mais qu'on se figure surtout l'indignation du froid Boileau échauffant sa verve correcte jusqu'au degré de l'Ode de Namur!

Eh! messieurs, calmez-vous; votre confrère, monsieur le comte de Bussi-Rabutin n'avait écrit ses mémoires que pour « quelques bons amis. » Comment virent-ils donc le jour? Hélas! par une de ces indiscrétions auxquelles nous devons la publication de tant de mémoires. Il en avoit confié le manuscrit à une dame qui lui joua le mauvais tour d'en faire circuler une copie, qu'on finit par imprimer. Bussi-Rabutin s'en vengea singulièrement : il exposa chez lui un portrait avec cette inscription :

Catherine de Bonne,
Marquise de La Baume,
La plus jolie maîtresse du royaume
Et la plus aimable,
Si elle n'eût été la plus infidèle.

Cependant l'*Histoire amoureuse des Gaules* portoit ses fruits de scandale. Les

personnes nommées dans cette chronique trop véridique des mœurs de la cour firent un « prodigieux tumulte, » comme disoit le non moins cynique duc de Saint-Simon, en parlant de ses propres mémoires. De toutes parts on demandoit la punition de l'auteur. Louis XIV, qui n'étoit pas fâché de livrer ses marquis à Molière, auroit peut-être été tout aussi indulgent pour le comte de Bussi-Rabutin, mestre-de-camp général de sa cavalerie légère; mais on dénonça celui-ci au grand roi comme l'ayant chansonné lui-même et ses amours dans une partie de plaisir. Cette chanson le rendit plus sévère pour le comte de Bussi qui fut privé de sa charge, enfermé d'abord à la Bastille et puis exilé pendant seize années dans ses terres. Le duc de Saint-Simon fit bien, comme on voit, de ne pas confier ses manuscrits à une maîtresse.

Malheureusement pour le comte de Bussi-Rabutin, il en avoit deux, et toutes deux furent également perfides: la première en le faisant imprimer malgré lui, la seconde en l'abandonnant au moment de sa disgrâce. Il se vengea de celle-ci comme de l'autre, par une inscription au bas de son portrait :

Cécile
Isabelle Hurant de Cheverny,
Marquise de Monglas,
Qui, par son inconstance,
A remis en honneur la matrone d'Éphèse,
Et les femmes d'Astolphe et de Joconde.

Il voulut aussi se venger du roi en continuant son *Histoire amoureuse des Gaules* à ses dépens, car la première partie ne contenoit ni les « amours de La Vallière, ni ceux de la Montespan, ni ceux de la Maintenon, » la plus maltraitée des trois dans cette chro-

nique des sultanes favorites. Bientôt Despréaux fit paroître cette élégante épître, où il donne si plaisamment rendez-vous à Louis XIV victorieux :

> Assuré des bons vers dont ton bras me répond,
> Je t'attends dans deux ans aux bords de l'Héllespont.

En forme de commentaire, le comte de Bussi tripla la rime, en ajoutant au dernier vers

> Tarare pompon.

Mais quoique la vengeance soit douce aux poëtes comme aux femmes, on n'a pas été courtisan impunément. Quand le comte de Bussi-Rabutin eut bien lancé des épigrammes et bien grossi son *Histoire amoureuse des Gaules*, il s'aperçut qu'il séchoit d'ennui dans ses terres loin du soleil de la cour, et il changea de langage. Il écrivit à Louis XIV

pour l'assurer de ses profonds remords, et de son respectueux dévouement. Comme tout flatteur qui n'est pas sincère, il exagéra même son adulation jusqu'à la plus ridicule flagornerie; or Louis XIV, homme d'esprit certainement, ne prit sans doute que pour des épigrammes retournées, ce nouveau style de Bussi-Rabutin, et ne s'en laissa toucher qu'au bout de dix-sept ans. Le malheureux exilé revint à la cour; mais il n'y retrouva plus les mêmes visages, et s'y sentit si tristement isolé, qu'il regretta son exil. Le maître, il est vrai, ne daigna pas même faire attention à lui, après l'avoir à peine honoré d'un regard. Bien fâché de n'avoir pas gardé son rôle de persécuté, qui lui donnoit au moins un air d'importance, il reprit le chemin de Bussi près d'Autun. Là il fit comme font beaucoup de libertins quand ils deviennent vieux : il se jeta dans

la dévotion. Mais voulant faire sa paix avec le ciel et avec le monde en même temps, il publia d'abord une espèce de confession publique dans des *Mémoires* où l'on trouva qu'il avoit quelque peine à oublier son ton de jactance et de vanterie. Sans doute qu'il dépouilla tout-à-fait le vieil homme dans les aveux plus sincères du confessionnal. Il mourut au milieu des exercices de piété, à Autun, le 9 avril 1693.

On lui avoit proposé de réfuter les *Provinciales* de Pascal. « Pascal ne sera jamais » réfuté, » répondit-il : ce qui prouve qu'il ne croyoit pas la cause des jésuites facile à défendre. Et c'est dommage : il eût été curieux de voir Pascal réfuté par l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules*.

Bussi-Rabutin laissoit deux filles, Diane et Louise dont il avoit dirigé la vocation de manière à faire la part du ciel et celle du

monde. La première avoit pris le voile dans un couvent de Visitandines ; la seconde fut mariée deux fois, d'abord au marquis de Coligny et ensuite à François de La Rivière. Heureusement on fait aussi son salut hors du cloître. La marquise de Coligny mérita que mademoiselle Scudéry dit à son père : « Votre fille a autant » d'esprit que si elle vous voyoit tous les » jours, et elle est aussi sage que si » elle ne vous avoit jamais vu. » On lui a attribué plusieurs ouvrages qui sentent plutôt la religieuse que la femme du monde qui s'est mariée deux fois : 1° l'*Abrégé de la vie de saint François de Sales*, Paris, 1699. 2° *Vie de la bienheureuse madame du Chantal.* N'en déplaise aux bibliographes, il me paroîtroit plus logique d'attribuer ces deux volumes à sa sœur Diane, dont le nom sym-

bolique eût si bien été à une religieuse, s'il n'étoit par trop païen. Louise de Bussi-Rabutin excelloit au contraire à écrire des lettres d'amour. D'après ce que mademoiselle de Scudéry disoit de sa sagesse, il est presque inutile d'ajouter que ces lettres ne s'adressoient qu'à ses maris. Le second, François de La Rivière, les porta un jour, dans son amour-propre conjugal, chez madame de Montespan, et elle en lut une vingtaine à Louis XIV. Le monarque, qui n'en recevoit pas d'aussi tendres de la reine, ni peut-être de ses maîtresses, fut édifié : « La Rivière, dit-il, votre femme a plus d'esprit que son père. » Mais La Rivière, malgré cet auguste suffrage, priva la postérité de cette correspondance. Il la brûla, et écrivit au rédacteur du recueil des *Auteurs célèbres de la Bourgogne*, qu'il avoit

craint que l'impression ne fût « un pré» sent dangereux pour la postérité, parce » que ces *lettres toutes de feu* étoient » propres à inspirer des passions. » Que pensoit donc ce scrupuleux époux de certaines pages de l'*Histoire amoureuse des Gaules?*

Outre ses deux sages filles, le comte de Bussi-Rabutin eut cela de commun avec son ancien compagnon à la Bastille, le maréchal de Bassompière, qu'il laissa aussi un fils évêque. Mais le fils de Bassompière avoit à faire oublier l'illégitimité de sa naissance, il édifia son diocèse; celui de Bussi-Rabutin fut le plus mondain des prélats dans un siècle où l'on compte parmi les évêques Dubois, Tressan, Tencin et les autres. Il étoit même surnommé le *Dieu de la bonne compagnie*, ce qui,

du temps de la régence, pouvoit bien signifier qu'on fréquentoit assez volontiers la mauvaise : aussi Voltaire, ami un peu suspect pour un évêque, lui écrivoit :

Non, nous ne sommes point tous deux
Aussi méchans qu'on le publie;
Et nous ne sommes, quoi qu'on die,
Que de simples voluptueux,
Contens de couler notre vie
Au sein des Grâces et des jeux.

On sait qu'elles étoient les *Grâces* au sein desquelles Voltaire couloit sa vie, quand on a lu les mémoires de son héros, de ce duc de Richelieu qui daignoit lui en céder quelques-unes pour prix de son encens. Quoi qu'il en soit, l'Académie Française qui avoit reçu le père, reçut aussi le fils, à la mort de Lamotte, sans exiger de lui, comme de raison, aucun titre

littéraire, et seulement « pour remplacer » le plus aimable des hommes de lettres par » le plus aimable des abbés de cour. » Ce sybarite mitré oublioit pourtant son aménité charmante, quand il avoit affaire aux adversaires de la bulle *Unigenitus ;* tant il est vrai qu'il n'est pas de vertu parfaite. Il leur préféroit un incrédule et un païen. L'aménité et la charité ne sont donc pas la même chose. Il mourut le 3 novembre 1736, et avec lui s'éteignit la famille des Bussi-Rabutin. Mais le nom a survécu à la famille, grâces aux ouvrages de l'auteur de l'*Histoire amoureuse des Gaules.*

Ces ouvrages sont de plusieurs sortes : 1° un *Discours à mes enfans sur le bon usage des adversités et sur les divers événemens de la vie.* Nous commençons par celui que nous n'avons pas lu, nous en rap-

portant au jugement qu'en portoit un académicien qu'il est difficile de ne pas rencontrer dans la voie étroite des notices, et qui dit que « c'est un écrit fort édifiant, mais » fort ennuyeux ». « Il eût mieux fait de » prêcher d'exemple, en supportant sa dis- » grâce avec plus de résignation, » ajoute l'auteur que nous citons, et cette réflexion en inspire de tristes, quand on se souvient de la fin malheureuse de celui qui l'a faite.

2° *Histoire abrégée de Louis-le-Grand*, 1 vol. in-12; amende honorable au grand roi en forme de panégyrique, c'est-à-dire que ce n'est pas une histoire, malgré le titre.

3° *Mémoires* du comte Roger de Bussi-Rabutin. Cet ouvrage, réimprimé en plusieurs formats, n'a pas la vivacité de *l'His-*

faire amoureuse des Gaules, ni le charme de l'*égotisme* gascon de Brantôme. On y trouve cependant des anecdotes curieuses : en voici une qui dénonce un petit manége assez fréquent à la cour.

« Il me souvient que dans ce temps-là, » les échevins de Nevers vinrent me prier, » comme leur lieutenant de roi, de les » présenter au prince de Condé, et de lui » recommander une affaire qu'ils avoient à la » cour. Je n'eus garde de m'en défendre, en » leur disant l'état où j'étois avec lui, parce » que cela m'eût décrédité avec eux. Je les lui » présentai donc comme il alloit au conseil, » et m'approchant de lui, je fis semblant de » lui parler tout bas. Nous descendions un » escalier avec la foule qu'on se peut imaginer » qui accompagne un prince du sang qui a » grande part au gouvernement. Ainsi je

» n'eus pas de peine à tromper les échevins
» qui nous suivoient de loin, et revenant à
» eux, je leur dis que j'avois fortement re-
» commandé leur affaire, dont ils me ren-
» dirent mille grâces, et heureusement
» pour mon honneur, leur affaire s'étant
» faite promptement parce qu'elle étoit juste,
» ils en attribuèrent le succès à mon grand
» crédit, m'en vinrent témoigner chez moi
» leur reconnoissance, et s'en retournèrent
» en leur pays avec la croyance que je gou-
» vernois le prince; et sur cela je fis réflexion
» que le monde, et particulièrement les gens
» de la cour, ne sont que grimaces, et que
» tout ce qu'on y voyoit d'ordinaire, n'étoit
» rien moins que ce qui étoit effective-
» ment. »

4° Les *Lettres* de Bussi-Rabutin, re-
cueillies par le Père Bouhours, son ami,

forment 7 vol. in-12. Malgré la parenté de Bussi-Rabutin avec madame de Sévigné, ces lettres ne sont pas toutes dignes ni de cette illustre cousine, ni de Bussi-Rabutin lui-même ; un choix de cette correspondance doit figurer cependant dans toutes les bibliothèques.

5° L'*Histoire amoureuse des Gaules* est l'ouvrage le plus connu de Bussi-Rabutin, et celui qui justifie surtout sa réputation. Sous le rapport du style, il méritoit un éloge moins concis que celui qu'en fait Voltaire en disant de l'auteur : *Il écrivit avec pureté.* Il y a mieux que cela dans cette chronique galante du grand siècle. Ce style pur est aussi un style vif, gracieux et naïf. Il peint avec délicatesse, quelquefois même avec force. Il faut faire la part des progrès de la langue et de la pruderie des oreilles

modernes avant de juger trop sévèrement certaines expressions un peu trop franches. Plusieurs portraits de Bussi-Rabutin resteront des modèles : quant à telle ou telle scène, dont les détails ont dû paroître cyniques autrefois comme aujourd'hui, il est évident que les copistes, plus hardis encore que l'auteur, avoient mis du leur dans la première édition. Celle que nous publions aujourd'hui, d'après un manuscrit plus chaste, nous permet d'appeler du jugement qui a voulu faire de Bussi-Rabutin un second Pétrone. Tel qu'il est, cet ouvrage, tableau piquant et complet des mœurs de la cour de Louis XIV, soulève encore une question, celle de sa moralité. Nous sommes trop loin du temps que peint Bussi pour nous associer aux plaintes que ses indiscrétions firent éclater de toutes parts. La défense de l'auteur, adressée à

ses contemporains, peut être pesée avec impartialité, la voici : « Je sais déjà, par
» avance, que les gens qui ne trouveront
» pas leur compte dans ces mémoires, di-
» ront, pour éluder ce que je dis d'eux, que
» j'étois le plus méchant homme du monde ;
» que pour marque de cela, je ne m'épargne
» pas moi-même ; que j'ai été à la Bastille
» pour avoir déchiré mille gens, et que j'en
» ai perdu ma fortune. A cela je réponds :
» *que ce qui a paru dans le public sous*
» *mon nom n'étoit pas de moi* ; que le ma-
» nuscrit que j'ai donné au roi, qui ne parloit
» que des choses généralement connues, n'é-
» toit fait pour être vu que par trois ou qua-
» tre de mes bons amis ; que, d'ailleurs, j'ai
» pu être imprudent quand j'ai parlé libre-
» ment de quelques gens, mais que je n'ai
» point été menteur en disant les vérités de
» quelques particuliers ; j'en ai pu faire des

» ennemis qui, n'osant lever le masque contre
» moi, ont trouvé le moyen d'intéresser de
» plus grands seigneurs qu'eux ; mais *je n'ai*
» *jamais rien inventé*. Il faut qu'on me
» croie, quoiqu'on puisse me condamner.
» Pour faire voir que c'est plutôt par amour
» pour la vérité que je parle, que par au-
» cune malignité de naturel, je dis du bien,
» quand j'en trouve, de la même personne
» dont j'ai dit du mal. »

C'est avec la même indifférence que nous avons jugé le comte de Bussi-Rabutin dans cette courte notice, riant de sa vanité de noblesse et de ses prétentions d'homme de guerre, un peu moins sévère, comme éditeur, sur son amour du scandale et ses médisances qui, d'ailleurs, ne blessent plus personne, mais louant franchement la piquante originalité de ses portraits et la grâce de son style.

AU LECTEUR.

Il faut avouer que l'amour est quelque chose de bien subtil et ingénieux, et que, lorsqu'il a dessein sur quelqu'un, il trouve admirablement le moyen de s'en rendre maître. En effet, nous voyons qu'il est presque aussitôt assuré de sa victoire; et ceux mêmes qui résistent, et mettent des obstacles à ses efforts, sont ceux d'ordinaire qui les ressentent plus violemment. Il y a dans le monde deux sortes de gens qui me déplaisent particulièrement : les premiers sont les peintres, lesquels n'ayant jamais pu inventer ni composer d'assez vives couleurs pour faire des yeux à l'Amour, se sont mis en tête de nous le représenter comme aveugle. Et de fait ils croient avoir fait des merveilles, d'avoir donné lieu à ce commun, mais faux proverbe : *l'Amour*

est aveugle. Il me semble plus juste de dire que le bandeau dont ils lui couvrent le front sert encore à couvrir leur ignorance, parce que tous leurs efforts n'auroient jamais pu faire des yeux à ce dieu qui eussent seulement approché de la vivacité ni du brillant éclat dont les siens sont formés. Et si, comme les ignorans tâchent à nous le persuader, il ne voyoit goutte, comment se seroit-il assujetti tant d'esprits qui vivent sous ses lois? Auroit-il pu, sans yeux, étendre son empire sur toute la terre? Nous voyons ces conquêtes sans nombre et sans bornes. D'ailleurs, je sais que quand il veut s'insinuer, il se sert principalement des yeux d'un objet pour en enflammer un autre, ce qu'il ne feroit pas sans doute, s'il ne savoit bien que, de tous les sens, les yeux sont les plus susceptibles, parce que ce sont les premiers qui découvrent. Il faut donc de la science pour raisonner ainsi. Cette science ne se peut acquérir sans étude, et le moyen, par exemple, qu'un aveugle

puisse devenir savant, lorsque les facultés les plus nécessaires, comme est surtout la vue, lui manquent? On ne sauroit nier, néanmoins, que l'amour ne soit très-savant, puisqu'il confond tous les raisonnemens les plus solides, et que personne n'entre jamais en dispute avec lui qu'il ne soit assuré de sa victoire. C'est donc la raison de le défendre sur l'injustice et le tort qu'on lui fait de lui ôter son plus bel ornement.

Les seconds qui me font de la peine, sont certains esprits particuliers, lesquels font une nécessité de ce qui n'est qu'un simple accident; je veux dire les gens qui disent et qui veulent même que ce soit une chose infaillible, que l'on ne voit jamais la fortune et le mérite en un même sujet. Je sais bien qu'effectivement cela se voit assez rarement. Mais enfin cela est mal pensé, de prétendre faire passer pour indispensablement nécessaire ce qui est seulement un effet du hasard. Il est vrai que l'un arrive

beaucoup plus souvent que l'autre; car nous voyons des gens chez qui le seul nom de mérite n'a jamais eu le moindre accès, sur qui toutefois la fortune s'est, pour ainsi dire, jetée à corps perdu, et au contraire il s'en voit qui méritent tout, et qui n'ont rien d'elle; mais enfin il s'en trouve qui ont l'un et l'autre. Je reviens à mon dessein, et dis, pour convaincre visiblement ceux que j'ai entrepris, qu'il se voit des gens qui ont extraordinairement du mérite, et qui ne laissent pas d'avoir la fortune tout-à-fait favorable. Je vais vous en donner une preuve dans la suite des histoires que je veux vous raconter le plus succinctement qu'il me sera possible.

HISTOIRE

AMOUREUSE

DES GAULES.

LETTRE

APOLOGÉTIQUE

DU COMTE DE BUSSI AU DUC DE SAINT-AIGNAN.

Monsieur,

Les témoignages que les gens de bien doivent à la vérité, à leurs amis et à leur réputation, m'obligent aujourd'hui, monsieur, de vous éclaircir de ma conduite et du sujet de ma disgrâce. Ne vous attendez pas à une justification; je suis trop sincère pour m'excuser quand j'ai tort: c'est tout ce que je pourrai gagner sur la douleur que j'ai de ma faute, et le dépit contre moi-même de ne me pas faire devant vous plus coupable que je suis.

Pour entrer donc en matière, je vous dirai, Monsieur, qu'il y a cinq ans que, ne sachant à quoi me divertir à la campagne, où j'étois, je justifiai bien le proverbe que l'oisiveté est mère de tout vice; car je me mis à écrire une histoire, ou plutôt un roman satirique, véritablement sans dessein d'en faire aucun mauvais usage contre les intéressés, mais seulement pour m'occuper alors, et tout au plus pour le montrer à quelques-uns de mes bons amis, leur donner du plaisir, et m'attirer de leur part quelque louange de bien écrire.

Cependant, avec l'innocence de mes intentions, je ne laisse pas de couper la gorge à des gens qui ne m'avoient jamais fait de mal, ainsi que vous allez voir par la suite.

Comme les véritables événemens ne sont jamais assez extraordinaires pour divertir beaucoup, j'eus recours à l'invention, que je crus qui plairoit davantage, et sans avoir le moindre scrupule de l'offense que je faisois aux intéressés, parce que je ne faisois cela quasi que pour moi, j'écrivis mille choses que je n'avois jamais ouï dire. Je fis des gens heureux, qui n'étoient pas

seulement écoutés, et d'autres même qui n'avoient jamais songé de l'être. Et parce qu'il eût été ridicule de choisir deux femmes sans naissance et sans mérite pour les principales héroïnes de mon roman, j'en pris deux auxquelles nulles bonnes qualités ne manquaient, et qui même en avoient tant, que l'envie pouvoit aider à rendre croyable tout le mal que j'en pouvois inventer.

Étant de retour à Paris je lus cette histoire à cinq de mes amies, l'une desquelles m'ayant pressé de la lui laisser pour deux fois vingt-quatre heures, je ne m'en pus jamais défendre: il est vrai que, quelques jours après, l'on me dit qu'on l'avoit vue dans le monde. J'en fus au désespoir, et je suis assuré que celle à qui je l'avois prêtée et qui l'avoit fait copier, l'avoit fait par une simple curiosité, sans intention de me nuire; mais elle avoit eu pour quelque autre la même fragilité que j'avois eue pour elle. Je l'allai trouver aussitôt, et je lui en fis mes plaintes : au lieu de m'avouer ingénument son imprudence, et de concerter avec moi des moyens d'y remédier, elle me nia effrontément qu'elle eût jamais tiré copie de cette his-

toire, me soutenant qu'elle n'étoit pas publique, et que si elle l'étoit, il falloit que je l'eusse prêtée à d'autres qu'à elle. L'assurance avec laquelle elle me parla, et le désir que j'ai d'ordinaire que mes amis n'aient jamais tort avec moi, ôtèrent mes soupçons. Cependant je ne sais comme ell fit, mais enfin le bruit de cette histoire cessa pour quelque temps, après lequel une de ses amies, s'étant brouillée avec elle, me montra une copie de ce manuscrit qu'elle avoit faite sur la sienne. Ce fut alors que le dépit d'avoir été si souvent trompé par une de mes amies, qui me faisoit outrager deux femmes de qualité par sa trahison, me fit emporter contre elle. Et comme on ne se fait jamais assez de justice pour souffrir sans vengeance le ressentiment des gens qu'on a offensés, elle ajouta ou retrancha dans cette histoire ce qu'il lui plaisoit *, pour m'attirer la haine de la plupart de ceux dont je parlois : et cela est si vrai, que les premières copies qui furent vues n'étoient pas falsifiées; mais sitôt que les autres parurent, comme chacun court à

* N'en croyez rien : c'est partout le même style.

la satire la plus forte, on trouva les véritables fades, et on les supprima comme fausses.

Je ne prétends pas m'excuser par là; car, quoique effectivement je n'aie dit que du bien des gens que cette honnête amie a maltraités, je suis pourtant cause du mal qu'elle en a dit. Non contente d'avoir empoisonné cette histoire en beaucoup d'endroits, elle en composa ensuite d'autres tout entières sur mille particularités qu'elle avait sues de moi dans le temps que nous étions amis, lesquelles particularités elle assaisonna de tout le venin dont elle se put aviser.

Cependant, lorsque je sus qu'une histoire couroit sous mon nom, et que même mes ennemis l'avoient donnée au roi, quoique je n'eusse qu'à nier, j'aimai mieux faire voir l'original à sa majesté, et me charger de ma véritable faute, que de me laisser soupçonner d'une que je n'avois pas commise. Vous savez, monsieur, qu'au retour du voyage de Chartres, pendant lequel le roi avoit lu cette histoire, je vous priai de donner à sa majesté mon original écrit de ma main et relié. Il prit la peine de le lire; mais, quoiqu'il trouvât une grande différence entre

lui et la copie, il ne laissa pas de juger que l'offense que je faisois à deux femmes de qualité, et celle que j'étois cause qu'on avoit faite à d'autres, méritoient châtiment. Il me fit donc arrêter, et donnant cet exemple au public, il satisfit en même temps au ressentiment des intéressés et à sa propre justice.

Mes ennemis, me voyant à la Bastille, crurent que n'étant pas en état de me défendre, ils pouvoient impunément m'accuser; ils dirent donc au roi que j'avois écrit contre lui; mais sa majesté, qui ne condamne jamais personne sans l'entendre, les surprit fort en m'envoyant interroger par le lieutenant criminel. Je me disposai sans hésiter un moment à répondre devant lui, et sans vouloir faire la moindre protestation, ne croyant pas en être moins gentilhomme, et croyant par là rendre plus de respect au roi. Après qu'il m'eut fait connoître l'original écrit de ma main de l'histoire dont je vous viens de parler, il me demanda si je n'avois rien écrit contre le roi. Je lui répondis qu'il me surprenoit fort de faire une question comme celle-là à un homme comme moi. Il me dit qu'il avoit

ordre de me le demander; je répondis donc que non, et qu'il n'y avoit pas trop d'apparence qu'ayant servi vingt-sept ans sans avoir eu aucune grâce, étant depuis douze ans mestre de camp général de la cavalerie légère, attendant tous les jours quelque récompense de sa majesté, je voulusse lui manquer de respect. Que pour détruire ce vraisemblable-là, il falloit ou de mon écriture ou des témoins irréprochables. Que si l'on me produisoit l'un ou l'autre en la moindre chose qui choquât le respect que je devais au roi et à toute la famille royale, je me soumettois à perdre la vie; mais que je supplieis aussi sa majesté d'ordonner le même châtiment contre ceux qui m'accuseroient sans me pouvoir convaincre. Je signai cela, et le lieutenant criminel me disant qu'il l'alloit porter au roi, je le priai de dire à sa majesté que je lui demandois très-humblement pardon d'avoir été assez malheureux pour lui déplaire.

Depuis ce temps-là n'ayant vu ni le lieutenant criminel, ni aucun autre juge, j'ai bien cru qu'une si noire et si ridicule calomnie n'avoit fait aucune impression dans un esprit aussi

clairvoyant et aussi difficile à surprendre que celui du roi.

Mais, monsieur, personne ne connoît si bien que vous la fausseté de cette accusation; car, outre que vous voyez comme tout le monde le peu d'apparence qu'il y a, c'est que vous avez été plusieurs fois témoin de la tendresse (si j'ose dire ainsi), du profond respect, de l'estime extraordinaire, et même de l'admiration que j'ai pour le roi. Je vous ai souvent dit que je le voyois tous les jours, que je l'étudiois, et que tous les jours il me surprenoit par des qualités merveilleuses que je découvrois en lui. Vous pouvez vous souvenir, monsieur, qu'un jour, transporté de mon zèle, je vous dis que, puisque la paix ne me permettoit plus de hasarder ma vie pour son service, je voulois le servir d'une autremanière; et que, comme un des capitaines d'Alexandre avoit écrit l'histoire de son maître, il me sembloit qu'il étoit juste qu'un des principaux officiers des armées du roi écrivît une aussi belle vie que la sienne. Je vous priai de le dire à sa majesté, monsieur, et quelque temps après vous me dîtes la réponse

qu'elle vous avoit faite, dans laquelle sa modestie me parut admirable. Après cela, monsieur, peut-on m'attaquer sur le manque de respect à mon maître? et ne croyez-vous pas que si mes ennemis avoient su tous les témoignages particuliers que je vous ai si souvent donnés de mon zèle extraordinaire pour la personne de sa majesté, et que vous avez eu la bonté de lui faire connoître, ne croyez-vous pas, dis-je, qu'ils auroient cherché d'autres foibles en moi que celui-là? Je n'en doute point, monsieur; mais Dieu a confondu leur malice; vous verrez qu'ils n'auront fait autre chose que de m'avoir donné un honnête prétexte, en vous écrivant ceci, de faire souvenir le roi de tous les sentimens où vous m'avez vu pour sa majesté.

Cependant, monsieur, j'attends avec une extrême résignation à ses volontés la grâce de ma liberté, et j'ai d'ailleurs un si grand déplaisir d'avoir offensé des personnes qui ne m'en avoient jamais donné de sujet, que si ma prison ne leur paroissoit pas une assez rude pénitence, je serai toujours prêt à faire tout ce qu'elles souhaiteront de moi pour leur entière satisfac-

tion, leur étant infiniment obligé quand elles me pardonneront, et ne leur sachant pas mauvais gré quand elles ne le feront pas.

Je sais bien qu'il y a dans mon procédé plus d'imprudence que de malice; mais l'innocence de mes intentions ne console pas les gens que j'assassine, puisqu'ils sont aussi bien assassinés que si j'en avois eu le dessein.

Ce que l'on peut dire en deux mots de tout ceci, c'est que le public, en me condamnant, doit me plaindre; mais que les offensés peuvent me haïr avec raison.

Voilà, monsieur, ce que j'ai cru vous devoir apprendre de mes affaires, pour vous montrer par le libre aveu que je fais de ma faute, et le grand repentir que j'en ai, combien je suis éloigné d'en commettre jamais de pareilles, ni de fâcher qui que ce soit mal à propos.

Mais vous allez encore mieux voir par le raisonnement que je vais faire combien je suis persuadé qu'il ne faut jamais rien écrire contre personne; car si l'on n'écrit que pour soi, c'est comme si on le pensoit; il faut s'en tenir là, et ceci est bien le plus sûr. Si c'est pour le mon-

trer à quelqu'un, il est infaillible qu'on le saura tôt ou tard; si la chose est mal écrite, elle fera des ennemis; cela est tout au moins inutile, s'il est secret; dangereux, s'il est public; mais ce que je devois dire devant toutes choses, c'est qu'en attirant la colère de Dieu et celle du roi, cela expose aux querelles, aux prisons et autres disgrâces. Si je ne vous connoissois bien, monsieur, j'appréhenderois qu'en vous paroissant aussi coupable que je le suis, cela ne me fît perdre votre estime et votre amitié; mais je ne suis point en peine, parce que je sais que vous savez qu'il y a des gens plus long-temps jeunes que d'autres; et que si j'ai été de ceux-là, les mauvais succès et les châtimens que j'ai eus vous doivent empêcher de douter que je ne sois fort changé.

Ce 12 novembre 1665.

HISTOIRE

DE

MADAME D'OLONNE.

Sous le règne de Louis XIV, la guerre qui duroit depuis vingt ans n'empêchoit point qu'on ne fît quelquefois l'amour. Mais comme la cour étoit remplie de vieux cavaliers insensibles ou de jeunes gens nés dans le bruit des armes, et que ce métier les avoit rendus brutaux, cela avoit fait la plupart des dames un peu moins modestes qu'autrefois; et voyant qu'elles eussent langui dans l'oisiveté, si elles n'eussent fait les avances, ou du moins si elles avoient été cruelles, il y en avoit beaucoup de pitoyables et quelques-unes d'effrontées.

Madame d'Olonne étoit de ces dernières. Elle avoit le visage rond, le nez bien fait, la bouche petite, les yeux brillans et fins, et les traits délicats. Le rire, qui embellit tout le monde, faisoit en elle un effet tout contraire. Elle avoit les cheveux d'un châtain clair, le sein admirable, la

gorge, les mains et les bras bien faits. Elle avoit la taille grossière, et sans son visage, on ne lui auroit pas pardonné son air; cela fit dire à ses flatteurs, quand elle commença de paroître, qu'elle avoit assurément le corps bien fait, qui est ce que disent ordinairement ceux qui veulent excuser les femmes qui ont trop d'embonpoint; et cependant celle-ci fut trop sincère en cette rencontre pour laisser les gens dans l'erreur; s'éclaircit du contraire qui voulut, car il ne tint pas à elle qu'elle ne désabusât tout le monde. Madame d'Olonne avoit l'esprit vif et plaisant quand elle étoit libre. Elle étoit peu sincère, inégale, étourdie, point méchante. Elle aimoit les plaisirs jusqu'à la débauche, et il y avoit de l'emportement jusque dans ses moindres divertissemens. Sa beauté autant que son bien, quoiqu'il ne fût que médiocre, obligea M. d'Olonne à la rechercher en mariage; cette recherche ne dura pas long-temps. M. d'Olonne, qui étoit homme de qualité et qui avoit de grands biens, fut reçu agréablement de la mère de madame d'Olonne, et n'eut pas le loisir de soupirer pour des charmes qui avoient fait deux ans durant les sou-

haits de toute la cour. Ce mariage étant achevé, les amans qui avoient voulu être mariés se retirèrent, et il en vint d'autres qui ne vouloient qu'aimer. Un des premiers qui se présenta fut le marquis de Beuvron, à qui le voisinage de madame d'Olonne donnoit plus de commodité de la voir, et cette raison fut cause qu'il l'aima assez long-temps sans que l'on s'en aperçût : et je crois que cet amour eût toujours été caché, si le marquis de Beuvron n'eût jamais eu de rivaux : mais le duc de Candale étant devenu amoureux de madame d'Olonne, découvrit bientôt ce qui étoit caché, faute de gens intéressés. Ce n'est pas que M. d'Olonne n'aimât sa femme; mais les maris s'apprivoisent, et jamais les amans; et la jalousie de ceux-ci est mille fois plus pénétrante que celle des autres. Cela fit donc que le duc de Candale vit des choses que M. d'Olonne ne voyoit pas, et qu'il n'a jamais vues; car il est encore à savoir que le marquis de Beuvron aimât sa femme. Le marquis de Beuvron avoit les yeux noirs et le nez bien fait, la bouche petite, le visage long, les cheveux fort noirs, longs et épais, la taille belle. Il avoit assez

d'esprit. Ce n'étoit pas de ces gens qui brillent dans les conversations ; mais il étoit homme de sens et d'honneur, quoique naturellement il eût de l'aversion pour la guerre.

Etant donc devenu amoureux de madame d'Olonne, il chercha les moyens de lui découvrir son amour. Le voisinage de Paris lui en donnoit assez d'occasions, mais la légèreté qu'elle témoignoit en toutes choses lui faisoit appréhender de s'embarquer avec elle. Enfin s'étant un jour trouvé avec elle tête à tête : — Si je ne voulois, lui dit-il, madame, que vous faire savoir que je vous aime, mes soins et mes regards vous ont assez dit ce que je sens pour vous : mais comme il faut, madame, que vous répondiez un jour à ma passion, il est nécessaire aussi que je la découvre, et que je vous assure en même temps que, soit que vous m'aimiez ou que vous ne m'aimiez pas, je suis résolu de vous aimer toute ma vie.

Le marquis ayant cessé de parler : — Je vous avoue, monsieur, répondit madame d'Olonne, que ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois que vous m'aimez, et quoique vous ne m'en

ayez point parlé plus tôt, je n'ai pas laissé de vous tenir compte de tout ce que vous avez fait pour moi, dès le premier jour que vous m'avez vue; et cela me doit servir d'excuse quand je vous avouerai que je vous aime. Ne m'en estimez pas moins, puisqu'il y a long-temps que je vous entends soupirer; et quand même on pourroit trouver quelque chose à redire à mon peu de résistance, ce seroit une marque de la force de votre mérite, plutôt que de ma facilité.

Après cela, l'on peut bien juger que la dame ne fut pas long-temps sans donner les dernières faveurs au cavalier, et cela dura quatre ou cinq mois de part et d'autre, sans qu'il y eût aucun tracas. Mais enfin la beauté de madame d'Olonne faisoit trop de bruit, et cette conquête promettoit trop de gloire à qui la feroit, pour laisser le marquis en repos; et le duc de Candale, qui étoit l'homme de la cour le mieux fait, crut qu'il ne manquoit rien à sa réputation que cela. Il se résolut donc, trois mois après la campagne finie, d'être amoureux d'elle sitôt qu'il la verroit; et il fit voir, par une grande passion qu'il eut ensuite

pour elle, que l'amour n'est pas toujours un coup du ciel ou de la fortune.

Ce duc avoit les yeux bleus et bien faits, les traits irréguliers, la bouche grande et désagréable, mais de fort belles dents, les cheveux d'un blond doré en la plus grande quantité du monde. Sa taille étoit admirable. Il s'habilloit bien, et les plus propres tâchoient de l'imiter. Il avoit l'air d'un homme de qualité, et tenoit l'un des premiers rangs en France, puisqu'il étoit duc et pair du royaume. Outre cela, il étoit gouverneur des Gergoviens en chef, et des Bourguignons conjointement avec son père Bernard d'Angleterre, et général de l'infanterie gauloise. Le génie en étoit médiocre; mais dans ses premières amours il étoit tombé entre les mains d'une dame qui avoit infiniment d'esprit, et comme ils s'étoient tous deux fort aimés, elle avoit pris tant de soin de le dresser, et lui de plaire à cette belle, que l'art avoit passé la nature, et qu'il étoit beaucoup plus honnête homme que mille gens qui avoient plus d'esprit que lui. Etant donc de retour des confins de l'Espagne, où il avoit commandé l'armée sous l'autorité du prince,

comme proche parent du roi, il commença à témoigner à madame d'Olonne par mille empressemens l'amour qu'il avoit pour elle, dans la pensée qu'il eut, qu'elle n'avoit jamais rien aimé; et voyant qu'elle ne répondoit pas à sa passion, il résolut enfin de la lui apprendre d'une telle manière, qu'elle ne pût faire semblant de l'ignorer. Mais comme il avoit pour toutes les femmes un respect qui tenoit un peu de la honte, il aima mieux écrire à madame d'Olonne que de lui parler : voici ce qu'il lui écrivit.

LETTRE.

« Je suis au désespoir, madame, que toutes » les déclarations d'amour se ressemblent, et » qu'il y ait tant de différence entre les senti- » mens. Je sens bien que je vous aime plus que » tout le monde n'a de coutume d'aimer, et je ne » saurois vous le dire que comme tout le monde » vous le dit. Ne prenez donc point garde aux » paroles, qui sont foibles et qui peuvent être » trompeuses, mais faites réflexion sur la con- » duite que je veux avoir avec vous; et si elle

» vous témoigne que pour la continuer toujours
» de même force il faut être vivement touché,
» rendez-vous à ces témoignages, et croyez que,
» puisque je vous aime si fort n'étant point
» aimé de vous, je vous adorerai quand vous
» m'aurez obligé d'avoir de la reconnoissance. »

Madame d'Olonne ayant reçu cette lettre, y fit aussitôt cette réponse.

LETTRE.

« S'il y a quelque chose qui vous empêche
» d'être cru quand vous parlez de vos amours, ce
» n'est pas qu'ils m'importunent, c'est que vous
» en parlez trop bien. D'ordinaire les grandes
» passions s'expliquent plus confusément, et il
» semble que vous écrivez comme un homme qui
» a bien de l'esprit, et qui n'est point amoureux,
» mais qui le veut faire croire : et puisqu'il ne
» me le semble pas, à moi qui meurs d'envie que
» vous disiez vrai, jugez ce qu'il sembleroit à
» d'autres à qui votre passion seroit indifférente.
» Ils n'hésiteroient pas à croire que vous voulez
» rire. Pour moi qui ne veux faire jamais de ju-

» gemens téméraires, j'accepte la partie que vous
» m'offrez, et je veux bien juger par votre con-
» duite des sentimens que vous avez pour moi. »

Cette lettre, que les connoisseurs eussent trouvée fort douce, ne le parut pas trop au duc de Candale. Comme il avoit beaucoup de vanité, il avoit attendu des douceurs moins enveloppées. Cela l'empêcha de tant presser madame d'Olonne qu'elle l'eût bien désiré. Il négligeoit sa bonne fortune en dépit d'elle-même, et la chose eût duré plus long-temps, si cette belle n'eût gagné sur sa modestie de lui faire tant d'avances, qu'il jugea qu'il pouvoit tout entreprendre auprès d'elle sans trop s'exposer. Son affaire étant conclue, il s'aperçut bientôt du commerce du marquis de Beuvron. Un prétendant d'ordinaire ne regarde que devant lui; mais un amant bien traité regarde à droite et à gauche, et n'est pas long-temps sans découvrir son rival. Sur cela le duc de Candale se plaint; sa maîtresse le traite de bizarre et de tyran, et le prend sur un ton si haut qu'il lui demande pardon, et se croit trop heureux de l'avoir adoucie. Ce calme ne dura pas long-temps,

Le marquis de Beuvron de son côté fait des reproches aussi inutiles que ceux du duc de Candale; et voyant qu'il ne peut détruire son rival, il fait sous main donner avis à M. d'Olonne, qui défend à madame d'Olonne de le voir, c'est-à-dire, redouble l'amour de ces amans, qui ayant plus d'envie de se voir depuis les défenses, controuvèrent mille moyens plus commodes que ceux qu'ils avaient auparavant. Cependant le marquis étant demeuré maître du champ de bataille, le duc recommence ses plaintes contre lui. Il fait de nouveaux efforts pour le chasser, mais inutilement. Madame d'Olonne lui dit qu'il ne considère que ses intérêts, et qu'il ne se soucie pas de la perdre, puisque, si elle défendoit au marquis de la voir, son mari et tout le monde ne douteroient pas du sacrifice. Madame d'Olonne, qui n'aimoit pas tant le marquis que le duc, ne le veut pourtant pas perdre, tant parce qu'un et un font deux, que parce que les coquettes croient mieux retenir leurs amans par une petite jalousie que par une grande tranquillité.

Dans ces entrefaites, M. Paget, homme assez âgé, de basse naissance, devint amoureux de

madame d'Olonne, et ayant découvert qu'elle aimoit le jeu, il crut que son argent lui tiendroit lieu de mérite, et fonda ses plus belles espérances sur la somme qu'il résolut de lui offrir. Il avoit assez d'accès chez elle pour lui parler lui-même, s'il eût osé; mais il n'avoit pas la hardiesse de faire un discours qui traînoit après lui de fâcheuses suites, s'il n'eût pas été bien reçu : il fit donc dessein de lui écrire, et lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

« J'ai bien aimé des fois en ma vie, madame,
» mais je n'ai jamais rien tant aimé que vous. Ce
» qui me le fait croire, c'est que je n'ai jamais
» donné à chacune de mes maîtresses plus de cent
» pistoles pour avoir leurs bonnes grâces; et pour
» les vôtres, j'irai jusqu'à deux mille. Faites ré-
» flexion, je vous prie, là-dessus, et songez que
» l'argent est plus rare qu'il n'a jamais été. »

Quinette, femme de chambre de madame d'Olonne et sa confidente, lui rendit cette lettre de M. Paget. Incontinent cette belle lui fit la réponse qui suit :

LETTRE.

« Je m'étois bien aperçue que vous aviez de » l'esprit, par les conversations que j'ai eues avec » vous; mais je ne savois pas encore que vous » écrivissiez si bien que vous faites. Je n'ai rien » vu de si joli que votre lettre, et je serai ravie » d'en recevoir souvent de semblables. Cepen- » dant je serois bien aise de m'entretenir avec » vous ce soir à six heures.

» D'Olonne. »

M. Paget ne manqua pas de se trouver au rendez-vous, et s'y trouva en habit décent, c'est-à-dire avec son sac et ses quilles. Quinette l'ayant introduit dans le cabinet de sa maîtresse, les laissa seuls. Voilà, lui dit il, madame, lui montrant ce qu'il portoit, ce qui ne se trouve pas tous les jours : voulez-vous le recevoir? Je le veux bien, dit madame d'Olonne, et cela nous amusera. Ayant donc compté les deux mille pistoles dont ils étoient convenus, elle les enferma dans une cassette, et se mettant sur un petit lit de repos auprès de lui : Personne, lui dit-elle,

monsieur, n'écrit en Gaule comme vous; ce que je vais dire n'est pas pour faire le bel esprit, mais il est certain que je connois peu de gens qui en aient. La plupart ne vous disent que des sottises, et quand ils veulent écrire des lettres tendres, ils pensent avoir bien rencontré de vous dire qu'ils vous adorent, et qu'ils vont mourir pour vous si vous ne les aimez; que si vous leur faites cette grâce, ils vous serviront toute leur vie: comme si on avoit bien affaire de leurs services. Je suis ravi, dit M. Paget, que mes lettres vous plaisent, madame. Je n'en ferai pas de façon, mes lettres ne me coûtent rien. Voilà, interrompit-elle, ce qui est difficile à croire; il faut donc que vous ayez un fort grand fonds. Après quelques autres discours, que l'amour interrompit deux ou trois fois, ils convinrent d'une autre entrevue, et à celle-là encore d'une autre, de sorte que deux mille pistoles valurent à M. Paget trois rendez-vous. Mais madame d'Olonne, voulant se prévaloir de l'amour de ce bourgeois et de son bien, le pria à la quatrième visite de recommencer à lui écrire de ces billets galans, comme celui qu'elle avoit reçu de lui.

M. Paget, voyant que cela tiroit à conséquence, lui fit des reproches qui ne lui servirent de rien; et tout ce qu'il en put obtenir fut qu'il ne seroit pas chassé de chez elle, et qu'il pourroit y venir jouer lorsqu'elle le demanderoit. Madame d'Olonne croyoit qu'en se laissant voir, elle entretiendroit ses désirs, et que peut-être seroit-il assez fou pour les vouloir satisfaire à quelque prix que ce fût. Cependant il étoit assez amoureux pour ne se pouvoir empêcher de la voir, mais il ne l'étoit pas assez pour acheter tous les jours si chèrement ses faveurs.

Les choses étant en ces termes, soit que le dépit eût fait parler M. Paget, soit que ses visites fréquentes ou l'argent que jouoit madame d'Olonne eussent pu faire faire des réflexions au duc de Candale, il pria sa maîtresse, lorsqu'il partit pour les confins de l'Espagne, de ne plus voir M. Paget, de qui le commerce nuisoit à sa réputation. Elle le lui promit et n'en fit rien, de sorte que le duc de Candale apprenant par ceux qui mandoient des nouvelles de Paris, que M. Paget alloit plus souvent chez ma-

dame d'Olonne qu'il n'avoit jamais fait, lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

« En vous disant adieu, madame, je vous » priai de ne plus voir le coquin de Paget. Vous » me le promîtes; cependant il ne bouge de » chez vous. N'avez-vous point de honte de me » mettre en état d'appréhender auprès de vous » un misérable bourgeois, qui ne peut jamais » être craint que par l'audace que vous lui don- » nez? Si vous n'en rougissez, madame, j'en » rougis pour vous et pour moi: et de peur de » mériter cette honte dont vous me voulez acca- » bler, je vais faire un effort sur mon amour » pour ne vous plus regarder que comme une » infâme. »

Madame d'Olonne fut fort surprise de recevoir une lettre si rude: mais comme sa conscience lui faisoit encore des reproches plus aigres que son amant, elle ne chercha point de raisons pour se défendre, et se contenta de répondre en ces termes.

LETTRE.

« Ma conduite passée est si ridicule, mon cher, » que je désespérerois de pouvoir jamais être » aimée de vous, si je ne pouvois sauver l'avenir » par les assurances que je vous donne d'un pro» cédé plus honnête. Mais je vous jure par vous» même, qui est ce que j'ai de plus cher au » monde, que M. Paget n'entrera jamais chez » moi; et que le marquis de Beuvron, que mon » mari me force de voir, me verra si rarement, » que vous saurez bien que vous seul me tenez » lieu de tout. »

Le duc de Candale fut tout-à-fait rassuré par cette lettre. Il fit ensuite des résolutions de ne point condamner sa maîtresse sur des apparences qu'il jugea peut-être trompeuses. Il se jeta en l'autre extrémité de la confiance, et prit en bonne part tout ce qu'elle fit pendant six mois de coquetterie et d'infidélité: car elle continua de voir M. Paget, et de donner des faveurs au marquis; et quoi que l'on en écrivît de plus de cent endroits au duc, il crut que cela venoit de

son père et de ses amis, qui le vouloient détourner de l'amour qu'il avoit pour elle, croyant que cette passion l'empêcheroit de songer au mariage. Il revint donc de l'armée plus amoureux qu'il n'avoit jamais été. Madame d'Olonne aussi, auprès de qui une assez longue absence faisoit passer le duc de Candale pour un nouvel amant, redoubla ses empressemens pour lui, à la vue même de toute la cour. Cet amant prenoit toutes les imprudences qu'elle faisoit pour le voir pour des marques d'une passion dont elle n'étoit plus la maîtresse, quoique ce ne fussent que des témoignages du dérèglement naturel de sa raison. Quand elle avoit quelque emportement pour lui qui éclatoit, il la croyoit vivement touchée, et cependant elle n'étoit que folle. Il étoit tellement persuadé de la passion qu'elle avoit pour lui, que, quand il mouroit d'amour pour elle, il appréhendoit encore d'être ingrat. On peut bien juger que la conduite de ces amans fit grand bruit. Ils avoient tous deux des ennemis, et la fortune de l'un et la beauté de l'autre leur avoient fait beaucoup d'envieux. Quand tout le monde les auroit voulu servir, ils auroient tout détruit par

leur imprudence, et tout le monde leur vouloit nuire. Ils se donnoient des rendez-vous partout, sans avoir pris aucune mesure avec personne. Ils se voyoient quelquefois dans une maison que le duc de Candale tenoit sous le nom d'une dame de campagne, que madame d'Olonne faisoit semblant d'aller voir; et le plus souvent la nuit chez elle-même. Tous ces rendez-vous n'usoient pas tout le temps de cette perfide. Lorsque le duc de Candale sortoit d'auprès d'elle, elle alloit à la conquête de quelque nouvel amant, ou du moins rassuroit le marquis de Beuvron par mille douceurs, de crainte que le duc de Candale ne lui échappât.

L'hiver se passa ainsi, sans que le duc de Candale soupçonnât quoi que ce soit des méchans tours qu'elle lui faisoit. Il la quitta pour retourner à l'armée, aussi satisfait d'elle qu'il l'avoit jamais été. Il n'y fut pas deux mois qu'il apprit des nouvelles qui troublèrent sa joie. Ses amis particuliers, qui prenoient garde à la conduite de sa maîtresse, ne lui en avoient osé rien dire, tant ils le trouvoient préoccupé de cette infidèle. Mais s'étant passé depuis son absence quelque

chose d'extraordinaire, et voulant détruire les impressions qu'elle lui avoit données, ils hasardèrent tous d'accord ensemble, sans qu'ils fissent paraître ce concert, de lui apprendre sa conduite. Ils lui mandèrent donc, chacun séparément, que Jeannin de Castille avoit un fort grand attachement pour madame d'Olonne; que ses assiduités faisoient croire non-seulement un dessein, mais encore un heureux succès; et qu'enfin quand elle ne seroit pas coupable, il devroit n'être pas content d'elle, de voir qu'elle fût soupçonnée de tout le monde. Mais pendant que ces nouvelles vont porter la rage dans l'âme du duc de Candale, il est à propos de parler de la naissance, du progrès et de la fin de la passion de Jeannin de Castille. Jeannin de Castille avoit la taille belle, le visage agréable, bien de la propreté, fort peu d'esprit; même naissance et même profession que M. Paget, et beaucoup de ien comme lui. Il étoit assez bien fait pour faire croire que s'il eût porté l'épée, il eût eu des bonnes fortunes pour son mérite seulement; mais sa profession et ses richesses faisoient soupçonner que toutes les femmes qu'il avoit aimées

étoient intéressées; si bien que quand on le vit amoureux de madame d'Olonne, on ne douta point qu'il ne fût aimé pour son argent.

Le roi, après avoir passé les étés sur les frontières, revenoit d'ordinaire à Paris les hivers, où tous les divertissemens du monde occupoient son esprit tour à tour; le billard, la paume, la chasse, la comédie et la danse avoient chacun leur temps avec lui : c'étoit alors les loteries dont il étoit question, et elles étoient tellement à la mode que chacun en faisoit, les uns d'argent, les autres de bijoux et de meubles. Madame d'Olonne en voulut faire une de cette dernière sorte : mais au lieu que dans la plupart on y employoit tout l'argent qu'on y avoit eu, et que le sort après faisoit le partage; dans celle-ci, qui étoit de dix mille écus, il n'y en eut pas cinq d'employés, et ces cinq-là furent partagés au choix de madame d'Olonne. Lorsqu'elle fit les premières propositions de la loterie, Jeannin de Castille s'y trouva, et comme elle demanda à chacun une somme selon ses forces, et qu'elle lui eut dit qu'il falloit qu'il donnât mille francs, il lui répondit qu'il le vouloit bien, et qu'il lui

promettoit de plus de lui faire parmi ses amis jusqu'à neuf mille livres. Quelque temps après, tout le monde étant sorti, à la réserve de Jeannin de Castille : — Je ne sais pas, madame, lui dit-il, si ma passion ne vous est pas connue, car il y a long-temps que je vous aime, et je suis déjà en de grandes avances de soins; mais après m'être entièrement donné à vous, il faut que je vous demande la confirmation de mon bail; octroyez-la-moi, je vous supplie, et remarquez qu'avec les mille francs à quoi vous m'avez taxé, je vous en donne encore neuf pour être bien auprès de vous; car ce que je vous ai dit de mes amis n'a été que pour tromper ceux qui étoient ici. —Je vous avoue, monsieur, répondit-elle, que je ne vous ai point cru amoureux jusqu'ici, qu'aujourd'hui. Ce n'est pas que je n'aie remarqué certaines mines en vous, qui me faisoient soupçonner quelque chose ; mais je suis tellement rebutée de ces façons, et les soupirs et les langueurs sont à mon gré une si pauvre marchandise et de si foibles marques d'amour, que si vous n'eussiez pris avec moi une conduite plus honnête, vous eussiez perdu vos peines toute

votre vie. Pour ce qui est maintenant de reconnoissance, vous devez croire que l'on n'est pas loin d'aimer quand on est bien assuré d'être aimée.

Il n'en fallut pas davantage à Jeannin de Castille pour lui faire croire qu'il étoit à l'heure du berger. Il se jeta aux pieds de madame d'Olonne, et comme il se vouloit servir de cette action d'humilité, pour un prétexte à de plus hautes entreprises : — Non, non, lui dit-elle, cela ne va pas comme vous pensez. En quel pays avez-vous ouï dire que les femmes fassent les avances ? Quand vous m'aurez donné de véritables marques d'une grande passion, je n'en serai pas ingrate. Jeannin de Castille, qui vit bien que chez elle l'argent se livroit avant la marchandise, lui dit qu'il avoit deux cents pistoles, et qu'il les lui donneroit si elle vouloit ; et les ayant reçues : — Si vous voulez, lui dit-il, m'accorder quelques faveurs sur et tant moins de ces deniers, je vous serois fort obligé ; ou si vous voulez toute la somme, faites-moi votre billet de ce que je viens de vous donner, comme pour valeur reçue. Elle aima mieux donner un baiser que d'écrire, et un moment après Jeannin de Castille sortit, en assurant qu'il

lui apporteroit le reste le lendemain. Il n'y manqua pas; aussi l'argent ne fut pas plus tôt compté, qu'on lui tint parole, avec tout l'honneur qu'on peut avoir en un tel traité. Quoique Jeannin de Castille fût entré par la même porte que M. Paget, elle en usa mieux avec lui, soit qu'elle espérât en tirer de grands avantages, soit qu'il eût quelque grand mérite caché qui lui tînt lieu de libéralité; elle ne lui demanda pas de nouvelles preuves d'amour pour lui donner de nouvelles faveurs, ses dix mille livres le firent aimer trois mois durant, c'est-à-dire, traiter comme s'il eût été aimé. Cependant le duc de Candale ayant reçu des lettres par lesquelles on lui mandoit les nouvelles affaires de sa maîtresse, lui écrivit celle-ci:

LETTRE.

« Quand vous pourriez vous justifier à moi » de toutes les choses dont on vous accuse, je » n'oserois plus vous aimer. Quand vous seriez » malheureuse, vous y avez trop contribué pour » ne me pas désavouer en vous aimant. Tous les » amans d'ordinaire sont bien aises d'entendre

» nommer leurs maîtresses; mais pour moi, je
» tremble quand je lis ou j'entends votre nom.
» Il me semble toujours que je vais apprendre
» une histoire de vous, pire que la première :
» cependant je n'ai que faire, pour vous mé-
» priser, d'en savoir davantage. Vous ne pouvez
» rien ajouter à votre infamie. Attendez-vous
» aussi à tous les ressentimens que mérite une
» femme sans honneur, d'un honnête homme
» qui l'a fort aimée. Je n'entre en aucun détail
» avec vous, parce que je ne recherche point
» votre justification, et que non-seulement vous
» êtes convaincue à mon égard, mais que je
» ne puis jamais revenir pour vous. » . . .

Le duc de Candale écrivit cette lettre dans le temps qu'il alloit partir pour retourner à la cour. Il venoit de perdre un combat, et cela n'avoit pas peu contribué à l'aigreur de sa lettre. Il ne pouvoit souffrir d'être battu partout, et ce lui eût été quelque consolation dans le malheur de la guerre, s'il eût été plus heureux en amour. Il commença son voyage avec un chagrin épouvantable. En d'autres temps il seroit

venu en poste; mais comme s'il eût eu quelque pressentiment de sa mauvaise fortune, il venoit fort lentement. Il commença dans le chemin de sentir quelque incommodité; à Vienne il se trouva fort mal, mais comme il n'étoit qu'à une journée de Lyon, il y voulut aller, sachant bien qu'il y seroit mieux traité. Cependant les fatigues de la campagne l'ayant fort abattu, les déplaisirs l'achevèrent, et sa jeunesse avec les assistances des médecins ne purent lui sauver la vie; mais comme les plus grands maux ne lui purent faire perdre le souvenir de l'infidélité de madame d'Olonne, il lui écrivit cette lettre la veille de sa mort :

LETTRE.

« Si je pouvois en mourant conserver de l'es- » time pour vous, il me fâcheroit fort de mou- » rir; mais ne pouvant plus vous estimer, je » ne saurois plus avoir de regret à la vie. Je ne » l'aimois que pour la passer doucement avec » vous. Puisqu'un peu de mérite que j'avois, » et la plus grande passion du monde ne m'en

» ont pu faire venir à bout, je n'y ai plus d'at-
» tachement, et je vois bien que la mort me va
» délivrer de beaucoup de peines. Si vous étiez
» capable de quelque tendresse, vous ne me
» pourriez pas voir en l'état où je suis sans
» étouffer de douleur. Mais, Dieu merci, la na-
» ture y a mis bon ordre; et puisque vous pou-
» viez tous les jours mettre au désespoir l'homme
» du monde qui vous aimoit le plus, vous me pour-
» riez bien voir mourir sans en être touchée. »

La première lettre que ce duc avoit écrite à madame d'Olonne sur le sujet de Jeannin de Castille lui avoit fait tant de peur de son retour, qu'elle l'appréhendoit comme la mort, et je pense qu'elle souhaitoit de ne le revoir jamais. Cependant le bruit de l'extrémité où il étoit la mit au désespoir, et la nouvelle de sa mort, que lui donna la comtesse de Fiesque son amie, faillit à la faire mourir elle-même. Elle fut quelque temps sans connoissance, et elle ne revint qu'au nom d'Amiot, qu'on lui dit qui lui vouloit parler. Amiot étoit le principal confident du duc de Candale, qui apportoit à ma-

dame d'Olonne, de la part de son maître, la lettre qu'il lui avoit écrite en mourant, et la cassette où il enfermoit les lettres et toutes les autres faveurs qu'il avoit eues d'elle. Après avoir bien lu cette dernière lettre, elle se mit à pleurer plus fort qu'auparavant. La comtesse de Fiesque, qui ne la quittoit point dans un état si déplorable, lui proposa pour amuser sa douleur d'ouvrir cette cassette, où elles trouvèrent d'abord un mouchoir marqué de sang en quelques endroits. — Ah, mon Dieu! est-il possible, s'écria madame d'Olonne, que je voie cela sans mourir! Quoi! ce pauvre garçon qui avoit tant d'autres choses de plus grande conséquence, avoit gardé jusqu'à ce mouchoir! Y a-t-il rien au monde de plus touchant! Et là-dessus elle raconta à la comtesse de Fiesque, que s'étant coupée en travaillant un jour auprès de lui, il lui avoit demandé ce mouchoir dont elle avoit essuyé sa main, et l'avoit toujours gardé depuis. Après cela, elles trouvèrent des bracelets, des bourses, des cheveux, et des portraits de madame d'Olonne, et comme elles furent tombées sur les lettres, la comtesse de Fiesque pria son amie

qu'elle en pût lire quelques-unes; à quoi ayant consenti, elle ouvrit celle-ci la première:

LETTRE.

« On dit ici que vous avez été battu : c'est » peut-être un faux bruit de vos envieux, mais » c'est peut-être une vérité. Ah! mon Dieu! dans » cette incertitude je vous demande la vie de mon » amant, et je vous abandonne l'armée. Oui, » mon Dieu! et non-seulement l'armée, mais » l'état et tout le monde ensemble. Depuis qu'on » m'a dit cette nouvelle, sans me rien particula- » riser de vous, je fais vingt visites par jour. » J'ouvre des propos de guerre, pour voir si je » n'en apprendrai rien qui me puisse consoler. » On me dit partout que vous avez été battu, » mais l'on ne me parle point de vous en parti- » culier. Je n'oserois demander ce que vous êtes » devenu, non que je craigne de faire voir par » là que je vous aime, je suis en de trop grandes » alarmes pour avoir rien à ménager; mais je » crains d'apprendre plus que je ne voudrois sa- » voir. Voilà l'état où je suis et serai jusqu'au

» premier ordinaire, si j'ai la force de l'attendre.
» Ce qui redouble mes inquiétudes, c'est que
» vous m'avez si souvent promis de m'envoyer
» des courriers exprès, à toutes les affaires ex-
» traordinaires, que je prends en mauvaise part
» de n'en avoir pas à celle-ci. »

Pendant que la comtesse de Fiesque lisoit cette lettre avec peine, car elle en étoit touchée, madame d'Olonne fondoit en larmes. Elles furent toutes deux long-temps sans parler après l'avoir lue.—Je n'en lirai plus d'aujourd'hui, dit la comtesse de Fiesque; car puisque cela me donne de la peine, il vous en doit donner bien davantage.—Non, non, reprit madame d'Olonne, continuez, je vous prie; cela me fait pleurer, mais cela me fait souvenir de lui. La comtesse de Fiesque ayant donc ouvert une autre lettre, elle y trouva ceci:

LETTRE.

« Hé quoi! ne me laisserez-vous jamais en re-
» pos? Serai-je toujours dans des craintes de vous
» perdre, ou par votre mort ou par votre change-

» ment? Tant que la campagne durera, je serai dans » de cruelles alarmes; les ennemis ne tirent pas » un coup que je ne m'imagine que c'est à vous. » J'apprends ensuite que vous perdez un combat » sans savoir ce que vous êtes devenu; et quand, » après mille mortelles craintes, je sais enfin que » ma bonne fortune vous a sauvé, car vous avez » bien su que vous n'avez nulle obligation à la » vôtre, on dit que vous êtes en Avignon entre » les bras d'Armide, où vous vous consolez de vos » malheurs. Si cela est, je suis bien malheureuse » que vous n'ayez pas perdu la vie avec la ba- » taille. Oui, mon cher, j'aimerois mieux vous » voir mort qu'inconstant; car j'aurois le plai- » sir de croire que si vous aviez vécu davantage, » vous m'auriez toujours aimée; au lieu que je » n'ai plus que la rage dans le cœur, de me voir » abandonnée pour une autre, qui ne vous aime » pas tant que moi. »

— Qu'apprends-je? dit la comtesse de Fiesque à Amiot; le duc de Candale aimoit Armide? — Non, madame, reprit-il; il fut deux jours à Avignon à son retour de l'armée, pour se rafraîchir, et

là il vit deux fois Armide; jugez si cela se peut appeler amour. Mais, madame, ajouta-t-il s'adressant à madame d'Olonne, qui vous a si bien instruite de tout ce qu'il faisoit? — Hélas! répondit-elle, je ne sais rien là-dessus que par le bruit public; mais il est si commun sur cette passion, et même qu'elle est en partie cause de sa mort, que personne ici ne l'ignore; et se mettant à pleurer plus fort qu'auparavant, la comtesse de Fiesque, qui ne cherchoit qu'à faire diversion de sa douleur, lui demanda si elle ne connoissoit pas l'écriture d'un dessus de lettre qu'elle lui montra. — Oui, répondit madame d'Olonne, c'est une lettre de mon maître d'hôtel: ceci doit être curieux, il faut voir ce qu'il écrit; et là-dessus elle ouvrit la lettre.

LETTRE.

« Quoi que madame vous mande, la maison » ne désemplit point de Normands. Ces diables » seroient bien mieux dans leur pays qu'ici. J'en » enrage, monseigneur, et de mille autres cho- » ses que je vois, dont je ne vous mande pas les

» particularités, parce que j'espère que vous se» rez bientôt ici, où vous mettrez ordre à tout » vous-même. »

Par ces Normands, le maître d'hôtel entendoit parler du marquis de Beuvron et de ses frères, de M. de Thury, du chevalier de Saint-Évremontet de l'abbé de Villarceau, qui étoient fort assidus chez madame d'Olonne. La naïveté avec laquelle ce pauvre homme mandoit ces nouvelles au duc de Candâle toucha si fort cette folle, qu'après avoir regardé quelle mine faisoit la comtesse de Fiesque, qui n'avoit pas tant de sujet de s'affliger qu'elle, elle se mit à rire à gorge déployée. La comtesse de Fiesque la voyant rire ainsi, se prit à rire aussi. Il n'y eut que le pauvre Amiot, qui, ne pouvant souffrir une joie hors de saison, redoubla ses larmes et sortit brusquement de ce cabinet. Deux ou trois jours après, madame d'Olonne étant consolée, la comtesse de Fiesque et ses autres amis lui conseillèrent de pleurer pour son honneur, lui disant que son affaire avec le duc de Candale avoit été trop publique pour en faire une finesse. Elle

se contraignit donc encore trois ou quatre jours, après quoi elle revint à son naturel; et ce qui hâta ce retour, fut le carnaval, qui, en lui donnant lieu de satisfaire son inclination, lui aida encore à contenter son mari, qui avoit eu de grands soupçons de son intelligence avec le duc de Candale, et se croyoit fort heureux d'en être délivré. Pour lui faire donc croire qu'elle n'avoit plus rien dans le cœur, elle se masqua quatre ou cinq fois avec lui, et voulant entièrement regagner sa confiance par une grande sincérité, elle lui avoua, non-seulement son amour pour le duc de Candale, non-seulement qu'elle lui avoit accordé les dernières faveurs, mais encore les particularités de ses jouissances; et elle lui en spécifioit le nombre : — Il ne vous aimoit guère, lui dit-il, madame (voulant insulter à la foiblesse du pauvre défunt), puisqu'il faisoit si peu de chose pour une si belle belle femme que vous. Il n'y avoit encore que huit jours qu'elle avoit quitté le lit, qu'elle gardoit depuis quatre mois pour une grande incommodité qu'elle avoit à la jambe, lorsqu'elle résolut de se masquer; et cette envie avança plus sa guérison que tous les remèdes

qu'elle avoit faits depuis si long-temps. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari ; mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut en faire une grande et fameuse, dont il fût parlé ; et pour cet effet, elle se déguisa en capucin, elle quatrième, et fit déguiser deux autres de ses amis en sœurs collettes. Les capucins étoient elle, son mari, M. de Thury et l'abbé de Villarceau. Les sœurs collettes étoient Grassard, Anglois, et Resilly. Cette troupe courut toute la nuit du mardi-gras toutes les assemblées. Le roi et la reine-mère ayant appris cet mascarade, s'emportèrent fort contre madame d'Olonne, et dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la religion en cette rencontre. On adoucit quelque temps après leurs majestés, et toutes ces menaces aboutirent à n'avoir plus d'estime pour madame d'Olonne.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Jeannin de Castille jouissoit paisiblement de sa maîtresse, lorsqu'elle fit tirer la loterie. J'ai déjà dit que des dix mille écus qu'elle avoit reçus, elle n'en avoit employé tout au plus que la

moitié, et la plus grande part de cette loterie fût attribuée aux capucins, aux sœurs colettes et au reste de la cabale. Le prince de Marsillac, qui alloit jouer le premier rôle sur ce théâtre, eut le premier gros lot, qui était un grand brasier d'argent. Jeannin de Castille, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidélité de cette loterie lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens : il s'en plaignit à madame d'Olonne. Elle, qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponnerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part et d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion, madame d'Olonne lui défendit son logis, et Jeannin de Castille lui dit qu'il ne lui avoit jamais obéi de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, et que ce commandement lui alloit sauver de la peine et de la dépense. Cependant le commerce du marquis de Beuvron duroit toujours : soit qu'il ne fût guère amoureux, soit qu'il se tînt trop heureux d'avoir de ses faveurs

qu'elle avoit faits depuis si long-temps. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari; mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut en faire une grande et fameuse, dont il fût parlé; et pour cet effet, elle se déguisa en capucin, elle quatrième, et fit déguiser deux autres de ses amis en sœurs collettes. Les capucins étoient elle, son mari, M. de Thury et l'abbé de Villerceau. Les sœurs collettes étoient Grassard, Anglois, et Rasilly. Cette troupe courut toute la nuit du mardi-gras toutes les assemblées. Le roi et la reine-mère ayant appris cet mascarade, s'emportèrent fort contre madame d'Olonne, et dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la religion en cette rencontre. On adoucit quelque temps après leurs majestés, et toutes ces menaces aboutirent à n'avoir plus d'estime pour madame d'Olonne.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Jeannin de Castille jouissoit paisiblement de sa maîtresse, lorsqu'elle fit tirer la loterie. J'ai déjà dit que des dix mille écus qu'elle avoit reçus, elle n'en avoit employé tout au plus que la

moitié, et la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux capucins, aux sœurs collettes et au reste de la cabale. Le prince de Marsillac, qui alloit jouer le premier rôle sur ce théâtre, eut le premier gros lot, qui était un grand brasier d'argent. Jeannin de Castille, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidélité de cette loterie lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens : il s'en plaignit à madame d'Olonne. Elle, qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponnerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part et d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion, madame d'Olonne lui défendit son logis, et Jeannin de Castille lui dit qu'il ne lui avoit jamais obéi de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, et que ce commandement lui alloit sauver de la peine et de la dépense. Cependant le commerce du marquis de Beuvron duroit toujours : soit qu'il ne fût guère amoureux, soit qu'il se tînt trop heureux d'avoir de ses faveurs

qu'elle avoit faits depuis si long-temps. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari; mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut en faire une grande et fameuse, dont il fût parlé; et pour cet effet, elle se déguisa en capucin, elle quatrième, et fit déguiser deux autres de ses amis en sœurs collettes. Les capucins étoient elle, son mari, M. de Thury et l'abbé de Villarceau. Les sœurs collettes étoient Grassard, Anglois, et Reilly. Cette troupe courut toute la nuit du mardi-gras toutes les assemblées. Le roi et la reine-mère ayant appris cet mascarade, s'emportèrent fort contre madame d'Olonne, et dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la religion en cette rencontre. On adoucit quelque temps après leurs majestés, et toutes ces menaces aboutirent à n'avoir plus d'estime pour madame d'Olonne.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Jeannin de Castille jouissoit paisiblement de sa maîtresse, lorsqu'elle fit tirer la loterie. J'ai déjà dit que des dix mille écus qu'elle avoit reçus, elle n'en avoit employé tout au plus que la

moitié, et la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux capucins, aux sœurs collettes et au reste de la cabale. Le prince de Marsillac, qui alloit jouer le premier rôle sur ce théâtre, eut le premier gros lot, qui était un grand brasier d'argent. Jeannin de Castille, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidélité de cette loterie lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens : il s'en plaignit à madame d'Olonne. Elle, qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponnerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part et d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion, madame d'Olonne lui défendit son logis, et Jeannin de Castille lui dit qu'il ne lui avoit jamais obéi de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, et que ce commandement lui alloit sauver de la peine et de la dépense. Cependant le commerce du marquis de Beuvron duroit toujours : soit qu'il ne fût guère amoureux, soit qu'il se tînt trop heureux d'avoir de ses faveurs

qu'elle avoit faits depuis si long-temps. Elle se masqua donc quatre ou cinq fois avec son mari ; mais comme ce n'étoit que de petites mascarades obscures, elle voulut en faire une grande et fameuse, dont il fût parlé ; et pour cet effet, elle se déguisa en capucin, elle quatrième, et fit déguiser deux autres de ses amis en sœurs collettes. Les capucins étoient elle, son mari, M. de Thury et l'abbé de Villarceau. Les sœurs collettes étoient Grassard, Anglois, et Rasilly. Cette troupe courut toute la nuit du mardi-gras toutes les assemblées. Le roi et la reine-mère ayant appris cet mascarade, s'emportèrent fort contre madame d'Olonne, et dirent publiquement qu'ils vengeroient le mépris qu'on avoit fait de la religion en cette rencontre. On adoucit quelque temps après leurs majestés, et toutes ces menaces aboutirent à n'avoir plus d'estime pour madame d'Olonne.

Pendant que toutes ces choses se passoient, Jeannin de Castille jouissoit paisiblement de sa maîtresse, lorsqu'elle fit tirer la loterie. J'ai déjà dit que des dix mille écus qu'elle avoit reçus, elle n'en avoit employé tout au plus que la

moitié, et la plus grande part de cette loterie fut attribuée aux capucins, aux sœurs collettes et au reste de la cabale. Le prince de Marsillac, qui alloit jouer le premier rôle sur ce théâtre, eut le premier gros lot, qui était un grand brasier d'argent. Jeannin de Castille, avec toutes les faveurs qu'il recevoit, n'eut qu'un bijou de fort peu de valeur. Le grand bruit qui couroit de l'infidélité de cette loterie lui donna du chagrin de n'être pas mieux traité que les plus indifférens : il s'en plaignit à madame d'Olonne. Elle, qui ne vouloit pas lui faire confidence de sa friponnerie, reçut ses plaintes le plus aigrement du monde, de sorte qu'avant de se quitter, ils vinrent de part et d'autre aux reproches, l'un de son argent, l'autre de ses faveurs. Pour conclusion, madame d'Olonne lui défendit son logis, et Jeannin de Castille lui dit qu'il ne lui avoit jamais obéi de si bon cœur qu'il faisoit en cette rencontre, et que ce commandement lui alloit sauver de la peine et de la dépense. Cependant le commerce du marquis de Beuvron duroit toujours : soit qu'il ne fût guère amoureux, soit qu'il se tînt trop heureux d'avoir de ses faveurs

à quelque prix que ce fût, il la tourmentoit peu sur sa conduite; elle aussi le traitoit de son pis aller, et l'aimoit toujours mieux que rien. Peu de temps après la rupture de Jeannin de Castille, le prince de Marsillac, qui avoit des amis plus éveillés que lui, fut conseillé de s'attacher à madame d'Olonne, et on lui dit qu'il étoit en âge de faire parler de lui; que les femmes donnoient de l'estime aussi bien que les armes; que madame d'Olonne étant une des plus belles femmes de la cour, outre de grands plaisirs, pourroit encore bien faire de l'honneur à qui en seroit aimé; et qu'en tout cela la place du duc de Candale étoit quelque chose de très-considérable. Avec toutes ces raisons ils poussèrent le prince de Marsillac à rendre des assiduités à madame d'Olonne; mais parce que naturellement il se défioit fort de lui-même, sa cabale, qui s'en défioit aussi, jugea qu'il ne le falloit point laisser sur sa bonne foi auprès d'elle, et il fut arrêté qu'on lui donneroit Resilly pour le conduire et assister dans les rencontres. Le prince de Marsillac lui avoit rendu de grandes assiduités pendant deux mois, sans lui avoir parlé d'amour qu'en termes généraux.

Il avoit pourtant dit à Resilly, il y avoit plus de six semaines, qu'il lui avoit fait sa déclaration, et lui avoit inventé même une réponse un peu rude, afin qu'il ne trouvât pas mauvais qu'il fût si long-temps à recevoir des faveurs; quand ce gouverneur, pour servir son pupille, parla aussi à madame d'Olonne, et lui dit: — Je sais bien, madame, qu'il n'y a rien de si libre que l'amour, et que si le cœur n'est touché par inclination, on ne persuade guère par les paroles : mais je ne laisserai pas de vous dire que, quand on est jeune et qu'on est à marier comme vous, je ne comprends pas pourquoi on refuse un jeune gentilhomme amoureux, et qui a de quoi, ou je suis fort trompé, autant que personne de la cour; c'est du pauvre prince de Marsillac que je parle, madame. Puisqu'il vous aime si éperdument, pourquoi êtes-vous ingrate? ou, si vous sentez que vous ne le pouvez aimer, pourquoi l'amusez-vous? Aimez-le, ou vous en défaites.— Je ne sais pas, interrompit madame d'Olonne, depuis quand les hommes prétendent que nous les aimions sans qu'ils nous l'aient demandé; car j'ai ouï dire qu'autrefois c'étoit eux qui faisoient

les avances. Je savois bien qu'ils traitoient dans les derniers temps la galanterie d'une étrange manière, mais je ne savois pas qu'elle eût été réduite au point de vouloir que les femmes fissent les premiers pas. — Quoi, madame! reprit Resilly, le prince de Marsillac ne vous a pas dit qu'il vous aimoit? — Non, monsieur, lui dit-elle, c'est vous qui me l'avez appris; ce n'est pas que les soins qu'il m'a rendus ne m'aient fait soupçonner qu'il avoit quelque dessein, mais jusqu'à ce qu'on nous ait parlé, nous n'entendons pas le reste. — Ah! madame, répliqua Resilly, vous n'avez pas tant de tort que je pensois: la jeunesse du prince de Marsillac le rend timide, c'est ce qui l'a fait faillir; mais cette jeunesse aussi fait excuser bien des fautes avec les femmes. On n'a guère de tort à l'âge qu'il a, et pour les gens de vingt-deux ans il y a bien du retour à la miséricorde. — J'en demeure d'accord, dit-elle; un jeune homme de vingt-deux ans donne de la pitié, et jamais de colère; mais aussi je veux qu'il ait du respect. — Appelez-vous respect, madame, reprit Resilly, de n'oser dire que l'on est amoureux? C'est sottise toute pure, je dis même à l'égard d'une femme qui ne

voudroit pas aimer; et en ce cas-là l'on ne perdroit pas son temps, et l'on sauroit bien à quoi s'en tenir. Mais ce respect ne vous est bon, madame, qu'avec ceux pour qui vous n'avez nulle inclination; car si celui que vous voudriez aimer en avait un peu trop, vous seriez bien embarrassée. Comme il acheva de parler, il entra des gens, et quelque temps après, étant sorti, il alla trouver le prince de Marsillac, à qui ayant fait mille reproches de sa timidité, il lui fit promettre qu'avant la fin du jour il feroit une déclaration à sa maîtresse. Il lui dit même une partie des choses qu'il fallait qu'il lui dît, dont le prince de Marsillac ne se souvint pas un moment après; et l'ayant encouragé le mieux qu'il put, il le vit partir pour cette grande expédition.

Cependant le prince de Marsillac étoit dans d'étranges inquiétudes; tantôt il trouvoit que son carrosse alloït trop vite, tantôt il souhaitait de ne pas trouver Mme d'Olonne à son logis, ou de trouver quelqu'un avec elle. Enfin il craignoit la même chose qu'un honnête homme eût désiré de tout son cœur. Cependant il fut assez malheureux de trouver sa maîtresse, et de la trouver toute seule. Il l'a-

borda avec un visage si embarrassé, que si elle n'eût déjà su son amour par Resilly, elle l'eût découvert à le voir cette seule fois-là. Cet embarras lui servit à la persuader plus que tout ce qu'il put dire; voilà pourquoi, en amour, les sots sont plus heureux que les habiles. La première chose que fit le prince de Marsillac après être assis, fut de se couvrir, tant il étoit hors de lui-même. Un instant après, s'étant aperçu de sa sottise, il ôta son chapeau et ses gants, et puis en remit un, et tout cela sans dire mot.—Qu'y a-t-il, dit madame d'Olonne? vous me paroissez avoir quelque chose dans l'esprit.—Ne le devinez-vous pas, madame? lui dit le prince de Marsillac.—Non, dit-elle, je n'y comprends rien. Comment entendrois-je ce que l'on ne me dit pas, moi qui ai bien de la peine à concevoir ce que l'on me dit? — C'est....., je m'en vais vous le dire, répliqua le prince de Marsillac en se radoucissant niaisement, c'est que je vous aime. — Voilà bien des façons, dit-elle, pour peu de chose. Je ne vois pas qu'il y ait tant de difficulté à dire qu'on aime; il m'en paroît bien plus à bien aimer.—Ah! madame, répliqua-t-il en l'interrompant, j'ai bien

plus de peine à le dire qu'à le faire. Je n'en ai point du tout à vous aimer, et j'en aurois tellement à ne vous aimer pas, que je n'en pourrois jamais venir à bout, quand vous me l'ordonneriez mille fois. — Moi, monsieur, reprit madame d'Olonne en rougissant, je n'ai rien à vous commander. Tout autre que le prince de Marsillac eût entendu la manière fine dont madame d'Olonne se servoit pour lui permettre de l'aimer; mais il avoit l'esprit trop bouché, c'étoit de la délicatesse perdue que d'en avoir avec lui. — Quoi, madame! lui dit-il, vous ne m'estimez pas assez pour m'honorer de vos commandemens? — Eh bien, dit-elle, serez-vous bien aise que je vous ordonne de ne me plus aimer?—Non, madame, interrompit-il brusquement.— Que voulez-vous donc? reprit madame d'Olonne. — Vous aimer toute ma vie, reprit le prince de Marsillac, et me faire aimer de vous.—Eh bien, aimez tant qu'il vous plaira, lui dit-elle, et espérez. C'en étoit assez à un amant plus pressant que le prince de Marsillac, pour en venir aux dernières faveurs: cependant, quoique madame d'Olonne pût faire, il la fit durer encore deux mois, et enfin, quand

elle se rendit, elle en fit toutes les avances. L'établissement de ce nouveau commerce ne lui fit pas rompre celui qu'elle avoit avec le marquis de Beuvron. Le dernier amant étoit toujours le mieux aimé, mais il ne l'étoit pas assez pour chasser le marquis de Beuvron, qui étoit un second mari pour elle.

Un peu de temps avant la rupture de Jeannin de Castille avec madame d'Olonne, le chevalier de Grammont en étoit devenu amoureux; et comme c'est une personne fort extraordinaire, il est donc à propos d'en faire la description. Le chevalier avoit les yeux rians, le nez bien fait, la bouche belle, une petite fossette au menton qui faisoit un agréable effet sur son visage, je ne sais quoi de fin dans la physionomie, la taille assez belle, s'il ne se fût point voûté; l'esprit galant et délicat; cependant ses mines et son accent faisoient bien souvent valoir ce qu'il disoit, qui devenoit rien dans la bouche d'un autre. Une marque de cela est qu'il écrivoit le plus mal du monde, et il écrivoit comme il parloit. Quoiqu'il soit superflu de dire qu'un rival soit incommode, le chevalier

l'étoit au point, qu'il eût mieux valu, pour une pauvre femme, en avoir quatre sur les bras que lui seul. Il étoit libéral jusqu'à la profusion; par là sa maîtresse ni ses rivaux ne pouvoient avoir de valets fidèles; d'ailleurs le meilleur garçon du monde. Il y avoit douze ans qu'il aimoit la comtesse de Fiesque, femme aussi extraordinaire que lui, c'est-à-dire aussi singulière en mérite que lui en méchantes qualités. Mais comme de ces douze ans il y en avoit cinq qu'elle étoit exilée auprès de la princesse Léonor, fille de la Gornande Gaule, princesse que la fortune persécutoit à cause qu'elle avoit de la vertu, et qu'elle ne pouvoit réduire son grand courage aux bassesses que la cour demande; pendant leur absence le chevalier n'étoit pas adonné à une constance fort régulière; et quoique la comtesse de Fiesque fût aimable, il méritoit quelque excuse de sa légèreté, puisqu'il n'en avoit jamais reçu de faveur. Il y avoit pourtant des gens à qui il avoit donné de la jalousie. Le comte de Vorel en étoit un. Comme un jour celui-là reprochoit à la comtesse de Fiesque qu'elle aimoit le chevalier, cette belle lui répon-

dit qu'il étoit fou de croire qu'elle pût aimer le plus grand fripon du monde.—Voilà une plaisante raison, lui dit-il, Madame, que vous m'alléguez pour votre justification ! Je sais que vous êtes encore plus friponne que lui, et je ne laisse pas de vous aimer.

Quoique le chevalier aimât partout, il avoit pourtant un si grand foible pour la comtesse de Fiesque, que, quelque engagement qu'il eût ailleurs, sitôt que quelqu'un la voyoit un peu plus assidument qu'à l'ordinaire, il quittoit tout pour venir à elle. Il avoit raison aussi ; car la comtesse de Fiesque étoit une femme admirable. Elle avoit les yeux bruns et brillans, le nez bien fait, la bouche agréable et de belle couleur, le teint blanc et uni, la forme du visage longue ; il n'y avoit eu qu'elle au monde qui s'étoit embellie d'un menton pointu. Elle avoit les cheveux cendrés ; toujours fort propre et fort galamment vêtue ; mais sa parure venoit plus de son air que de la magnificence de ses habits. Son esprit étoit vif et naturel : son humeur ne se peut décrire ; car, avec la modestie de son sexe, elle étoit de l'humeur de tout le monde. A force de penser à ce que l'on doit

faire, chacun pense d'ordinaire mieux à la fin qu'au commencement : il arrivoit tout le contraire à la comtesse de Fiesque; ses réflexions gâtoient ses mouvemens. Je ne sais pas si la confiance qu'elle avoit en son mérite lui ôtoit le soin de chercher des amans, mais elle ne se donnoit aucune peine pour en avoir. Véritablement quand il lui en arrivoit quelqu'un de lui-même, elle n'avoit ni rigueur pour s'en défaire, ni douceur pour le retenir. Il s'en retournoit s'il vouloit, s'il vouloit il demeuroit, et, quoi qu'il fît, il ne subsistoit point à ses dépens. Il y avoit donc, comme j'ai dit, cinq années que le chevalier ne la voyoit plus, et durant cette absence, pour ne point perdre de temps, il avoit fait mille maîtresses, entre autres la duchesse de Victoire, et trois jours après Larisse. Ce fut Prospère qui fit ce sonnet au chevalier :

Quoi ! vous vous consolez, après ce coup de foudre,
Tombé sur un objet qui vous parut si beau !
Un véritable amant bien loin de se résoudre,
Se seroit enfermé dans le même tombeau.
Quoi ! ce cœur si touché brûle d'un feu nouveau !
Quelle infidélité ! qui peut vous en absoudre ?

Venir tout fraîchement de pleurer comme un veau,
Puis faire le galant et mettre de la poudre.
O l'indigne foiblesse, et qu'il vous en cuira !
Vous manquez à l'amour, l'amour vous manquera;
Et déjà vous donnez où tout le monde échoue.
Je connois la beauté pour qui vous soupirez;
Je l'aime; et puisqu'il faut enfin que je l'avoue,
C'est qu'en vous consolant vous me désespérez.

Quelque temps après cette affaire ébauchée, la comtesse de Fiesque étant revenue à Paris, le chevalier, qui n'étoit retenu auprès de Larisse par aucune faveur, la quitta pour retourner à la comtesse de Fiesque. Mais comme il n'étoit pas long-temps en même état, et qu'il s'ennuyoit avec celle-ci, il s'attacha à madame d'Olonne, dans le même temps que le prince de Marsillac s'embarqua avec elle. Et quoiqu'il fût moins heureux que lui avec les dames, il n'étoit pas plus pressant: au contraire, pourvu qu'il pût badiner, faire dire au monde qu'il étoit amoureux, trouver quelques gens de légère croyance pour flatter sa vanité, donner de la peine à un rival, être mieux venu que lui, il ne se mettoit guère en peine de la conclusion. Une chose qui faisoit

qu'il lui étoit plus difficile de persuader qu'à un autre, étoit qu'il ne parloit jamais sérieusement, de sorte qu'il falloit qu'une femme se flattât beaucoup, pour croire qu'il fût amoureux d'elle.

J'ai déjà dit que jamais amant qui n'étoit pas aimé n'a été plus incommode que lui. Il avoit toujours deux ou trois laquais sans livrées, qu'il appeloit ses grisons, par qui il faisoit suivre ses rivaux et ses maîtresses. Un jour madame d'Olonne, étant en peine comme elle iroit à un rendez-vous qu'elle avoit avec le prince de Marsillac, sans que le chevalier de Grammont le découvrît, se résolut, pour le dépayser, de sortir en cape, avec une femme de chambre, et d'aller passer la Seine en bateau, après avoir donné ordre à ses gens de l'aller trouver au faubourg St-Germain. Le premier homme qu'elle trouva pour lui donner la main pour monter en bateau fut un des grisons du chevalier de Grammont, devant qui s'étant réjouie avec sa femme de chambre d'avoir trompé le chevalier, et ayant parlé de ce qu'elle alloit faire ce jour-là, ce grison alla aussitôt avertir son maître, lequel, dès le lendemain, surprit étrangement madame d'Olonne, quand il

lui dit le détail de son rendez-vous de la veille. Un honnête homme qui convainc sa maîtresse d'un aimer un autre que lui, se retire promptement et sans bruit, particulièrement si elle ne lui a rien promis : mais le chevalier n'en étoit pas de même; quand il ne pouvoit se faire aimer, il eût mieux aimé se faire tuer que de laisser en repos son rival et sa maîtresse. Madame d'Olonne avoit donc compté pour rien, toutes les assiduités que le chevalier lui avoit rendues trois mois durant, et tourné en raillerie tout ce qu'il lui avoit dit de sa passion, et d'autant plus qu'elle étoit persuadée qu'il en avoit une plus grande pour la comtesse de Fiesque que pour elle; mais elle le haïssoit encore comme le diable, lorsque cet amant crut qu'une lettre auroit plus d'effet que tout ce qu'il avoit fait et dit jusque là. Dans cette pensée il lui écrivit celle-ci :

LETTRE.

« Est-il possible, ma déesse, que vous n'ayez » point la connoissance de l'amour que vos » beaux yeux, mes soleils, ont allumé dans

» mon cœur? Quoiqu'il soit inutile d'avoir re-
» cours à vous avec des déclarations communes
» aux beautés incomparables, et que les oraisons
» mentales vous doivent suffire, je vous ai dit
» mille fois que je vous aimois; cependant vous
» riez et ne me répondez rien. Est-ce bon ou
» mauvais signe, ma reine? Je vous conjure de
» vous expliquer là-dessus, afin que le plus
» passionné des humains continue de vous ado-
» rer, ou qu'il cesse de vous déplaire. »

Madame d'Olonne ayant reçu cette lettre, l'alla porter aussitôt à la comtesse de Fiesque, avec qui elle crut qu'elle avoit été concertée; mais elle ne lui témoigna rien de ce qu'elle en croyoit d'abord. Comme elles vivoient bien ensemble, elle lui fit valoir, en raillant, le refus qu'elle faisoit de son amant, et l'avis qu'elle lui donnoit de l'infidélité qu'il lui vouloit faire. Quoique la comtesse de Fiesque n'aimât point le chevalier, cela ne laissa pas de la fâcher: la plupart des femmes ne veulent pas plus perdre les amans qu'elles ne veulent point aimer que ceux qu'elles favorisent, et leur chagrin ne vient pas tant de

la perte qu'elles font que de la préférence de leurs rivales; voilà comme fut la comtesse de Fiesque en cette rencontre.

Cependant elle remercia madame d'Olonne de l'intention qu'elle avoit de l'obliger, mais elle l'assura qu'elle ne prenoit aucune part au chevalier, et qu'au contraire, on l'obligeroit de l'en défaire. Madame d'Olonne ne se contenta pas d'avoir montré cette lettre à la comtesse de Fiesque, elle s'en fit encore honneur à l'égard du prince de Marsillac; et, soit que la comtesse de Fiesque en parla encore à d'autres, soit qu'elle le dit elle-même, deux jours après tout le monde sut que le pauvre chevalier avoit été sacrifié, et il lui revint bientôt à lui-même les plaisanteries que l'on faisoit de sa lettre. Le mépris offense tous les amans; mais quand on y mêle la raillerie, on les pousse dans le désespoir.

Le chevalier, se voyant éconduit et moqué, ne garda plus de mesures. Il n'y a rien qu'il ne dît contre madame d'Olonne, et l'on vit bien, en cette rencontre, que cette folle avoit trouvé le secret de perdre sa réputation, en conservant son honneur.

De tous ses rivaux, le chevalier n'en haïssoit pas un tant que le prince de Marsillac, tant parce qu'il le croyoit le mieux traité, que parce qu'il sembloit qu'il le méritât le moins. Il appeloit les amans de madame d'Olonne les Philistins, et disoit que le prince de Marsillac, à cause qu'il avoit peu d'esprit, les avoit tous défaits avec une mâchoire d'âne.

Dans ce même temps, le comte de Guiche, jeune et beau comme un ange, et plein d'amour-propre, crut que la conquête de madame d'Olonne lui seroit aisée et honorable, de sorte qu'il résolut de s'y embarquer par les motifs de la gloire. Il en parla à Manicamp, son bon ami, qui approuva son dessein et s'offrit de l'y servir. Le comte de Guiche et Manicamp ont trop de part à cette histoire pour ne parler d'eux qu'en passant. Il les faut faire connoître à fond, et pour cet effet il faut commencer par la description du premier. Le comte de Guiche avoit de grands yeux noirs, le nez bien fait, la bouche un peu grande, la forme du visage ronde et plate, le teint admirable, le front grand et la taille belle. Il avoit de l'esprit. Il étoit moqueur, léger, pré-

somptueux, brave, étourdi et sans amitié. Il étoit mestre-de-camp du régiment de la garde gauloise, conjointement avec le maréchal son père.

Manicamp avoit les yeux bleus et doux, le nez aquilin, la bouche grande, les lèvres fort rouges et relevées, le teint un peu jaune, le visage plat, les cheveux blonds et la tête belle, la taille bien faite, s'il ne se fût un peu trop négligé. Pour de l'esprit, il en avoit assez, et de la manière du comte de Guiche, excepté qu'il n'avoit pas tant d'acquis que lui, mais il avoit le génie pour le moins aussi beau. La fortune de celui-ci n'étoit pas à beaucoup près si bien établie que celle de l'autre, et lui faisoit avoir un peu plus d'égards ; mais ils avoient à peu près les mêmes inclinations à la dureté et à la raillerie : aussi s'aimaient-ils fortement, comme s'ils avoient été deux frères.

Dans le même temps que madame d'Olonne montroit à tout le monde la lettre du chevalier de Grammont, celui-ci découvrit l'amour de son neveu pour la comtesse de Fiesque : cela ne servit pas peu pour le faire emporter contre madame d'Olonne, croyant sa réconciliation plus

aisée avec la comtesse de Fiesque, moins il garderoit de mesure avec l'autre. Mais pendant qu'il essaie de se raccommoder, voyons ce que fit le comte de Guiche pour se rendre agréable.

Il faut savoir premièrement que le comte de Guiche avoit une grande passion pour madame de Beauvais, fille de peu de naissance, mais de beaucoup d'esprit. Il faut savoir encore qu'il avoit été tellement tracassé par ses parens dans cet amour, qui craignoient qu'elle ne lui fît faire la même sottise que sa sœur avoit fait faire à Armand, que cette considération, aussi bien que les rigueurs de la belle, l'avoient fort rebuté, et l'avoient engagé dans le dessein d'aimer la comtesse de Fiesque : mais il n'avoit point pour celle-ci toute l'inclination qu'elle méritoit, et c'étoit moins une nouvelle passion qu'un remède à la précédente. Il ne faisoit pas beaucoup de chemin : tout ce qu'il pouvoit faire étoit d'émouvoir la comtesse de Fiesque, et de mettre au désespoir le chevalier; et pour cela il s'en tenait aux regards et aux assiduités, sans se soucier d'aller plus vite. La comtesse de Fiesque, qui, à ce qu'on croit, n'avoit jamais eu le cœur touché que du mérite

du seigneur d'Hière, favori du prince des Bithuringiens, qu'elle ne pouvoit plus voir il y avoit quatre ou cinq ans, et avec qui elle entretenoit un commerce par lettres, sentit sa confiance ébranlée par ces pas que fit le comte de Guiche pour elle; et quoi que Zérige, ami du seigneur d'Hière, lui pût dire pour l'obliger à chasser le comte de Guiche, elle n'y donna pas d'abord les mains; et faisant semblant de traiter ses amours de ridicules, elle étudia long-temps sa manière d'agir; mais enfin voyant que le comte de Guiche ne s'aidoit pas, elle se résolut de se faire honneur de la nécessité où elle se voyoit de le perdre, et afin que cela ne parût pas un sacrifice au chevalier, qui s'étoit vanté de faire chasser son neveu, elle les chassa tous deux, déférant pour lors au conseil de Zérige, à ce qu'e le lui dit. Et là-dessus se fit une plaisanterie, que la comtesse de Fiesque alloit sceller les congés de ses meilleurs amans. Mais le chevalier la fit tant presser par ses meilleurs amis, qu'il obtint enfin permission de la revoir au bout de quinze jours. Ce fut sur cela qu'il fit ce couplet de sarabande :

Lorsque l'excès d'une tendresse extrême,
Qu'elle a toujours pour son ami Flamand,
Sut obliger la personne que j'aime
Au dur scellé qui cause mon tourment,
Las! je pensois, comme il pensoit lui-même,
Ne revenir, Philis, qu'au jour du jugement;
Mais ce n'étoit qu'un pur bannissement.

Cinq ou six mois s'étant passés, pendant lesquels le chevalier, trop heureux de n'avoir plus son neveu sur les bras, avoit goûté auprès de Philis le plaisir d'aimer seul; quelques amis du comte de Guiche lui remontrèrent qu'étant le plus beau garçon de la cour, il lui étoit honteux de trouver une dame cruelle, et que le mauvais succès qu'il avoit eu auprès de la comtesse de Fiesque lui avoit fait tort dans le monde. Ces raisons le firent résoudre de se rembarquer. Il revint blessé de la campagne; sa blessure étoit à la main droite; mais comme il y avoit déjà quelque temps, sa blessure, quoique grande, ne l'empêchoit pas de se promener. Lorsqu'il rencontra la comtesse de Fiesque au jardin du Roi, il étoit avec l'abbé Fouquet, ami particulier de cette dame, qui, croyant leur faire plaisir, les

engagea dans une conversation tête à tête, et les laissa là seuls assez long-temps. Le comte de Guiche ne parla point d'amour, mais il fit des mines et jeta des regards qui ne parloient que trop à la comtesse de Fiesque, qui entendoit encore plus qu'il ne vouloit dire. Cette conversation finit par une foiblesse qui prit au comte de Guiche, d'où le secours de la comtesse de Fiesque et de l'abbé Fouquet le tirèrent. Leurs opinions furent partagées sur la cause de cette foiblesse. L'abbé Fouquet l'attribua à la blessure du comte de Guiche, et la comtesse de Fiesque à sa passion. Il n'y a rien qu'une femme croie plus facilement que d'être aimée, parce que l'amour-propre lui fait croire qu'on la doit aimer, et parce que l'on ne se persuade pas moins aisément ce que l'on désire. Ces raisons-là firent que la comtesse de Fiesque ne douta point du tout de l'amour du comte de Guiche. Dans ce temps-là, madame d'Olonne, qui ne vouloit pas qu'un jeune homme bien fait lui échappât, pria Genouville de lui amener le comte de Guiche; ce qu'il fit : mais l'heure du chevalier n'étant pas encore venue, il en sortit aussi libre qu'il y étoit entré, et

continua dans son dessein pour la comtesse de Fiesque. Ses assiduités ayant renouvelé la jalousie du chevalier de Grammont, celui-ci voulut s'éclaircir de l'état auquel étoit son neveu auprès de la comtesse de Fiesque sa maîtresse, et, pour le mieux contrefaire, il écrivit de la main gauche à cette belle le billet que voici.

BILLET.

« L'on est bien embarrassé quand on n'a qu'une
» pauvre main gauche. Je vous supplie, Madame,
» que je vous puisse parler aujourd'hui, à quelque
» heure du jour; mais que mon cher oncle n'en
» sache rien; car je courrois fortune de la vie, et
» peut-être vous-même n'en seriez-vous pas
» quitte à meilleur marché. »

La comtesse de Fiesque, ayant lu ce billet, donna ordre à son portier de faire savoir à celui qui en viendroit querir réponse, qu'il dît à son maître qu'il lui envoyât Manicamp à trois heures après midi. Lorsque le chevalier eut reçu cette réponse, il crut avoir de quoi convaincre

la comtesse de Fiesque de la dernière intelligence avec le comte de Guiche, et sur cette réponse il s'en alla chez elle. La rage qu'il avoit dans le cœur avoit tellement changé son visage, que, pour peu que la comtesse de Fiesque y eût pris garde, elle eût tout découvert à son abord. — Y a-t-il long-temps, madame, lui dit-il, que vous n'avez vu le comte de Guiche? — Il y a cinq ou six jours, répondit-elle. — Mais il n'y a pas si long-temps, répondit le chevalier de Grammont, que vous en avez reçu des lettres. — Moi, des lettres du comte de Guiche! Pourquoi m'écriroit-il? Est-il en état d'écrire à quelqu'un? — Prenez garde à ce que vous dites, répondit le chevalier; car cela tire à conséquence. — La vérité est, dit la comtesse de Fiesque, que Manicamp vient de m'envoyer demander si le comte de Guiche me pourroit voir aujourd'hui, et je lui ai mandé qu'il vînt sans son ami. — Il est vrai, répondit brusquement le chevalier, que vous venez de mander à Manicamp qu'il vînt sans le comte de Guiche, mais c'est sur une lettre de celui-ci que vous lui avez mandé cela; et je ne le sais, madame, que parce que c'est moi qui

l'ai écrite ; et à qui on a rendu la réponse. N'est-ce pas assez de ne pas reconnoître l'amour que j'ai pour vous depuis douze ans, sans me préférer un petit garçon, qui ne paroît vous aimer que depuis quinze jours, et qui ne vous aime point du tout ? En suite de ce discours, il fit des actions d'un homme enragé, un quart d'heure durant. La comtesse de Fiesque, qui se vit convaincue, voulut tourner l'affaire en raillerie. — Mais, dit-elle, puisque vous ne doutez point de cette intelligence de votre neveu et de moi, que ne me demandez-vous des choses de plus grande conséquence qu'une heure à me voir? — Ah! madame, s'écria-t-il, j'en sais assez pour vous croire la plus ingrate de toutes les femmes, et moi le plus malheureux de tous les hommes. Comme il achevoit ces paroles, Manicamp entra, et lui sortit pour cacher le désordre où il étoit. — Qu'y a-t-il, madame? lui dit Manicamp. Je vous trouve toute embarrassée. La comtesse de Fiesque lui conta la tromperie du chevalier et leur conversation ; et après quelques discours sur ce sujet, il sortit, et lui rapporta dans la même heure ce billet de la part du comte de Guiche.

BILLET.

« De peur que les faussaires ne me puissent
» nuire, et que vous ne vous mépreniez au caractère et au style, je vous ai voulu faire connoître l'un et l'autre. Le dernier est plus difficile à imiter, étant dicté par quelque chose qui est au-dessus de leurs sentimens. »

La comtesse de Fiesque ayant lu ce billet: — Mon Dieu! lui dit-elle, que votre ami est fou! J'ai bien peur qu'il ne se fasse, et à moi aussi, des affaires, dont nous n'avons pas besoin ni l'un ni l'autre. — Pourvu, madame, lui répondit Manicamp, que vous vous entendiez bien vous deux, vous ne sauriez avoir de méchantes affaires. — Mais, répondit la comtesse de Fiesque, ne saurait-il prendre avec moi un autre parti que celui d'amant? — Non, madame, répliqua-t-il; il lui est impossible; et ce qui vous le doit persuader, c'est qu'il revient à la charge après avoir été battu. Cette recherche marque en lui une furieuse nécessité de vous aimer. Comme il

allait continuer cette conversation, il entra du monde, qui l'interrompit; et Manicamp, étant sorti, alla un moment après conter à son ami ce qui venait de se passer entre lui et la comtesse de Fiesque. Le comte de Guiche, ne croyant pas que le billet qu'il avoit écrit à la comtesse de Fiesque suffit pour lui parler de son amour, lui en écrivit un autre qui parloit plus clairement. Il en chargea Manicamp, qui, le lendemain le portant à cette belle, le perdit par les chemins, de sorte qu'il retourna sur ses pas dire au comte de Guiche l'accident qui lui étoit arrivé. Celui-ci écrivit cette lettre à la comtesse de Fiesque.

LETTRE.

« Si vous étiez persuadée de mes sentimens,
» vous comprendriez aisément qu'on est mal sa-
» tisfait d'un homme qui est aussi négligent que
» Manicamp. Vous allez voir la plus grande que-
» relle du monde, si vous n'y mettez la main.
» Jugez de ce que je sens pour vous, puisque
» je romps avec le meilleur de mes amis, sans
» retour de mon côté. Mais comme il lui reste

» encore votre assistance, et que vous n'êtes pas
» si en colère que moi, j'ai peur qu'il ne me force
» à lui pardonner par votre entremise. »

Manicamp alla chercher partout la comtesse de Fiesque, qui n'étoit pas chez elle, et l'ayant trouvée chez Nobelle, qui jouoit, — Je porte dit-il, le bonheur aux gens que j'approche, madame; et s'étant mis auprès d'elle, il lui fourra adroitement dans la pochette la lettre de son ami, et sortit quelque temps après. La comtesse de Fiesque s'étant retirée chez elle, le jeu fini, trouva, en tirant son mouchoir, la lettre du comte de Guiche cachetée, et sans dessus; si elle avoit songé à ce que ce pouvoit être, elle ne l'auroit pas ouverte; mais, de peur d'être obligée de ne la pas ouvrir, elle n'y voulut pas songer, et l'ouvrit brusquement sans faire la moindre réflexion. Toute la vivacité de la comtesse de Fiesque ne lui put faire imaginer ce que vouloit dire le comte de Guiche sur le sujet du mécontentement qu'il témoignoit contre Manicamp; de sorte qu'elle commanda à un de ses gens de lui aller dire qu'il la vînt trouver le

lendemain, résolue de le gronder de la lettre qu'il lui avoit donnée du comte de Guiche, et de lui défendre de s'en charger à l'avenir. Comme il entra le lendemain dans sa chambre, la curiosité lui fit oublier sa colère. — Eh bien, dit-elle, apprenez-moi votre brouillerie avec votre ami. — C'est, madame, lui dit-il, qu'avant-hier je vous apportois une lettre, et je la perdis en chemin. Il est enragé contre moi. Je ne sais que lui dire, car j'ai tort. La comtesse de Fiesque, craignant que cette lettre perdue ne fût trouvée par quelqu'un qui fît une histoire d'elle pour réjouir le public, — Allez, lui dit-elle, la chercher partout, et ne revenez point que vous ne la rapportiez. Manicamp sortit aussitôt, et revint le soir lui dire qu'il n'avoit rien trouvé, que le comte de Guiche ne le vouloit plus voir, et qu'il venoit la supplier de les remettre bien ensemble. Je le ferai, dit-elle, quoique vous ne le méritiez pas; j'irai demain chez madame de Cronwal, où s'il se rencontre, je tâcherai de faire votre paix. — Ah ! madame, lui dit Manicamp, vous avez tant de bonté, que je ne doute point que vous ne soyez fâchée d'avoir seulement eu la

pensée de me faire languir jusqu'à demain. Je vous supplie de mettre fin à mes peines, et de me donner un billet que je rendrai au comte de Guiche de votre part, étant certain qu'il a tant d'amour pour vous que...... — Moi écrire au comte de Guiche! interrompit la comtesse de Fiesque; vous êtes fort plaisant de me parler de cela. — Quoique nous soyons brouillés, madame, repartit Manicamp, je ne saurois m'empêcher de vous dire qu'il mérite bien cette grâce : mais ne le regardez pas en cette rencontre; donnez ce billet à l'amitié que vous avez pour moi : je vous promets que, quand il aura fait son effet, je vous le remettrai entre les mains. La comtesse de Fiesque lui ayant fait donner sa parole que le lendemain il lui rapporteroit son billet, écrivit ainsi au comte de Guiche.

BILLET.

« Je ne vous écris que pour vous demander
» la grâce du pauvre Manicamp : s'il faut pour-
» tant vous en dire davantage, pour vous obli-
» ger à me l'accorder, croyez ce qu'il vous dira

» de ma part; il est assez de mes amis pour faire
» que je ne lui refuse rien de tout ce qui peut
» lui être utile. »

Le comte de Guiche ayant reçu ce billet, le trouva trop doux pour le rendre : il crut qu'il en seroit quitte pour désavouer Manicamp, et cependant il le chargea de cette réponse.

RÉPONSE.

« Je souhaiterois infiniment que vous eussiez
» autant de penchant à m'accorder ce que je dé-
» sirerois de vous, qu'il m'a été facile d'accorder
» la grâce à ce criminel; je vous assure qu'avec
» une telle recommandation il étoit impossible
» de lui rien refuser. Si j'étois assez heureux pour
» vous en donner des preuves par quelque chose
» de plus difficile, vous connoîtriez que vous
» m'avez fait injustice, lorsque vous avez douté
» de la vérité de mes sentimens : ils sont, je vous
» proteste, aussi tendres qu'une personne aussi
» aimable que vous les peut inspirer, et seront
» toujours aussi discrets que vous les souhaitez,

» quoi qu'en disent nos gouverneurs. Je vous » conjure de déférer toujours beaucoup aux avis » du criminel; car quoiqu'il soit homme assez » mal soigneux, il mérite qu'on le loue de son » zèle pour notre service. »

Cet avis étoit de se défier fort du chevalier de Grammont, qui faisoit tout ce qu'il pouvoit pour traverser son neveu, et pour le faire paroître à Fiesque indiscret et infidèle. Après cela, Manicamp lui dit que le comte de Guiche étoit tellement transporté de joie pour le billet qu'elle lui avoit écrit, qu'il lui avoit été impossible de le retirer; mais qu'elle ne se mît pas en peine, qu'il étoit aussi sûrement entre les mains de son ami que dans le feu : qu'au reste, il n'avoit pas vu d'homme plus amoureux que le comte de Guiche, et qu'assurément il l'aimeroit toute sa vie. — Mais, interrompit la comtesse de Fiesque, qu'est-ce-que veulent dire tant de visites de votre ami chez la comtesse d'Olonne? La va-t-il prier de le servir auprès de moi? — Il n'y va point, madame, répondit Manicamp; c'est-à-dire, il y a été une fois ou deux : mais je vois déjà l'esprit

du chevalier dans ce que vous me dites, et je suis assuré que le comte de Guiche reconnoîtra son oncle à ce trait de fripon. Mais, madame, écoutez mon ami avant que de le condamner. — J'en suis d'accord, dit-elle. Manicamp avoit fort bien jugé que le chevalier, pour supplanter son neveu, avoit dit à madame de Fiesque qu'il étoit amoureux de la comtesse d'Olonne, qu'elle ne servoit que de prétexte, et mille autres choses de cette nature, qui lui parurent si vraisemblables, qu'encore qu'elle se défiât du chevalier sur le chapitre du comte de Guiche, elle ne se put empêcher d'y ajouter foi en cette rencontre. Le lendemain une de ses amies l'étant venue presser d'aller à la campagne, elle se laissa persuader. La certitude qu'elle avoit de la tromperie du comte de Guiche, fit qu'elle ne voulut point d'éclaircissement avec lui; et, pour ne pas tout perdre, elle voulut prévenir le seigneur d'Hière par une fausse confidence, de peur qu'il sût par d'autres voies la vérité de toutes choses. Elle lui envoya donc la copie de la dernière lettre du comte de Guiche, et partit après cela avec son amie. Le chevalier, qui étoit alerte sur toutes les

actions de la comtesse de Fiesque, et qui avoit gagné tous ses gens, eut le paquet qu'elle envoyoit au seigneur d'Hière, deux heures après qu'il fut fermé. Il tira copie de la lettre du comte de Guiche, et jeta le paquet au feu; et deux jours après, ayant appris que la comtesse de Fiesque étoit partie, il lui écrivit cette lettre.

LETTRE.

« Si vous eussiez eu autant d'envie de vous » éclaircir des choses dont vous témoignez dou- » ter que j'en avois, par mille raisons, de vous » ôter toutes sortes de scrupules, vous n'eussiez » pas entrepris un si long voyage, ou du moins » eussiez-vous témoigné du chagrin de paroître » si bonne amie. Je ne voudrois pas vous défen- » dre d'avoir de la tendresse, mais je souhaite- » rois d'avoir part à l'application; et je vous » avoue que si j'étois assez heureux pour y par- » venir par la mienne, j'essaierois de n'en être » pas indigne par ma conduite. »

Dans le temps qu'on porta cette lettre à la comtesse de Fiesque, le chevalier alla trouver

son neveu, chez lequel il rencontra Manicamp. Après quelque petit prélude de plaisanterie sur les bonnes fortunes du comte de Guiche en général : — Ma foi, mes pauvres amis, leur dit-il, vous êtes plus jeunes et plus gentils que moi, et je ne vous disputerai jamais une maîtresse que je ne connoîtrai pas de plus longue main que vous; pourtant aussi il faut que vous me cédiez sans contester celles qui ont quelque engagement avec moi. La vanité que leur donne le grand nombre d'amans, les peut obliger à vous laisser prendre quelque espérance; il n'y en a guère qui rebutent d'abord les vœux des soupirans, mais tôt ou tard elles se remettent à la raison; et c'est alors que le nouveau venu passe mal son temps, et que le galant dit d'abord avec sa maîtresse : Serviteur, messieurs de la sérénade. Vous m'avez promis, comte de Guiche, de ne me plus tourmenter auprès de la comtesse de Fiesque; vous m'avez manqué de parole, et fait une infidélité qui ne vous a servi de rien; car cette comtesse m'a donné toutes les lettres que vous lui avez écrites, je vous en montrerai les originaux quand vous voudrez.

Cependant voici la copie de la dernière que je vous ai apportée. Disant cela, il tira une lettre du comte de Guiche, et l'ayant lue: — Eh bien, mes chers, leur dit-il, vous jouerez-vous une autre fois à moi? Pendant que le chevalier parloit, le comte de Guiche et Manicamp se regardoient avec étonnement, ne pouvant comprendre que la comtesse de Fiesque les eût si méchamment trompés. Enfin Manicamp prenant la parole, et s'adressant au comte de Guiche: — Vous étiez traité, dit-il, comme vous le méritiez; mais puisque la comtesse de Fiesque n'a point eu de considération pour nous, ajouta-t-il, se retournant du côté du chevalier, nous ne sommes pas obligés d'en avoir pour elle. Nous voyons bien qu'elle nous a sacrifiés; mais il y a eu un temps où vous l'avez été aussi. Nous avons grand sujet de nous plaindre d'elle, mais vous n'en avez point du tout de vous en louer: quand nous nous sommes réjouis à vos dépens, nous en avons été pour le moins de moitié avec elle. — Il est vrai, reprit le comte de Guiche, que vous n'auriez pas raison d'être satisfait de la préférence de la comtesse de Fiesque en votre faveur, si vous saviez l'es-

time qu'elle fait de vous; et cela fait tirer des conséquences infaillibles qu'elle est fort entre vos mains, puisqu'après les choses qu'elle m'a dites, elle ne me trahit que pour vous satisfaire. Eh bien, chevalier, jouissez en repos de cette perfide; si personne ne vous trouble que moi, vous vivrez bien content auprès d'elle. Là-dessus s'étant tous réconciliés de bonne foi, et donné mille assurances d'amitié à l'avenir, ils se séparèrent. Le comte de Guiche et Manicamp s'enfermèrent pour faire une lettre de reproche à cette comtesse au nom de Manicamp; mais elle, qui étoit innocente, lui répondit que son ami et lui avoient été pris pour dupes, et que le chevalier en savoit plus qu'eux; qu'elle ne leur pouvoit mander comment il avoit eu la lettre qu'il leur avoit montrée; mais qu'un jour elle leur feroit voir clairement qu'elle ne les avoit point sacrifiés. Cette lettre ne trouvant plus Manicamp à Paris, qui en étoit sorti la veille avec le comte de Guiche pour suivre Louis XIV en son voyage de Lyon, il ne la reçut qu'en arrivant à la cour, et ne pensa plus davantage à la comtesse de Fiesque.

Pendant que tout cela se passoit, le prince de Marsillac entretenoit toujours son commerce avec la comtesse d'Olonne. Cet amant la voyoit le plus commodément du monde, la nuit chez elle et le jour chez madame de Cornwal, dame très-aimable de sa personne et de beaucoup d'esprit. La comtesse d'Olonne avoit dans la ruelle de son lit un cabinet, au coin duquel elle avoit fait faire une trappe qui répondoit à un autre cabinet au-dessous, où le prince de Marsillac entroit quand il étoit nuit; un tapis de pied cachoit la trappe, et une table la couvroit. Ce prince passoit ainsi les nuits avec sa maîtresse, et selon le bruit commun, ne s'y endormoit pas. Cela dura jusqu'à ce qu'elle alla aux eaux, et pendant qu'elle y fut, il lui écrivit mille billets qu'on ne rapporte pas ici, parce qu'ils n'en valent pas la peine; il lui écrivit cette lettre un jour avant qu'il allât lui dire adieu.

LETTRE.

« Je n'ai jamais senti une douleur si vive que » celle que je sens aujourd'hui, ma chère, parce

» que je ne vous ai point encore quittée depuis » que nous nous aimons. Il n'y a que l'absence, » et une première absence comme celle-ci, qui » me puisse réduire au pitoyable état où je suis. » Si quelque chose pouvoit adoucir mon cha- » grin, ma chère, ce seroit la croyance que j'au- » rois que vous souffririez autant que moi. Ne » trouvez pas mauvais que je vous souhaite de la » peine, puisque c'est une marque de mon » amour. Adieu, croyez bien que je vous aime et » que je vous aimerai toujours : car si une fois » vous en étiez bien persuadée; il ne seroit pas » possible que vous ne m'aimassiez toute votre » vie. »

RÉPONSE.

« Consolez-vous, mon cher, si ma douleur » vous soulage, elle est au point où vous la pou- » vez souhaiter. Je ne vous la saurois mieux faire » voir, qu'en vous disant que je souhaite que vous » m'aimiez autant que je vous aime. En doutez- » vous, mon cher? Venez me trouver, mais ve- » nez de bonne heure, afin que je sois plus long- » temps avec vous, et que je me récompense en

» quelque manière de l'absence que je vais souf-
» frir. Adieu, mon cher, soyez en repos du côté
» de mon amour, il sera pour le moins aussi
» grand que le vôtre. »

Le prince de Marsillac ne manqua pas de se trouver au rendez-vous bien plus tôt qu'à l'ordinaire, et abordant sa maîtresse il se jette dessus son lit, où il fut long-temps à fondre en larmes, sans pouvoir parler. La comtesse d'Olonne de son côté ne paroissoit pas moins touchée; mais comme elle eût encore bien souhaité de son amant d'autres marques d'amour que celle de sa douleur.—Hé quoi, mon cher, lui dit-elle, vous me mandiez tantôt que mes déplaisirs soulageroient les vôtres, cependant l'affliction où vous me voyez ne vous rend pas moins désespéré. A ces mots le prince de Marsillac redoubla ses soupirs sans lui répondre, l'abbattement de l'âme avoit causé celui du corps; et je crois que cet amant pleuroit l'absence de sa vigueur plutôt que celle de sa maîtresse : toutefois comme les jeunes gens reviennent de loin, et qu'il étoit de bon tempérament, il commença de se ravoir et se ré-

tablit en bien peu de temps, de manière que la comtesse d'Olonne eut tout sujet d'en être satisfaite. Après qu'il lui eut donné mille témoignages de bonne santé, elle lui recommanda d'en avoir soin sur toutes choses, et lui dit qu'elle jugeroit par-là de l'amour qu'il avoit pour elle; là-dessus ils se firent mille protestations de s'aimer toute leur vie. Ils convinrent des moyens de s'écrire, et se dirent adieu, l'un pour aller à la cour, et l'autre pour prendre le chemin de Bourbon.

Le lendemain le prince de Marsillac étant allé dire adieu à madame de Cornwal, il la pria de bien persuader à sa maîtresse de prendre plus garde à sa conduite, qu'elle n'avoit encore fait. Reposez-vous sur moi, lui dit cette fille, elle sera bien incorrigible si je ne la mets sur le bon pied. Deux jours après, madame de Cornwal alla chez la comtesse d'Olonne, où elle demeura toute la journée, qu'elle employa à lui donner des préceptes pour régler sa conduite et surtout lui recommanda la fidélité qu'elle devoit à son amant.

Après qu'elle eut cessé de parler. — Bon Dieu! dit la comtesse d'Olonne, les belles choses que vous venez de me dire, mais qu'elles sont diffici-

les à pratiquer! J'y trouve même un peu d'injustice; car enfin, puisque nous trompons bien nos maris, que les lois ont fait nos maîtres, pourquoi nos amans en seront-ils quittes à si bon marché, eux que rien ne nous oblige d'aimer que l'estime que nous en faisons, et que nous prenons pour nous en servir tant et si peu qu'il nous plaira? Je ne vous ai pas dit, repartit madame de Cornwal, que nous ne devions quitter nos amans quand ils nous déplaisent, ou par leur faute ou par dégoût; mais je vous ai fait voir la manière délicate dont il nous falloit dégager, pour ne pas donner sujet de nous décrier dans le monde; car enfin, madame, puisque l'on a mis si tyranniquement l'honneur des dames à n'aimer pas ce qu'elles trouvent aimable, il faut s'accorder à l'usage, et se cacher au moins quand il faut aimer. — Eh bien, ma chère, repartit la comtesse d'Olonne, je m'en vais faire merveille, et j'y suis tout-à-fait résolue; mais avec cela je fonde les plus grandes espérances de ma conduite sur la fuite des occasions. — Que ce soit fuite ou résistance, reprit madame de Cornwal, il n'importe, pourvu que votre amant soit satis-

fait de vous. Et là-dessus l'ayant exhortée de demeurer ferme dans ces bonnes intentions, elle s'en alla.

Pendant l'absence de la comtesse d'Olonne et du prince de Marsillac, ils s'écrivirent fort souvent : mais comme il n'arriva rien de remarquable, je ne parlerai point de leurs lettres qui ne parloient que de leur amour et de l'impatience qu'ils avoient de se revoir. La comtesse d'Olonne revint la première à Paris. Le comte de Guiche, qui étoit aussi arrivé de la cour, commença de rendre des visites assez fréquentes à cette belle. Ce comte, pendant le voyage de Lyon, avoit persuadé au duc d'Anjou, frère de Louis XIV, auprès duquel il étoit fort bien, de faire une galanlanterie à son retour à Paris avec la comtesse d'Olonne, et s'étoit offert de l'y servir, et de lui faire bientôt avoir le consentement. Ce prince avoit promis de faire les pas nécessaires, en sorte qu'en toutes les conversations que le comte de Guiche avoit avec la comtesse d'Olonne, il ne lui parla que de l'amour que le duc d'Anjou avoit pour elle. Il lui dit qu'il l'avoit donné à connoître plus de cent fois pendant le voyage, et

qu'assurément elle le verroit soupirer aussitôt qu'il seroit de retour. Une femme qui avoit aimé des bourgeois et des gentilshommes, les uns bien beaux, et les autres bien laids, pouvoit bien aimer un beau prince. La comtesse d'Olonne reçut la proposition du comte de Guiche avec une joie qu'on ne peut exprimer, et si grande, qu'elle ne fit pas seulement les façons que les coquettes font ordinairement. Une autre eût dit qu'elle ne vouloit aimer personne, mais moins un prince que qui que ce fût, parce qu'il ne pouvoit avoir d'attachement.

La comtesse d'Olonne, qui étoit la plus naturelle de toutes les femmes, et la plus emportée, ne garda pas de bienséance, et répondit au comte de Guiche qu'elle s'estimoit bien plus qu'elle n'avoit encore fait, puisqu'elle plaisoit à un si grand prince et si raisonnable.

Lorsque la cour fut revenue à Paris, le duc d'Anjou ne répondit point aux empressemens auxquels la comtesse d'Olonne avoit été préparée par le comte de Guiche : ils ne lui servirent qu'à lui faire connoître que ce prince n'avoit que de l'indifférence pour elle.

Le comte de Guiche voyant que le duc d'Anjou ne mordoit pas à l'hameçon, changea de dessein, et voulut au moins que les services qu'il avoit voulu rendre à la comtesse d'Olonne lui tinssent lieu de quelque chose auprès d'elle : il résolut d'en faire l'amoureux; et parce que le commerce qu'il avoit eu avec elle sur les amours prétendues du duc d'Anjou lui avoit donné de grandes habitudes et familiarités, il ne balança point de lui écrire cette lettre.

LETTRE.

« Nous avons travaillé jusqu'ici en vain, ma-
» dame; la reine vous hait, et le duc d'Anjou
» appréhende de la fâcher. J'en suis au désespoir
» pour vos intérêts. Vous m'en pourriez bien con-
» soler, madame, si vous vouliez, et je vous
» conjure de le vouloir : puisque l'aigreur natu-
» relle de la mère difficile et la foiblesse du fils
» ont ruiné tous mes desseins, il faut prendre
» d'autres mesures. Aimons-nous, madame, cela
» est déjà fait de mon côté; et si le duc d'Anjou
» vous eût aimée, je vois bien que je me fusse

» brouillé avec lui, parce que je n'aurois pu ré-
» sister à l'inclination que j'ai pour vous. Je ne
» doute pas, madame, que la différence ne vous
» choque d'abord; mais défaites-vous de votre
» ambition et vous ne vous trouverez pas si mal-
» heureuse que vous pensez; et je suis assuré,
» madame, que quand le dépit vous aura jetée
» entre mes bras, l'amour vous y retiendra. »

Quoi qu'on veuille dire contre les femmes, il y a souvent plus d'imprudence que de malice en leur conduite; la plupart ne pensent pas, quand on leur parle d'amour, qu'elles doivent jamais aimer. Cependant elles vont plus loin qu'elles ne pensent, elles font les choses comme si elles devoient toujours être cruelles, dont elles se repentent fort, quand elles sont devenues plus humaines. La même chose arriva à la comtesse d'Olonne : elle eut un chagrin insupportable d'avoir manqué un cœur, après l'avoir accepté parmi ses conquêtes, et cherchant quelqu'un à qui s'en prendre pour amuser sa douleur, elle trouva fort vraisemblable de croire que le comte de Guiche, pour son propre intérêt, avoit em-

pêché le duc d'Anjou de l'aimer; de sorte que pour se venger, et pour s'assurer du prince de Marsillac, que toute cette intrigue avoit étrangement alarmé, elle lui sacrifia la lettre du comte de Guiche, sans considérer que l'amour, peut-être, l'obligeroit à la même chose des lettres du prince de Marsillac. Celui-ci, à qui la comtesse d'Olonne faisoit tant de faveurs, en usa comme un homme fort satisfait de sa maîtresse. Il lui rendit mille grâces de sa sincérité, et se contenta de triompher de son rival sans en tirer une gloire indiscrète.

Cependant le comte de Guiche, qui ne savoit pas le destin de sa lettre, alla le dimanche chez la comtesse d'Olonne; mais il y vint tant de monde ce jour-là, qu'il ne lui put parler d'affaires. Il remarqua seulement qu'elle l'avoit fort regardé; et de chez elle, il en alla faire confidence à la comtesse de Fiesque, à qui il ne céloit rien depuis son retour de Lyon. Il dit aussi son affaire à M. de Vineuil, qui tous deux séparément jugèrent sur la fragilité de la dame, et la gentillesse du chevalier, que sa poursuite ne seroit ni trop longue ni infructueuse; et en effet la com-

tesse d'Olonne avoit trouvé le comte de Guiche si bien fait, qu'elle s'étoit repentie du sacrifice qu'elle venoit de faire au prince de Marsillac. Le lendemain le comte de Guiche retourna chez elle, et l'ayant trouvée seule, lui parla de son amour. La belle en fut fort aise, et reçut cette déclaration le plus agréablement du monde; mais après être convenus de s'aimer, comme ils étoient dessus de certaines conditions, des gens entrèrent, qui obligèrent le comte de Guiche à sortir un moment après.

La comtesse d'Olonne s'étant aussi débarrassée de sa compagnie le plus tôt qu'elle put, monta en carrosse, et voulant découvrir si la comtesse de Fiesque ne prenoit plus d'intérêt au comte de Guiche, elle la fut trouver. Après quelques conversations sur d'autres sujets, elle lui demanda son avis sur le dessein qu'elle lui dit que le comte de Guiche avoit pour elle. La comtesse de Fiesque lui répondit qu'il ne falloit que consulter son cœur en une pareille rencontre. Mon cœur ne me dit pas beaucoup de choses en faveur du comte de Guiche, répondit la comtesse d'Olonne, et ma raison m'en dit mille contre lui; c'est un

étourdi, je ne l'aimerai jamais; et en disant cela elle prit congé d'elle, sans attendre de réponse.

D'un autre côté le comte de Guiche étant retourné à son logis, y rencontra M. de Vineuil, qui l'attendoit avec une impatience extrême de savoir l'état de ses affaires. Le comte de Guiche lui dit assez froidement qu'il croyoit que tout étoit rompu de la manière dont la comtesse d'Olonne le traitoit. Et comme M. de Vineuil vouloit savoir le détail de la conversation, le comte de Guiche, qui avoit peur de se découvrir, changeoit de propos à tout moment, ce qui donna quelque soupçon à M. de Vineuil, qui était fin et amoureux de la comtesse d'Olonne, et qui ne se mêloit des affaires du comte de Guiche que pour se prévaloir auprès de sa maîtresse des choses qu'il auroit apprises. Il sortit voyant qu'il ne lui pouvoit rien faire avouer, et trois jours durant fut dans des inquiétudes mortelles de ne pouvoir apprendre ce qu'il souhaitoit. Il alloit chez la comtesse de Fiesque avec un visage disgracié depuis qu'il voyoit que le comte de Guiche ne lui donnoit plus de part dans l'honneur de sa confidence. Il n'en disoit rien

à cette belle pour ne pas se décréditer en faisant voir son malheur. Enfin au bout de trois jours, étant allé chez le comte de Guiche : — Qu'ai-je fait, lui dit-il, monsieur, qui vous oblige à me traiter ainsi ? Je vois bien que vous vous cachez de moi sur l'affaire de la comtesse d'Olonne; apprenez-m'en la raison, ou si vous n'en avez point, continuez à me dire ce que vous savez comme vous avez accoutumé.—Je vous demande pardon, mon pauvre M. de Vineuil, lui dit le comte de Guiche; mais la comtesse d'Olonne, en m'accordant les dernières faveurs, avoit exigé de moi que je ne vous en parlasse point, et à la comtesse de Fiesque encore moins qu'au reste du monde, parce qu'elle disoit que vous êtes un méchant homme et la comtesse de Fiesque jalouse. Quelque indiscret que l'on soit, il n'y a point d'affaire que l'on ne tienne secrète au commencement quand on a pu se passer de confident pour en venir à bout. Je l'éprouve aujourd'hui, car naturellement j'aime assez à conter une aventure amoureuse; cependant j'ai été trois jours sans vous conter celle-ci, vous à qui je dis toutes choses. Mais donnez-vous patience,

mon cher, je m'en vais vous dire tout ce qui s'est passé entre la comtesse d'Olonne et moi, et par un détail le plus exact du monde pour réparer en quelque sorte l'offense que j'ai faite à l'amitié que j'ai pour vous.

Vous saurez donc qu'à la première visite que je lui rendis, après lui avoir écrit la lettre que vous avez vue, il ne me parut à sa mine ni rudesse ni douceur, et la compagnie qui était chez elle m'empêcha de m'en éclaircir mieux. Tout ce que je pus remarquer d'elle, c'est qu'elle m'observoit de temps en temps depuis les pieds jusqu'à la tête. Le lendemain l'ayant trouvée seule, je lui représentai si bien mon amour, et la pressai si fort d'y répondre, qu'elle m'avoua qu'elle m'aimoit, et me promit qu'elle m'en donneroit des marques à la condition que je vous ai dite. Vous savez bien que je dus lui promettre, et dans ce moment la comtesse d'Olonne me dit de venir le lendemain un peu devant la nuit, déguisé en fille qui lui apporteroit des dentelles à vendre. Étant donc retourné chez moi, je vous y trouvai, comme vous le savez, et vous pûtes bien voir par la froideur avec laquelle je vous

reçus que tout le monde m'importunoit, et particulièrement vous, mon cher, de qui j'avois plus de sujet de me défier que de tout autre. Vous vous en aperçûtes aussi, et c'est ce qui vous fit soupçonner que je ne vous disois pas tout. Lorsque vous fûtes parti, je donnai ordre que l'on dît à ma porte que je n'étois pas au logis, et je me préparai pour ma mascarade du lendemain. Tout ce que l'imagination peut donner de plaisir par avance, je l'eus vingt-quatre heures durant. Les quatre ou cinq dernières me durèrent plus que toutes les autres. Enfin celle que j'attendois avec tant d'impatience étant arrivée, je me fis porter chez la comtesse d'Olonne. Je la trouvai en cornette sur son lit, avec un déshabillé de couleur rose. Je ne vous saurois exprimer, mon cher, combien elle étoit belle ce jour-là. Tout ce que l'on peut dire étoit au-dessous des agrémens qu'elle avoit : sa gorge étoit à demi-ouverte; elle avoit plus de cheveux abattus qu'à l'ordinaire, et tous annelés; ses yeux étoient plus brillans que les astres, et l'amour animoit son teint du plus beau vermillon du monde.—Eh bien, mon cher, me dit-elle, me saurez-vous gré de ce que je vous

épargne la peine de soupirer long-temps? Trouvez-vous que je vous fasse acheter trop cher les grâces que je vous fais? Mais quoi! vous me paroissez interdit. — Ah! madame, interrompis-je, je serois bien insensible si je conservois du sang-froid dans l'état où je vous vois. — Mais puis-je m'assurer, me dit-elle, que vous ayez perdu le souvenir de madame de Beauvais et de la comtesse de Fiesque? — Oui, lui dis-je, vous voyez bien que je me suis presque oublié moi-même. — Je ne crains, répliqua-t-elle, que l'avenir; car, pour le présent, je me trompe fort, mon cher, si je vous laisse penser à d'autres qu'à moi; et en achevant ces paroles elle se jeta à mon cou, et me serrant avec les bras, elle attendoit une réponse; mais, de ma part, ce fut inutilement. Il faut se connoître, M. de Vineuil, et savoir à quoi on est propre; pour moi je vois bien que ce n'est pas mon fait que les dames; il me fut impossible de rien dire de bien, quelque effort que fît mon imagination, et malgré la présence du plus bel objet du monde. — Qu'y a-t-il, dit-elle, monsieur, qui vous rend si timide? Est-ce ma personne qui vous

donne du dégoût, et n'avez-vous plus rien à me dire? Ce discours me fit tant de honte, qu'il acheva de m'ôter les forces qui me restoient. — Je vous prie, lui dis-je, de ne point accabler un misérable de reproches, puisque assurément je suis ensorcelé. Au lieu de me répondre, elle appela sa femme de chambre, et lui dit : — Mais, Quinette, dites-moi la vérité, comment suis-je faite aujourd'hui? ne suis-je pas malpropre? Ne trompez pas votre maîtresse, il y a quelque chose à mon fait qui ne va pas bien. Quinette n'osant répondre dans la colère où elle la vit, la comtesse d'Olonne lui arracha un miroir qu'elle tenoit, et après avoir fait toutes les simagrées qu'elle avoit accoutumé de faire quand elle vouloit plaire à quelqu'un, pour juger si ma timidité venoit de sa faute ou de la mienne, elle secoua sa jupe, qui étoit toute froissée, et entra brusquement dans un cabinet qu'elle avoit à la ruelle de son lit. Pour moi, qui étois comme un condamné, je me demandois à moi-même si tout ce qui s'étoit passé n'étoit pas un songe, avec toutes les réflexions qu'on peut faire en de pareilles rencontres. Je m'en

allai au logis de Manicamp, où, lui ayant conté mon aventure : — Je ne comprends pas, lui dis-je, une aussi extraordinaire foiblesse; je pense qu'en quittant les habits d'un homme, j'en avois dépouillé le courage, moi qui ai été jusqu'ici une espèce de chancelier. Comme j'achevois de parler, un de mes gens m'apporta une lettre de la part de la comtesse d'Olonne, qu'un des siens lui avoit donnée : la voici dans ma poche, je vais vous la lire. Le comte de Guiche l'ayant tirée, la lut à M. de Vineuil.

LETTRE.

« Si je n'aimois que comme tant d'autres da-
» mes, je me plaindrois d'avoir été trompée; mais
» bien loin de m'en plaindre, j'ai de l'obligation
» à votre foiblesse, elle est cause que dans l'ab-
» sence du plaisir que vous n'avez pu me donner,
» j'en ai goûté d'autres par imagination, qui ont
» duré plus long-temps que ceux que vous m'eus-
» siez donnés, si vous eussiez fait comme un au-
» tre homme. J'envoie maintenant savoir ce que
» vous faites, si vous avez pu gagner votre lo-
» gis : ce n'est pas sans raison que je vous fais

» cette demande; car je ne vous ai jamais vu en » si méchant état que celui où je vous ai laissé. » Je vous conseille de mettre ordre à vos affaires: » avec le peu de chaleur naturelle que je vous ai » vu, vous ne sauriez vivre long-temps. En vérité, » monsieur, vous me faites pitié, et quelqu'ou» trage que j'aie reçu de vous, je ne laisse pas de » vous donner un bon avis. Si vous êtes ensor» celé, faites dire des prières et brûler des cierges; » car pour moi, à qui mon miroir et ma réputa» tion ne mentent pas, je ne crains point qu'on » me puisse accuser. »

Je n'eus pas plus tôt achevé de lire cette lettre, ajouta le comte de Guiche, que je fis cette réponse.

RÉPONSE.

« Je vous avoue, madame, que j'ai bien fait » des fautes, car je suis homme, et encore jeune; » mais je n'en ai jamais fait une plus grande que » celle de la nuit passée; elle n'a point d'excuse, » et vous ne me sauriez condamner à quoi que ce » soit, que je n'aie bien mérité. J'ai tué, j'ai trahi,

» j'ai fait des sacriléges; et pour tous ces crimes-» là vous n'avez qu'à inventer des supplices. Si » vous voulez ma mort, je vous irai porter mon » épée; si vous ne me condamnez qu'au fouet, » je vous irai trouver tout nu en chemise. Sou-» venez-vous toujours, madame, que j'ai man-» qué de pouvoir, et non pas de volonté. J'ai été » comme un brave soldat sans armes, quand il » faut qu'il aille au combat. De vous dire, ma-» dame, d'où cela est venu, je serois bien em-» pêché; peut-être m'est-il arrivé comme à ceux » à qui l'appétit se passe quand ils ont trop à » manger; peut-être que la force de l'imagina-» tion a consumé la force naturelle. Voilà ce que » c'est, madame, de donner tant d'amour; une » médiocre beauté n'auroit pas troublé l'ordre de » la nature, et auroit été plus satisfaite. Adieu, » madame; je n'ai rien à vous dire davantage, si-» non que peut-être me pardonnerez-vous le » passé, si vous me donnez lieu de faire mieux » à l'avenir. Je ne demande pour cela pas plus » de temps que demain à la même heure qu'hier.»

Après avoir envoyé par un de mes laquais ces

belles promesses à celui de la comtesse d'Olonne qui attendoit la réponse, je m'y en allai à la même heure, ne doutant pas que mes offres ne fussent bien reçues. Mais auparavant je voulus prendre un soin particulier de ma personne. Je me baignai, je me fis frotter avec des essences et des senteurs, je mangeai des œufs frais et des culs d'artichauts, je pris un peu de vin, ensuite je fis cinq ou six tours de chambre, et me mis au lit. J'avois à la tête de réparer ma faute, je fuyois mes amis comme la peste. Enfin m'étant levé gaillard de corps et d'esprit, je dînai de fort bonne heure, aussi légèrement que j'avois soupé, et ayant passé l'après-dînée à donner ordre à mon petit équipage d'amour, je m'en allai chez la comtesse d'Olonne à la même heure que l'autre fois. Je la trouvai sur son même lit, ce qui me donna quelque appréhension qu'il ne me portât malheur; mais enfin m'étant rassuré le mieux que je pus, je m'en allai me jeter à ses genoux. Elle étoit à demi déshabillée, et tenoit un éventail dont elle se jouoit. Sitôt qu'elle me vit, elle rougit un peu, dans le souvenir assurément de ma timidité de la veille; Quinette s'étant

retirée, la première chose qu'elle fit, ce fut de mettre son éventail devant ses yeux, et cela l'ayant rendue plus hardie que s'il y avoit eu une muraille entre nous deux : — Eh bien, me dit-elle, ce mystère me sera-t-il dévoilé ? Parlerez-vous ? aurez-vous plus de confiance en votre mérite ? — En mon mérite ! Je ne sais, lui répondis-je, mais beaucoup en vos charmes ! — Hélas, un charme plus puissant que tous les siens me força encore une fois de m'en aller comme j'étois venu, plus timide même peut-être, et la bouche close.

Une troisième fois enfin je m'aventurai chez la comtesse d'Olonne : elle dormoit ou plutôt en me voyant, elle fit semblant de dormir. Quelle étoit belle encore dans ce silence, mais plus assez sans doute pour m'intimider, et cette fois j'osai tout lui dire : elle ne se réveilla qu'à la fin de mon discours ; mais son sourire me prouva qu'elle avoit tout entendu. Vous jugez bien, mon cher, ajouta le comte de Guiche, qu'elle ne me dit point d'injures en la quittant, comme elle avoit fait les autres jours. Voilà l'état de mes affaires, que je vous prie de faire

semblant d'ignorer. M. de Vineuil le lui ayant promis, ils se séparèrent. Le comte de Guiche alla chez la comtesse de Fiesque, à qui entre autres choses il dit qu'il ne s'engageroit plus à la comtesse d'Olonne.

Cet amant ne fut pas long-temps avec sa nouvelle maîtresse, sans que le prince de Marsillac s'en aperçût. Quelques soins qu'il prît de tromper celui-ci, et quelque peu d'esprit qu'il eût, la jalousie qui tient lieu d'ordinaire de finesse, lui fit découvrir en elle moins d'empressement pour lui qu'elle n'avoit accoutumé; de sorte que lui ayant fait quelque plainte douce au commencement, et puis après un peu aigre, voyant enfin qu'elle n'en faisoit pas moins, il se résolut de se venger tout d'un coup de son rival et de sa maîtresse. Il donna donc à tous ses amis les lettres de la comtesse d'Olonne, et les pria de les montrer partout; et sachant que la princesse Léonor haïssoit fort le comte de Guiche, il lui donna la lettre qu'il avoit écrite à sa maîtresse, dans laquelle il parloit fort mal de la reine et du duc d'Anjou. La première chose que fit la princesse fut de montrer cette lettre au

prince, croyant l'animer d'autant plus contre lui, qu'il savoit que ce prince l'aimoit fort. Cependant il n'eut pas l'emportement que la princesse avoit espéré: il se contenta de dire à Estebar, que son cousin étoit un ingrat, et qu'il ne lui avoit jamais donné sujet de parler de lui comme il faisoit : que tout le ressentiment qu'il avoit, aboutiroit à n'avoir plus pour lui la même estime qu'il avoit eue; mais que si la reine savoit la manière dont il parloit d'elle, elle n'auroit pas tant de considération que lui.

La princesse n'étant pas satisfaite de voir tant de bonté au prince pour le comte de Guiche, se résolut d'en parler à la reine; et comme elle dit son dessein à quelqu'un, le maréchal de Grammont, qui en fut averti, l'alla supplier de ne point pousser son fils. Elle le lui promit, et n'y manqua pas aussi. Cette grande princesse étoit fière et ne pardonnoit pas aisément aux gens qui n'avoient pas pour elle tout le respect dû à sa grande naissance et à son mérite extraordinaire; mais quand une fois elle étoit persuadée qu'on l'aimoit, il n'y avoit rien de si bon qu'elle. Pendant que le maréchal de Grammont et ses amis tâchoient

d'étouffer le bruit qu'avoit fait le prince de Marsillac avec la lettre du comte de Guiche, on apprit que la comtesse d'Olonne montroit celle-ci pour ruiner un mariage qui faisoit la fortune du prince de Marsillac.

LETTRE.

« Ne songez-vous point, madame, à la contrainte » où je suis? Il faut que deux ou trois fois la se» maine j'aille rende visite à mademoiselle de La » Roche, que je lui parle comme si je l'aimois, et » que je lui donne des heures que je ne devrois » employer qu'à vous voir, à vous écrire et à son» ger à vous. En quelque état que je puisse être, » ce me seroit une grande peine d'être obligé à » entretenir un enfant; mais maintenant que je » ne vis que pour vous, vous devez bien juger » que c'est une mort pour moi. Ce qui me fait » prendre patience en quelque manière, c'est » que j'espère de me venger d'elle en l'épousant » sans l'aimer, et qu'après cela voyant de plus » près la différence qu'il y a de vous à elle, je » vous aimerai toute ma vie, encore plus, si » cela se peut, que je ne vous aime à présent. »

Cela d'abord surprit tout le monde; on avoit vu jusque là des amans indiscrets, et point encore de maîtresse; on ne pouvoit s'imaginer qu'une femme, pour se venger d'un homme qu'elle n'aimoit pas, aidât elle-même à se convaincre. Cette indiscrétion ne fit pourtant pas le même effet que la comtesse d'Olonne s'étoit promis : le seigneur de Linancourt, grand-père de mademoiselle de La Roche, sachant que la comtesse d'Olonne le vouloit aigrir contre le prince de Marsillac, répondit à ceux qui lui parloient de cette lettre, que hors l'offense de Dieu, le prince de Marsillac ne pouvoit pas mieux faire, jeune comme il étoit, que s'appliquer à gagner le cœur d'une aussi belle dame que celui de la comtesse d'Olonne; que ce n'étoit pas d'aujourd'hui qu'on décrioit les femmes dans les ruelles des maîtresses; mais que comme la passion qu'on avoit pour elles étoit bien plus violente que celle qu'on avoit pour les autres, elle ne duroit pas d'ordinaire si long-temps, comme par exemple celle du prince de Marsillac pour la comtesse d'Olonne qui étoit éteinte. Cela ne ruina donc pas les affaires du prince de Marsillac, comme

elle l'avoit espéré: elle confirma seulement ce qu'on pouvoit dire d'elle, et ôta à ses amis les moyens de la défendre.

Les choses étant en ces termes, et le comte de Guiche étant demeuré le maître en apparence, alla trouver un soir la comtesse de Fiesque, et après quelques discours généraux, elle le pria de remercier de sa part l'abbé Fouquet de quelque service qu'elle prétendoit avoir reçu de lui, mais de bien exagérer l'obligation qu'elle lui avoit. Étant un des principaux personnages de cette histoire, il est à propos de faire voir comme il étoit fait.

L'abbé Fouquet, frère du procureur du roi, grand trésorier des Gaules, étoit d'origine Angevin *, d'une famille de robe avant sa fortune, mais depuis gentilhomme. Comme le roi, il avoit les yeux bleus et vifs, le nez bien fait, le front grand, le menton un peu avancé, la forme du visage plate, les cheveux d'un châtain clair, la taille médiocre, et la mine basse. Il avoit de l'esprit, et ne savoit pas vivre, il avoit un air

* D'Anjou.

honteux et embarrassé, il avoit la conduite du monde la plus éloignée de sa profession. Il étoit agissant, ambitieux, et fier avec les gens qu'il ne connoissoit pas, mais le plus chaud et le meilleur ami qui fût au monde. Il s'étoit embarqué à aimer plus par gloire que par amour : mais après, l'amour étoit demeuré le maître. La première femme qu'il avoit aimée étoit Bellamire de la maison de Lotharinge, dont il avoit été fort aimé. L'autre étoit madame de Châtillon, qui, dans les faveurs qu'elle lui avoit faites, avoit beaucoup plus considéré son intérêt que son plaisir. Comme c'étoit la plus extraordinaire femme de la France, il faut voir la suite de sa vie.

FIN DE L'HISTOIRE DE LA COMTESSE D'OLONNE.

HISTOIRE

DE

M. ET DE Mme DE CHATILLON.

Madame de Châtillon, fille du seigneur de Bouteville, qui eut la tête coupée pour s'être battu en duel contre les édits du père de Louis XIV, madame de Châtillon avoit les yeux noirs et vifs, le front petit, le nez bien fait, la bouche rouge, petite et relevée, le teint comme il lui plaisoit, mais d'ordinaire elle le vouloit avoir blanc et rouge; elle avoit un rire charmant, et qui alloit éveiller la tendresse jusqu'au fond des cœurs. Elle avoit les cheveux fort noirs, la taille grande, l'air bon, les mains longues, sèches et noires, les bras de la même couleur et carrés, ce qui tiroit à de méchantes conséquences pour ce que l'on ne voyoit pas. Elle avoit l'esprit doux, accort, flatteur et imaginant; elle étoit infidèle, intéressée, et sans amitié. Cependant, quelque prévenu que l'on fût de ses mauvaises qualités,

quand elle vouloit plaire, il n'étoit pas possible de se défendre de l'aimer : elle avoit des manières qui charmoient; elle en avoit d'autres qui attiroient le mépris de tout le monde. Pour de l'argent et des honneurs, elle se seroit déshonorée, et auroit sacrifié père, mère et amant. M. de Châtillon, après la mort d'Irondat, son père, et de son frère aîné, devint amoureux de madame de Châtillon; et parce que le prince de Condé en devint aussi amoureux, M. de Châtillon le pria de se déporter de son amour, puisqu'il n'avoit pour but que la galanterie, et que lui songeoit au mariage. Le prince de Condé, parent et ami de M. de Châtillon, ne put honnêtement lui refuser sa demande; comme sa passion ne faisoit que de naître, il n'eut pas beaucoup de peine à s'en défaire, et il promit à M. de Châtillon, non-seulement qu'il n'y songeroit plus, mais aussi qu'il le serviroit en cette affaire contre le maréchal son père et ses parens, qui s'y opposoient. Et en effet, malgré tous les arrêts du sénat, et tous les obstacles que le maréchal son père y put apporter, le prince de Condé assista si bien M. de Châtillon, qu'on appeloit alors M. de Châtillon,

par la mort de son frère, qu'il lui fit enlever madame de Châtillon, et lui prêta vingt mille livres pour sa subsistance (1643). M. de Châtillon mena sa maîtresse à Château-Thierri, où il consomma le mariage. De là ils allèrent à Stenai, place de sûreté, que le prince de Condé, à qui elle étoit, leur avoit donnée pour séjour. Mais soit que M. de Châtillon ne trouvât pas sa femme si bien faite qu'il se l'étoit imaginé, soit que l'amour dont il étoit satisfait, lui donnât le loisir de faire des réflexions sur le mauvais état de ses affaires, soit qu'il craignît d'avoir donné à sa femme le mal qu'il avoit, il lui prit un chagrin épouvantable le lendemain de son mariage, et pendant qu'il fut à Stenai, ce chagrin lui continua de telle sorte, qu'il ne sortoit non plus des bois qu'un sauvage. Deux ou trois jours après, il s'en alla à l'armée, et sa femme dans un couvent de religieuses à deux lieues de Paris. Ce fut là où Vascovie, qui savoit sa nécessité, lui envoya mille pistoles, et M. de Vineuil deux mille écus qu'on leur doit encore, quoique madame de Châtillon soit riche, et que cet argent ait été employé à son usage.

Le défaut d'âge de M. de Châtillon, lorsqu'il épousa madame de Châtillon, rendant son mariage invalide, et se trouvant majeur à son retour, on passa un contrat de mariage dans le palais que le prince de Condé avoit à Paris, devant tous les parens de madame de Châtillon, et enfin ils furent épousés à Notre-Dame par M. le coadjuteur. Quelque temps après, madame de Châtillon se sentant incommodée alla prendre les eaux, où le duc de Nemours la rencontra et devint amoureux d'elle.

Ce duc avoit les cheveux fort blonds, le nez bien fait, la bouche petite et de belle couleur; il avoit la plus jolie taille du monde, et dans ses moindres actions une grâce qu'on ne pouvoit assez admirer; l'esprit fort enjoué et badin. La liberté de se voir à toute heure, que l'usage introduit dans les lieux où on prend des eaux, donna mille occasions au duc de Nemours de faire connoître son amour à sa maîtresse; mais sachant qu'on n'a jamais réglé d'affaire amoureuse qu'en faisant une déclaration de bouche ou d'écrit, il se résolut d'en parler. Un jour qu'il était seul chez elle : — Il y a plus d'une

semaine, madame, lui dit-il, que je balance à vous dire ce que je sens pour vous, et quand à la fin je me détermine à vous en parler, c'est après avoir vu toutes les difficultés que je puis trouver dans ce dessein. Je me fais justice, madame, et par cette raison je ne devrois pas espérer. D'ailleurs vous venez d'épouser un amant aimé; c'est une difficile entreprise de l'ôter de votre cœur, et de se mettre en sa place. Cependant je vous aime, madame, et quand vous devriez, pour n'être pas ingrate, vous servir de cette raison contre moi, je vous avoue que c'est mon étoile et non pas mon choix qui m'oblige à vous aimer.

Madame de Châtillon n'avoit jamais eu tant de joie que ce discours lui en donna; aussi le duc lui avoit paru si aimable, que si c'eût été l'usage que les femmes eussent parlé les premières de leur amour, celle-ci n'eût pas si longtemps attendu que fit son amant; mais la peur de ne paroître pas assez précieuse l'embarrassa si fort, qu'elle fut quelque temps sans savoir que répondre. Enfin s'efforçant de parler, et pour cacher le désordre que son silence témoignoit:

— Vous avez raison, lui dit-elle, monsieur, avec toutes les façons imaginables, de croire que j'aime fort mon mari; mais vous voulez bien qu'on prenne la liberté de vous dire que vous avez tort d'avoir sur votre chapitre tant de modestie; et si on étoit en état de reconnoître les bontés que vous avez pour les gens, vous verriez qu'ils vous estiment plus que vous ne le croyez. — Madame, repartit le duc de Nemours, il ne tient qu'à vous que je ne sois le plus honnête homme de France. A peine eut-il achevé, que la comtesse de Mora entra dans la chambre, devant laquelle il fallut changer de conversation. Quoique ces deux amans ne changeassent point de contenance, leur embarras fit juger à cette dame que leur affaire étoit plus avancée qu'elle n'étoit: et cela fut cause qu'elle se préparoit à faire sa visite plus courte, lorsque le duc de Nemours la prévint. Ce prince, amoureux et discret, sachant bien qu'il jouoit un méchant personnage devant une femme clairvoyante comme étoit la comtesse de Mora, sortit et s'en alla chez lui écrire cette lettre :

LETTRE.

« Je sors d'auprès de vous, madame, pour » être plus avec vous que je n'étois. La comtesse » de Mora m'observoit, et je n'osois vous regar- » der; je craignois même, comme elle est habile, » que cette affectation ne me découvrît; car en- » fin, madame, on sait si bien qu'il faut vous » regarder quand on est auprès de vous, que » l'on croit que qui ne vous regarde pas y en- » tend finesse. Si je ne vous vois pas maintenant, » madame, au moins on ne s'aperçoit pas que » j'ai de l'amour, et j'ai la liberté de ne l'appren- » dre qu'à vous; mais que je serois heureux si » je pouvois vous le persuader au point qu'il est, » et que vous seriez injuste en ce cas-là, ma- » dame, si vous n'aviez quelque bonté pour » moi ! »

Madame de Châtillon se trouva fort ébranlée ayant lu cette lettre. Elle ne savoit quel parti prendre de la douceur ou de la sévérité; celui-ci lui pouvoit faire perdre le cœur de son amant,

l'autre son estime, et tous les deux le rebuter. Enfin elle se résolut de suivre le plus difficile comme étant le plus honnête; et quoi que lui dît son cœur, elle aima mieux faire ce que lui conseilla sa raison. Elle ne fit point de réponse au duc de Nemours; et comme il entra le lendemain dans sa chambre : — Venez-vous encore, monsieur, lui dit-elle, faire quelque nouvelle offense, parce que l'on a l'humeur douce comme le visage? Croyez-vous qu'il n'y ait qu'à entreprendre sur les gens? S'il ne faut qu'être rude pour avoir votre estime, on en fait assez de cas pour se contraindre quelque temps. Oui, monsieur, on sera fière, et je vois bien qu'il le faut être avec vous. Ces paroles furent un coup de foudre tombé sur ce pauvre amant. Les larmes lui vinrent aux yeux, et ses larmes lui parlèrent bien mieux que tout ce qu'il put dire. Après avoir été un moment sans parler :

— Je suis au désespoir, madame, lui répondit-il, de vous voir en colère, et je voudrois être mort puisque je vous ai déplu. Vous allez voir, madame, dans la vengeance que j'ai résolu de prendre de l'offense que vous avez reçue, que

vos intérêts me sont bien plus chers que les miens propres; je m'en vais si loin de vous, madame, que mon amour ne vous importunera plus. — Ce n'est pas ce que je vous demande, interrompit cette belle; vous pourriez bien, sans me fâcher, demeurer encore ici : ne sauriez-vous me voir sans me dire que vous m'aimez, ou du moins sans me l'écrire? — Non, répliqua-t-il, madame, il m'est absolument impossible. — Eh bien, monsieur, voyez-moi donc, reprit madame de Châtillon, j'y consens; mais remarquez tout ce qu'on fait pour vous.— Ah! madame, interrompit le duc de Nemours se jetant à ses pieds, si je vous ai adorée toute cruelle que vous étiez, jugez ce que je ferai quand vous aurez de la douceur. Oui, madame, jugez-en s'il vous plaît; car je ne vous saurois exprimer ce que je sens. Cette conversation ne finit pas comme elle avoit commencé. Madame de Châtillon se dispensa de garder toute la rigueur qu'elle s'étoit promise; et si ce duc n'eut pas de grandes faveurs, au moins eut-il sujet d'espérer de n'être pas haï. Dans cette confiance, aussitôt qu'il fut chez lui il écrivit à sa maîtresse.

LETTRE.

« Après m'avoir dit, madame, que vous con-
» sentez que je vous visite, puisqu'il m'étoit im-
» possible de vous voir sans vous dire que je
» vous aime, ou du moins sans vous l'écrire, je
» vous devrois écrire avec la confiance que ma
» lettre ne seroit pas mal reçue. Cependant je
» tremble, madame; et l'amour qui n'est jamais
» sans crainte de déplaire me fait imaginer que
» vous avez pu changer de sentiment depuis trois
» heures. Faites-moi, madame, la grâce de m'en
» éclaircir par deux lignes. Si vous saviez avec
» quelle ardeur je les souhaite, et avec quels
» transports de joie je les recevrai, vous ne me
» jugeriez pas indigne de cette grâce. »

Madame de Châtillon n'eut pas plus tôt reçu cette lettre qu'elle lui fit cette réponse:

RÉPONSE.

« Pourquoi seroit-on changée, monsieur?
» Mais, mon Dieu! que vous êtes pressant! N'êtes-

» vous pas satisfait de connoître vos forces, sans » vouloir encore triompher de la foiblesse d'au» trui ? »

Le duc de Nemours reçut ce billet avec une joie qui le mit presque hors de lui-même; il le baisa cent fois, il ne pouvoit cesser de le relire. Cependant l'amour de ces amans augmentoit tous les jours, et madame de Châtillon, qui avoit déjà rendu son cœur, ne défendoit plus le reste que pour le rendre plus considérable par la difficulté. Enfin le temps de prendre des eaux étant expiré, il fallut se séparer, et quoique l'un et l'autre s'en retournât à Paris, ils jugèrent bien tous deux qu'ils ne se reverroient plus avec tant de commodité qu'ils avoient fait à Bourbon. Dans la vue de ces difficultés, leur adieu fut pitoyable; le duc de Nemours assura plus sa maîtresse par les larmes qu'il répandit que par les choses qu'il lui dit; et la contrainte qu'il parut que madame de Châtillon se faisoit pour ne pas pleurer, fit le même effet sur l'esprit de son amant. Ils se quittèrent fort tristes, mais fort persuadés qu'ils s'aimoient bien et qu'ils s'aimeroient toujours. Le

reste de l'automne ils se virent peu, parce qu'ils étoient observés, mais ils s'écrivirent fort souvent.

Au commencement de l'hiver, la guerre civile, qui commençoit de s'allumer, obligea Louis XIV de sortir de Paris assez brusquement *, et de se retirer au château du Pec. En ce temps-là, le maréchal, père de M. de Châtillon, vint à mourir, et le prince de Condé, alors le bras du cardinal, obtint le brevet de duc et pair pour son cousin M. de Châtillon. Les troupes arrivèrent de toutes parts; on bloqua la ville. La cour ne paroissoit pas si triste, et les courtisans et les gens de guerre étoient ravis du mauvais état des affaires; le cardinal seul, qui les pouvoit ruiner, en cachoit une partie à la reine, et le tout au jeune Louis XIV, à qui on ne parloit de la guerre que pour dire les défauts des rebelles; et le reste du temps on l'amusoit à des passe-temps proportionnés à son âge. Entre autres personnes avec qui il aimoit à jouer, madame de Châtillon tenoit le premier rang, et ce fut pour

* En 1648, et en sortit encore en 1649.

cela que Prosper fit le couplet de chanson sous le nom de son mari :

Châtillon, gardez vos appas, etc.

Dans tous ces petits jeux, le duc de Nemours ne perdit pas son temps, et il n'y en avoit guère où madame de Châtillon et lui ne se donnassent des témoignages de leur amour; mais à mesure que cette passion croissoit, leur prudence ne faisoit pas de même; on remarquoit qu'ils se mettoient toujours vis-à-vis l'un de l'autre, et en état de se pouvoir dire le secret; à colin-maillard, quand l'un avoit les yeux bouchés, l'autre venoit se livrer, afin qu'en cherchant à connoître celui qu'il avoit pris, il eût le prétexte de le tâter partout; enfin il n'y avoit point de jeu où l'amour ne leur fît trouver moyen de se faire des tendresses.

M. de Châtillon, que la connoissance de l'humeur de sa femme obligeoit à l'observer, vit quelque chose de l'intelligence du duc de Nemours et d'elle; la gloire plus que l'amour lui fit recevoir ce déplaisir avec une impatience extrême. Il en parla à un de ses amis, qui, prenant à son chagrin toute la part qu'il y devoit prendre, en alla parler à ma-

dame de Châtillon : — Le service, dit-il, que j'ai voué à la maison de votre mari m'oblige à vous donner un avis qui vous est de conséquence. Belle comme vous l'êtes, madame, il n'est pas possible que vous ne soyez aimée, et comme vos intentions étant bonnes, assurément vous ne prenez pas garde assez à vos actions, la plupart des femmes qui vous envient, et des hommes qui sont jaloux de la gloire de M. votre mari, prennent en mauvaise part tout ce que vous faites. M. votre mari lui-même s'est aperçu que vous aviez une conduite qui, bien qu'elle fût plus imprudente que criminelle, ne laisse pas de vous faire tort dans le monde et de lui donner du chagrin. Vous savez comme il est jaloux de la gloire, et combien il craindrait la risée sur cette matière; je vous en donne avis et vous supplie très-humblement d'y prendre garde; car si vous vous reposez sur la netteté de votre conscience et que vous négligiez votre réputation, M. votre mari se pourroit porter à des violences contre vous, qui ne vous laisseroient point en état de lui faire voir votre innocence. — Ce que vous dites, monsieur, lui répliqua madame de Châtil-

lon, ne me doit pas surprendre; monsieur le duc m'a de bonne heure accoutumée à ses caprices; dès le lendemain qu'il m'eut épousée, il prit une si furieuse jalousie de Vascovie, qui l'avoit servi à mon enlèvement, qu'il ne la put cacher, et cependant on ne peut lui en donner moins de sujet; aujourd'hui le voilà qui commence à avoir des soupçons, je ne saurois deviner de qui: tout ce que je puis dire, est que je doute qu'il eût là-dessus l'esprit en repos, quand je serois à la campagne, et que je ne verrois que mes domestiques. — Je n'entre pas, madame, reprit cet ami, dans un plus long détail avec vous; je ne sais même si M. votre mari regarde quelqu'un, quand il me témoigne de n'être pas satisfait de vous; mais vous pouvez, sur ce que je vous dis, prendre des mesures pour votre conduite; et là-dessus ayant pris congé d'elle il la laissa dans une inquiétude épouvantable. D'abord elle en avertit le duc de Nemours, avec qui il fut résolu qu'il se contraindroient plus qu'ils n'avoient fait par le passé.

Cependant le prince de Condé, qui ne songeoit qu'à réduire le peuple de Paris par la

famine, et à livrer le sénat, qui avoit mis la tête du cardinal à prix, crut qu'une des choses qui pouvoit autant avancer ce succès étoit la prise de Bouchemat, que Chanleu gardoit avec six ou sept cents hommes à la tête desquels se voulut mettre Monsieur, oncle du roi, lieutenant-général de la régence, et il vint attaquer Bouchemât par trois endroits. Comme il n'y avoit que des retranchemens aux avenues assez mauvais, il ne fut pas fort difficile aux troupes de Louis XIV de les forcer. Mais M. de Châtillon, qui commandoit les attaques sous le prince de Condé, poussant vigoureusement les ennemis, fut blessé au bas du ventre d'une mousquetade, dont il mourut la nuit suivante. Le prince le regretta fort, et sa douleur fut si violente qu'elle ne put pas durer. Par ce qui s'étoit passé, l'on peut juger que le duc de Nemours fut fort médiocrement touché, et on le jugera encore mieux par ce qui arriva ensuite. Cependant madame de Châtillon pleura, elle s'arracha les cheveux et donna des apparences du plus grand désespoir du monde. Le public fut tellement trompé, qu'on en fit le sonnet suivant:

SONNET.

Châtillon est donc mort, au moment que la cour
Lui préparoit l'honneur que méritoient ses armes.
Mars vient de le ravir au milieu des alarmes,
Et malgré sa victoire il a perdu le jour.

Quand on vous eut ôté l'espoir de son retour,
Quels furent vos transports, beauté pleine de charmes!
Quiconque les a vus, s'il les a vus sans larmes,
Il faut qu'il ait le cœur insensible à l'amour.

En un pareil état, et pareille surprise,
Ni Mausole jamais, ni jamais Artemise
N'eurent tant de sujet de se plaindre du sort.

O discorde funeste, en misère féconde!
Que ne feras-tu point, si ton premier effort
A déjà fait pleurer les plus beaux yeux du monde!

Le duc de Nemours, qui étoit mieux averti que le reste du monde, ne s'étonna point de l'affliction de madame de Châtillon; il prit si bien le temps où l'excès de la douleur avoit altéré cette pauvre désespérée, et la pressa si fort de lui accorder la faveur que la crainte qu'elle

avoit eue de son mari l'avoit empêchée de lui faire pendant sa vie, qu'elle lui donna rendez-vous le jour de l'enterrement. La Bourdeaux, l'une de ses filles, qui croyoit que la mort de M. de Châtillon ruinoit la fortune de Riconet qui la cherchoit en mariage, étoit en une véritable affliction ; de sorte que lorsqu'elle vit le duc de Nemours au point de recevoir les dernières faveurs de sa maîtresse un jour que les plus emportés se contraignent, l'horreur de cette action redoubla sa douleur, et, sans sortir de la chambre, elle troubla le plaisir de ces amans, par ses soupirs et par ses larmes. Le duc de Nemours, qui voyoit bien que s'il n'apaisoit cette fille, il n'auroit pas à l'avenir dans son amour toute la douceur qu'il se promettoit, prit soin de la consoler. En sortant il lui dit qu'il savoit bien la perte qu'elle faisoit en feu M. de Châtillon, et qu'il vouloit être son ami, et prendre, ainsi que le défunt, soin de sa fortune; qu'il avoit autant de bonne volonté que lui, et peut-être plus de pouvoir, et qu'en attendant qu'il pût faire quelque chose de plus considérable pour elle, il la prioit de recevoir quatre

mille écus qu'il lui envervoit le lendemain. Ces paroles eurent tant de vertu, que la Bourdeaux essuya ses larmes, et promit au duc de Nemours d'être toute sa vie dans ses intérêts, et lui dit que sa maîtresse avoit toutes les raisons du monde de ne rien ménager pour lui donner des marques de son amour. Le lendemain la Bourdeaux eut les quatre mille écus que ce duc lui avoit promis; aussi le servit-elle depuis préférablement à tous ceux qui ne lui en donnèrent pas tant.

(22 avril 1650.) Au commencement du printemps, la paix de Paris s'étant faite, la cour y revint. Le prince de Condé, qui venoit de tirer monsieur le cardinal d'une méchante affaire, lui vendit chèrement les services qu'il lui avoit rendus en cette guerre: non seulement le cardinal ne pouvoit fournir aux grâces qu'il lui demandoit, le Pont de l'Arche, que le prince lui avoit arraché pour son beau-frère le duc de Longueville; le mariage d'Erlachie, qu'il avoit fait hautement avec Irite, contre l'intention de la cour, et l'audace avec laquelle il avoit exigé de la reine qu'elle vît Sienge, après la hardiesse que celui-là avoit eu d'écrire

à sa majesté une lettre d'amour, fit enfin résoudre monsieur le cardinal à se délivrer de la tyrannie où il étoit, sous prétexte de venger le mépris qu'on faisoit de l'autorité royale; et il communiqua ce dessein à Gornan de Gaules, qui se souvenoit du bâton rompu de son exempt par le prince de Condé, et qui, pour cela et pour jalousie de son mérite, avoit des raisons de le haïr. Et parce que le cardinal lui fit connoître que le seigneur du Petit-Bourg, qui le gouvernoit, étoit pensionnaire du prince, il tira parole de lui qu'il cacheroit cette affaire à son favori. L'on arrêta au Palais-Royal (28 janvier 1650), où logeoit pour lors Louis XIV, le prince de Condé, le prince de Conti, et le duc de Longueville. Cependant M. de Turenne, qui, pour les liaisons qu'il avoit avec le prince de Condé, pouvoit craindre d'être pris, et qui d'ailleurs étoit enragé contre la cour pour la principauté de Sédan qu'on avoit ôtée à sa maison, se retira à Stenai, où madame de Longueville arriva bientôt après. Des officiers du prince se jetèrent dans Bellegarde; madame de Châtillon s'attacha auprès de la mère du prince de Condé,

et mit dans ses intérêts le duc de Nemours son amant. Quelque temps après, la princesse fut mise en prison, et la mère du prince de Condé eut permission d'aller voir sa cousine, madame de Châtillon. Un prêtre nommé Cambiac, qui s'étoit introduit chez mademoiselle de Velitobulie par le moyen de M. de Luxembourg, fut envoyé à madame de Châtillon par sa mère : il n'y fut pas long-temps qu'il se rendit maître de son esprit, de telle sorte qu'il se mit entre elle et le duc de Nemours. Ce commerce lui donnant lieu d'avoir de grandes familiarités avec madame de Châtillon, il en devint amoureux jusqu'au point de s'en évanouir en disant la messe. Le mère du prince de Condé étant tombée malade de la maladie dont elle mourut (décembre 1650), le prêtre Cambiac, qui s'étoit acquis beaucoup de crédit sur son esprit, l'employa en faveur de madame de Châtillon, à laquelle il fit donner pour cent mille écus de pierreries, et la jouissance, sa vie durant, de la seigneurie de Marlou, qui valoit 20,000 livres de rente. Le duc de Nemours cependant avoit été un peu alarmé; mais quand il eut vu le

testament de la princesse, il fut tout-à-fait jaloux; il ne crut pas qu'il fût aisé de résister à des services si considérables; et quoiqu'il ne pût blâmer sa maîtresse de les avoir reçus, il étoit enragé qu'elle les tînt de la main d'un homme qu'il regardoit déjà comme son rival; car il avoit sujet de craindre qu'elle n'eût acheté par ses faveurs ce que le prêtre Cambiac avoit fait pour elle. Quoiqu'elle aimât le duc de Nemours, elle aimoit encore mieux les richesses. Cependant, comme elle n'eut plus affaire du prêtre Cambiac après la mort de la mère du prince de Condé, il ne lui fut pas difficile de guérir l'esprit de son amant en chassant le pauvre prêtre.

Le coadjuteur de Paris, et madame de Chevreuse, qui avoient été du complot d'arrêter les princes, trouvant que le cardinal devenoit trop insolent, firent entrer M. le duc d'Orléans dans cette considération, et lui représentèrent que, s'il contribuoit à la liberté des princes, non-seulement il se réconcilieroit avec eux, mais encore il les mettroit dans ses intérêts. Outre le dessein d'affoiblir le parti du cardinal, qui don-

noit de l'ombrage à celui qu'on appeloit la Fronde, chacun avoit encore son intérêt particulier. Madame de Chevreuse vouloit que le prince de Conti, pour qui la cour avoit demandé le chapeau de cardinal à Rome, épousât sa fille, et monsieur le coadjuteur vouloit être subrogé à la nomination du prince; ce fut sur cette promesse que les princes de Condé et de Conti donnèrent signée de leurs mains à madame de Chevreuse, à condition qu'elle et le coadjuteur travailleroient à les faire sortir de prison. La chose ayant réussi comme ils l'avoient projeté (13 février 1651), et le cardinal même ayant été contraint de sortir de France (mars), le prince de Condé n'eut pas de modération dans sa nouvelle prospérité, et cela obligea la cour à faire de nouveaux desseins sur sa personne (juillet 1651). Il se retira d'abord en sa maison de Saint-Maur, et quelque temps après à Moron, et de là à son gouvernement d'Aquitaine. Le duc de Nemours le suivit, et madame de Longueville, qui étoit avec son frere, étant éprise du mérite du duc de Nemours, lui fit tant d'amitiés, que ce prince, quoique fort

amoureux d'ailleurs, ne lui put résister; mais il se rendit par la fragilité de la chair plutôt que par l'attachement du cœur. Le duc de La Rochefoucault, qui étoit depuis trois ans amant aimé de madame de Longueville, vit l'infidélité de sa maîtresse avec toute la rage qu'on peut avoir en une pareille rencontre. Elle, qui étoit remplie d'une grande passion pour le duc de Nemours, ne se mit guère en peine de ménager son premier amant. La première fois qu'elle vit le duc de Nemours en particulier, dans le moment le plus tendre du rendez-vous, elle lui demanda comment il avoit été avec madame de Châtillon. Le duc de Nemours lui ayant répondu qu'il n'en avoit jamais eu aucune faveur : — Ah! je suis perdue, lui dit-elle, et vous ne m'aimez pas, puisque, dans l'état où nous sommes à présent, vous avez la force de me cacher la vérité. Ce commerce ne dura guère; car ce duc ne pouvoit se contraindre à témoigner de l'amitié qu'il ne sentoit pas; et l'on peut bien croire que la princesse, qui étoit malpropre et qui sentoit mauvais, ne pouvoit pas cacher ses mauvaises qualités à un homme qui aimoit ailleurs éper-

dûment. Ces dégoûts ne retardèrent pas aussi le voyage que le duc de Nemours devoit faire en Flandre (1652), pour amener au parti du prince de Condé un secours d'étrangers; mais la véritable cause de son impatience étoit le désir de revoir madame de Châtillon qu'il aimoit toujours plus que sa vie. Il vint donc à passer à Paris, où il la revit, et la mit dans le malheureux état qu'on peut appeler l'écueil des veuves. Lorsqu'elle s'aperçut de son malheur, elle chercha du secours pour s'en délivrer. Des Fougerais, célèbre médecin, entreprit cette cure, et ce fut dans le temps qu'il la traitoit de cette maladie que le prince de Condé revint de la Guyenne à Paris, et amena avec lui le duc de La Rochefoucault.

Le prince de Condé avoit les yeux vifs, le nez aquilin et serré, les joues creuses et décharnées, la forme du visage longue, la physionomie d'un aigle, les cheveux frisés, les dents mal rangées et malpropres, l'air négligé, et peu de soin de sa personne, la taille belle; il avoit du feu dans l'esprit, mais il ne l'avoit pas juste *; il rioit beau-

* Le public pensoit différemment, et M. de Bussi se contredit plus bas.

coup et fort désagréablement; il avoit le génie admirable pour la guerre, et particulièrement pour les batailles. Le jour du combat il étoit doux aux amis, fier aux ennemis; il avoit une netteté d'esprit, une force de jugement et une facilité sans égale. Il étoit né fourbe; mais il avoit de la foi et de la probité aux grandes occasions; il étoit né insolent et sans égard, mais l'adversité lui avoit appris à vivre. Ce prince se trouvant quelques dispositions à aimer madame de Châtillon, le duc de La Rochefoucault l'échauffa encore davantage par le grand désir qu'il avoit de se venger du duc de Nemours; et comme la résistance de cette belle augmenta l'amour de ce prince, le duc de La Rochefoucault lui persuada de lui donner la propriété de la seigneurie de Marlou, dont elle n'avoit que l'usufruit, lui disant que madame de Châtillon étant plus jeune que lui, ce présent ne faisoit tort qu'à sa postérité, et qu'une terre de 20,000 livres de rente de plus ou de moins ne le rendroit ni plus pauvre ni plus riche.

Lorsque le prince devint amoureux de madame de Châtillon, elle étoit entre les mains de

Des Fougerais, qui se servoit de vomitifs pour la tirer d'affaire. Le prince de Condé, qui étoit toujours au pied de son lit, lui demandoit sans cesse quelle étoit sa maladie. Cet amant, désespéré de voir sa maîtresse en danger de sa vie, disoit à son apothicaire qu'il le feroit pendre. Celui-ci, qui n'osoit se justifier, alloit dire à la Bourdeaux, qui avoit épousé Riconet, que si on le pressoit davantage, il découvriroit tout. Enfin les remèdes firent l'effet qu'on s'étoit promis. Ce fut peu de temps après cette guérison que le prince de Condé, ayant fait la donation de Marlou, madame de Châtillon n'en fut pas ingrate; mais elle ne lui donna que l'usufruit de ce dont le duc de Nemours avoit la propriété. Cependant le duc de La Rochefoucault se vengea pleinement du duc de Nemours, et lui donna des déplaisirs d'autant plus cuisans, qu'il n'eut pas la force de se guérir de sa passion, comme avoit fait le duc de La Rochefoucault de celle qu'il avoit eue pour madame de Longueville. Outre cela, le prince de Condé avoit encore M. de Vineuil, son confident, qui, en le servant auprès de sa maîtresse, tâchoit aussi de s'en faire aimer. M. de Vineuil

étoit frère du président Hardier, d'assez bonne famille de Paris, agréable de visage, assez bien fait de sa personne; il étoit savant et honnête homme; il avoit l'esprit plaisant et satirique, quoiqu'il craignît tout; et cela lui avoit attiré souvent de méchantes affaires; il étoit entreprenant avec les femmes, et cela l'avoit toujours fait réussir. Il avoit été bien avec madame de Montbazon, bien avec madame de Mouy, et bien avec la princesse de Wirtemberg; et cette dernière galanterie l'avoit tellement brouillé avec le feu Châtillon, que, sans la protection de M. le prince, il eût souffert quelques violences; aussi la haine de Châtillon pour lui avoit assez disposé sa femme à l'aimer. Mais laissons là Vineuil pour quelque temps, et revenons au duc de Nemours.

La jalousie le transporta tellement, qu'un jour ayant trouvé chez madame de Châtillon M. le prince parlant tout bas avec elle, il s'écorcha toutes les mains de rage et de dépit sans s'en apercevoir; et ce fut un de ses gens qui lui fit prendre garde à l'état où il s'étoit mis. Enfin, ne pouvant plus souffrir les visites du prince, il la pria de s'en aller pour quelque temps chez elle.

Elle qui l'aimoit fort, et qui ne croyoit pas que cette petite absence ralentît la passion du prince, ne se fit pas presser, et lui promit même de chasser la Bourdeaux, qui avoit quitté ses intérêts pour ceux de son rival. Madame de Châtillon ne fut pas long-temps à la campagne, et à son retour la jalousie reprit si fort au duc de Nemours, qu'il fut vingt fois sur le point de faire tirer l'épée au prince de Condé, et il eût enfin succombé à la tentation, sans le combat qu'il fit avec son beau-frère* (30 juillet 1652), dans lequel il perdit la vie. Madame de Châtillon, qui de vingt amans qu'elle a favorisés en sa vie, n'a jamais aimé que le duc de Nemours, fut dans un véritable désespoir de sa mort. Un de ses amis qui lui en apporta la nouvelle, lui dit en même temps qu'il falloit qu'elle retirât des mains d'un des valets de chambre du feu duc de Nemours une cassette pleine de ses lettres. Elle l'envoya querir, et sur la promesse qu'elle lui fit de lui donner cinq cents écus, elle retira cette cassette; mais le pauvre garçon n'en a jamais rien pu tirer.

* Le duc de Beaufort.

Pour le prince de Condé, quelque obligation qu'il eût au duc de Nemours, la jalousie les avoit tellement désunis, qu'il fut fort aise de sa mort : la gloire aussi bien que l'amour avoit mis tant d'émulation entre eux, qu'ils ne se pouvoient plus souffrir l'un l'autre; et cela étoit si vrai, que si le prince de Condé eût voulu prendre toutes les précautions nécessaires pour empêcher le duc de Nemours de se battre, ce malheur-là ne seroit point arrivé. Une chose encore qui fit voir qu'il y avoit dans le cœur du prince de Condé autant de gloire que d'amour, c'est qu'un moment après la mort de son rival, il n'aima presque plus madame de Châtillon, et se contenta de garder des mesures de bienséance avec elle, pour s'en servir dans les rencontres qu'il jugeroit à propos.

En effet, dans ce temps-là le cardinal, qui croyoit qu'elle gouvernoit le prince de Condé, lui envoya le grand-prevôt de France lui offrir de sa part cent mille écus comptant, et la surintendance de la maison de la reine future, en cas qu'elle obligeât le prince d'accorder les articles qu'il souhaitoit, et d'abandonner le comte d'Oignon, le duc de La Rochefoucault et le président

Viole. Pendant la négociation du grand-prevôt, un chevau-léger, nommé Mouchette, négocioit aussi de la part de la reine auprès de madame de Châtillon; mais celle-ci, voyant qu'elle ne pouvoit porter le prince à faire les choses que la cour désiroit, manda à la reine qu'elle lui conseilloit d'accorder au prince tout ce qu'il lui demanderoit, et qu'après cela, sa majesté savoit bien comment il en falloit user avec un sujet qui, se prévalant du désordre des affaires de son maître, lui avoit atraché des conditions honteuses et préjudiciables à son autorité.

Dans ce temps-là l'abbé Fouquet, ayant été pris par les ennemis, fut amené dans l'hôtel de Condé : d'abord il eut une conversation un peu fâcheuse avec le prince, mais le lendemain les choses s'adoucirent, et quelques jours après on commença de traiter la paix avec lui. Comme il étoit prisonnier sur sa parole et qu'il alloit partout où il lui plaisoit, il rendit quelques visites à madame de Châtillon, croyant que rien ne se faisoit auprès du prince de Condé que par son entremise; et ce fut dans ces visites qu'il en devint amoureux. Vineuil gouvernoit alors assez

paisiblement madame de Châtillon. Cambiac s'étoit retiré depuis que monsieur le prince étoit amoureux, et que le duc de Nemours étoit mort, et cela avoit fort diminué la passion du prince, de sorte que, peu de temps après, ayant été en Flandre par l'accommodement de Paris avec la cour, il fut sur le point de partir de Paris sans dire adieu à madame de Châtillon ; et quand il l'alla voir, il ne fut qu'un moment avec elle.

Le roi étant revenu à Paris (21 octobre 1652), l'abbé Fouquet crut que si madame de Châtillon y demeuroit, il auroit des rivaux sur les bras qui lui pourroient être préférés ; de sorte qu'il persuada au cardinal de l'éloigner, disant qu'elle auroit à Paris tous les jours mille intrigues contre la cour, qu'elle ne pourroit pas avoir ailleurs ; et cela obligea le cardinal de l'envoyer à Marlou. L'abbé Fouquet l'y alla voir le plus souvent qu'il put ; mais il y avoit encore dans son voisinage deux hommes qui lui rendoient de bien plus fréquentes visites : l'un étoit mylord Graf, qui avoit loué une maison auprès de Marlou, où il tenoit d'ordinaire son équipage, et venoit quelquefois demeurer ; et l'autre étoit le comte Digby, gou-

verneur de Mantes et de l'Ile-Adam. Ces deux chevaliers devinrent amoureux de madame de Châtillon. Mylord Graf étoit homme de paix et de plaisir, le comte Digby brave, fier, et plein d'ambition.

Lorsque le prêtre Cambiac avoit vu le prince de Condé sortir de la cour de France, il s'étoit encore attaché à madame de Châtillon; de sorte qu'il demeuroit avec elle à Marlou; et comme il ne craignoit pas tant l'abbé Fouquet ni Digby que le prince de Condé, il disoit franchement son sentiment à madame de Châtillon sur la conduite qu'elle avoit avec tous ses amans. Elle, qui ne vouloit point être contrariée sur ses nouveaux desseins, et particulièrement par un intéressé, reçut fort mal ses remontrances; de sorte que les choses s'aigrissant de plus en plus tous les jours, le prêtre Cambiac enfin se retira en grondant, et comme un homme que l'on devoit craindre. Quelque temps après il lui écrivit une lettre sans nom et d'une autre écriture que la sienne, par laquelle il lui donnoit avis de ce qui se disoit dans le monde contre elle. Elle se douta pourtant bien que cette lettre venoit de lui,

parce qu'il lui mandoit des choses qu'un autre que lui ne pouvoit savoir. Enfin, madame de Châtillon apprenant de toutes parts que le prêtre Cambiac se déchaînoit contre elle, pria madame de Pisieux, qui le connoissoit fort et avoit du pouvoir sur son esprit, de retirer quelque lettre de conséquence qu'il avoit d'elle. Madame de Pisieux le lui promit, et en même temps manda au prêtre Cambiac de l'aller trouver chez elle à Marine proche Pontoise. Il faut remarquer que depuis que le prêtre Cambiac étoit sorti d'auprès d'elle, elle avoit fait mille plaintes à Digby. Cet amant, qui ne songeoit qu'à plaire à sa maîtresse, et qui se consommoit en dépense pour elle, ne balança pas de lui promettre une vengeance qui ne lui coûteroit rien, et dans laquelle il trouveroit son intérêt particulier. Il prit le temps que Cambiac étant à Marine, étoit un jour monté à cheval pour se promener, et l'ayant enlevé avec cinq ou six cavaliers, il l'envoya à Marlou. Madame de Châtillon, qui savoit qu'on ne doit jamais offenser les amans à demi, fut fort embarrassée de la manière dont on venoit de traiter le prêtre Cambiac; elle voyoit bien qu'il

n'en pouvoit soupçonner d'autre qu'elle : elle eût bien plutôt pardonné à Digby la mort du prêtre Cambiac que son enlèvement ; mais enfin ne pouvant faire autre chose que ce qui venoit d'être fait : — Je suis au désespoir, lui dit-elle, de ce qui vous vient d'arriver ; je vois bien que l'impertinent qui vous a fait cet outrage me veut rendre suspecte auprès de vous ; mais vous verrez bien par le ressentiment que j'en aurai que je n'ai point de part à ces violences. Cependant, monsieur, si vous voulez demeurer ici, vous y serez le maître : voulez-vous retourner à Marine ? je vous donnerai mon carrosse. Je sais, madame, répondit froidement le prêtre Cambiac, ce que je dois croire de tout ceci ; je vous rends grâces des offres que vous me faites, je m'en retournerai sur mon cheval, si vous le trouvez bon. Dieu, qui me veut garantir des entreprises des méchans, aura soin de moi ; et en achevant ces mots, il sortit brusquement de la chambre de madame de Châtillon, et s'en retourna seul à Marine. Il n'y fut pas plus tôt arrivé, que lui et madame de Pisieux écrivirent ces deux lettres à un de leurs amis de Paris.

LETTRE

DE CAMBIAC A M. DE BRIENNE.

« Vous serez bien surpris lorsque vous ap-
» prendrez l'aventure qui m'est arrivée ; mais
» pour vous la dire telle qu'elle est, il faut la
» prendre un peu de haut, et vous dire que ma-
» dame de Châtillon vint ici pour obliger ma-
» dame de Pisieux à tirer de moi certaines choses
» qu'elle souhaitoit. Madame de Pisieux m'écri-
» vit, et vous savez encore que j'ai fait le voyage.
» Le même jour que j'arrivai, madame de Châ-
» tillon envoya la Fleur savoir si j'y étois, et le
» lendemain un homme inconnu, sous de fausses
» enseignes, me vint demander, et savoir si je
» m'en retournois bientôt à Paris. Hier au matin
» je partis d'ici à quatre heures, et comme j'étois
» à cent pas de Pontoise, après avoir passé la
» rivière, je fus investi par six cavaliers le pisto-
» let à la main, à la tête desquels étoit le comte
» de Digby, qui me dit d'abord que si madame
» de Châtillon m'avoit fait justice, elle m'auroit

» fait donner cent coups de poignard, mais que » je ne craignisse rien. Je vous dirai qu'il fut sincère en cette rencontre, et que dans cette affaire il ne m'a pas fait faire la moindre bassesse : » il me traita fort civilement à l'Ile-Adam, et » après avoir dîné il me mena lui-même à Marlou, et m'envoya avec quatre cavaliers pour » faire satisfaction à cette digne personne. Elle » fit semblant d'être fâchée de cela, et le fut effectivement ; la hauteur avec laquelle je lui » parlai lui a bien fait comprendre que c'est la » plus méchante affaire qu'elle se soit jamais » faite. Je m'en retournai à Marine, pour dire à » madame de Pisieux ce que madame de Châtillon lui avoit fait aussi bien qu'à moi. Elle en a » le ressentiment que doit avoir une personne » de sa qualité, de son honneur et de son courage. Voilà une chose assez extraordinaire : je » vous conjure de me mander quels sont vos sentimens là dessus, et ce que vous croyez que je » doive faire ; vous voyez bien, ce me semble, » que je n'en dois pas demeurer là. Depuis, cette » lâche personne a écrit à madame de Pisieux » pour la conjurer de faire en sorte que j'étouffe

» mon ressentiment, en l'assurant qu'elle n'a » rien su de tout cela. La réponse qui lui a été » faite est digne de la générosité de madame de » Pisieux. J'ai résolu d'être trois ou quatre jours » ici pour me donner le loisir de penser à ce que » je dois faire, et pour m'empêcher de m'em- » porter à rien dont je puisse me repentir; outre » que de s'évaporer en plaintes, c'est se venger » trop foiblement, et j'ai dessein d'en user au- » trement, si je puis. J'attendrai de vos nouvelles » avec impatience, et suis tout à vous. Une let- » tre ne me permet pas de mander en détail ce » qui est fort long; je le ferai quand je vous ver- » rai. Adieu.

» Le 18 juillet 1655. »

LETTRE

DE MADAME DE PISIEUX A M. DE BRIENNE.

« J'ai trop de part à l'aventure de M. de Cam- » biac pour ne pas joindre un mot de ma main » à la relation qu'il vous en a faite; il n'y a point

» de circonstance qui ne soit surprenante ; et » tout le mieux que l'on puisse penser de moi en » cette affaire, c'est que l'on ne m'a guère con» sidérée ; car toutes les apparences sont que je » dois être complice d'une si indigne action. Il » est vrai que l'offensé me justifie assez, puisqu'il » s'est venu retirer au même lieu où l'on lui » avoit dressé le piége. Toute mon étude est à » présent de me conduire de façon que sans » m'emporter d'une juste colère, je démente » assez toute ma vie passée pour faire voir que » j'étois utile amie à madame de Châtillon. Vous » savez mon nom et mon courage, je vous en » ai toujours parlé avec sincérité ; je vous avoue » de plus que je fais profession d'être chrétienne » et assez régulière, et que je fais dessein de ser» vir mon Dieu mon Créateur, sans art et sans » fourbe. Ce fondement posé, de tout ce que le » ressentiment et la justice me peuvent per» mettre, je ne manquerai à rien. Obligez-moi » de faire part de ceci à madame d'Aubigny, » et ne passez pas outre ; ce régal ne sera pas » mauvais à la princesse Palatine, à qui je vous » permets d'en parler. Je ne crois pas que le

» crime de Cambiac fût assez grand, de s'être
» mis dans son devoir par le moyen de M. l'évê-
» que d'Amiens, ni le mien de lui avoir conseillé,
» pour s'être attiré une si méchante affaire. Je
» retournerai exprès à Paris pour entretenir
» mes amis du particulier, et vous tout le pre-
» mier. Il faut que ce petit mot de vengeance
» m'échappe. Madame de Châtillon n'est pas ou-
» bliée, quand l'occasion de parler d'elle se pré-
» sente; je vous donne le bonjour; je suis trop
» en colère pour en attendre un aujourd'hui. »

Peu de temps après ces deux lettres écrites, le prêtre Cambiac s'en retourna à Paris. Ne gardant plus aucunes mesures avec madame de Châtillon, il la déchira partout où il se trouva; et pour assouvir pleinement sa vengeance, il montra à la reine les lettres les plus emportées de madame de Châtillon; la modestie de l'histoire ne permettra pas que l'on les puisse rapporter; mais par les fragmens les plus honnêtes que voici, on jugera du reste.

Elle mandoit en beaucoup d'endroits au prêtre Cambiac, qu'il pouvoit s'assurer qu'elle ne

lui donneroit jamais aucun sujet de se plaindre d'elle; qu'il en pouvoit parler comme il lui plaisoit; mais qu'il étoit plus généreux à lui d'en dire du bien qu'autrement; que depuis qu'on s'étoit mis entre les mains des gens comme elle avoit fait entre les siennes, ils pouvoient en abuser; et que le parti qu'une pauvre femme pouvoit prendre en ce rencontre étoit d'écouter et de se taire. Dans un autre endroit elle lui mandoit qu'il avoit beau faire, qu'elle l'aimeroit toujours; et bien qu'elle se préparât à faire une confession générale à Pâque, il n'y avoit rien qui le regardât.

La reine fut fort surprise de l'emportement de madame de Châtillon dans ses lettres : elle ne fut pourtant pas fâchée du mépris que cela lui attiroit; et lorsqu'elle eut appris l'insulte qu'on avoit faite au prêtre Cambiac, elle en fit un fort grand bruit, et dit publiquement que puisque l'on maltraitoit les gens qui rentroient dans leur devoir, le roi sauroit bien faire justice.

Lorsque le comte de Digby vint voir la duchesse, après l'enlèvement du prêtre Cambiac, il fut fort étonné de ne recevoir d'elle que des re-

proches, au lieu des remercîmens qu'il attendoit. — Quand on vous témoignoit, lui dit-elle, d'avoir du chagrin contre le prêtre Cambiac, cela ne vouloit pas dire qu'il le fallût enlever : il est assez aisé de voir que dans cette belle action vous vous êtes plus considéré que moi-même : mais j'aurai soin de mes intérêts à mon tour, et j'oublierai les vôtres. Digby se voulut excuser sur ses intentions qui avoient été bonnes, et comme il vit qu'elle ne s'apaisoit point pour cela, il se fâcha aussi de son côté; et madame de Châtillon craignant en le perdant de perdre un protecteur et un amant libéral, se radoucit, et le pria de considérer une autre fois qu'il falloit dissimuler les injures avec des gens comme le prêtre Cambiac, ou qu'il falloit les perdre. Dans le temps que Digby commença à devenir amoureux de madame de Châtillon, mylord Graf, qui, dans le temps du désordre d'Angleterre, avoit suivi Charles en France, avoit loué une maison dans le voisinage de Marlou; l'oisiveté, la commodité et la manière insinuante de madame de Châtillon avoit fait naître l'amour dans le cœur du Mylord. Mais comme il étoit plus doux que le comte de

Digby, sa passion n'avoit pas tant fait de chemin que celle du comte.

Les choses étoient dans cet état, lorsque l'abbé Fouquet voyant que ses affaires ne s'avançoient pas auprès de madame de Châtillon, se servit de ce stratagème pour les hâter. Il avoit appris que Riconet, beau-frère d'une des demoiselles de madame de Châtillon, étoit caché dans Paris, où il avoit des commerces avec elle pour les interêts de monsieur le prince; il mit tant de gens en quête de Riconet, qu'il fut pris et mené à la Bastille. L'abbé Fouquet l'ayant fait interroger, il accusa madame de Châtillon de plusieurs choses, et entre autres de lui avoir promis dix mille écus pour tuer le cardinal, et dit qu'elle lui en avoit déjà donné deux mille d'avance. L'abbé Fouquet supprima ces informations, et en fit faire d'autres, par lesquelles Riconet confessoit toujours qu'il étoit à Paris dans le dessein de tuer le cardinal; mais il n'accusoit point la duchesse de tremper dans cette conjuration; et tout ce qu'il disoit contre elle étoit qu'elle avoit intelligence avec le prince, et recevoit quatre mille écus de pension des Espagnols. Il montra ces dernières

informations au cardinal, et les premières à madame de Châtillon, par lesquelles l'ayant épouvantée au point qu'on peut s'imaginer, il lui dit qu'il la sauveroit, si, pour lui faire voir sa reconnoissance, elle lui vouloit donner les dernières marques de son amour. Madame de Châtillon, qui craignoit la mort plus que toutes choses, ne balança de contenter l'abbé Fouquet, qu'autant de temps qu'elle crut qu'il en falloit pour lui faire valoir cette dernière faveur. L'abbé Fouquet ne songeoit plus qu'à faire sauver sa maîtresse : pour cet effet, il la fit sortir la nuit de Marlou, et la mena en Normandie, où il la faisoit changer tous les huit jours de demeure, déguisée tantôt en cavalier, tantôt en religieuse, et tantôt en cordelier. Cela dura six semaines, pendant lesquelles l'abbé Fouquet alloit et venoit de la cour au lieu où étoit madame de Châtillon; enfin il lui fit prendre une amnistie, lorsque Riconet eût été roué, et la fit revenir à Marlou, où elle ne fut pas long-temps en repos; car elle jeta les yeux sur le maréchal d'Hoquincourt, tant pour les avantages qu'elle pouvoit tirer de lui, par les postes qu'il tenoit sur la

Somme, que pour la tirer de la tyrannie de l'abbé Fouquet, qui commençoit à lui devenir insupportable.

Charles, maréchal d'Hoquincourt, avoit les yeux noirs et brillans, le nez bien fait et le front un peu serré, le visage long, les cheveux noirs et crépus, et la taille belle; il avoit fort peu d'esprit; cependant il étoit fin à force de défiance; il étoit brave et toujours amoureux, et sa valeur auprès des dames lui tenoit lieu de gentillesse. Madame de Châtillon, qui le connoissoit de réputation, crut qu'il étoit tout propre à faire les folies dont elle avoit besoin. De Vignacourt, gentilhomme picard, son voisin, fut celui qu'elle employa auprès de lui. Le maréchal donc convint avec Vignacourt qu'en s'en allant commander l'armée de Catalogne, il la verroit en passant à Marlou, comme si c'étoit le hasard qui eût fait cette entrevue. La chose arriva ainsi qu'elle avoit été projetée, et madame de Châtillon monta à cheval pour aller conduire le maréchal jusqu'à deux lieues de Marlou. Durant le chemin, elle lui conta le pitoyable état de sa fortune, le pria de vouloir être son protecteur,

le flatta du titre de refuge des affligés, et ressource des misérables : enfin elle le piqua tellement de générosité, qu'il lui promit de la servir envers et contre tous, et lui donna même ses tablettes, sur lesquelles il donnoit ordre aux lieutenans de ses places de la recevoir elle et les siens toutes les fois qu'elle en auroit besoin. Cette entrevue fut découverte par l'abbé Fouquet, qui, voyant le maréchal d'Hoquincourt sur le point de revenir en cour, et jugeant le voisinage de madame de Châtillon et de lui dangereux pour les intérêts de la cour et les siens propres, persuada au cardinal de l'éloigner de la frontière de Picardie, et lui fit donner ordre d'aller à son duché. Madame de Châtillon, s'étant mise en chemin, rencontra le maréchal d'Hoquincourt à Montargis, avec lequel elle renouvela les mesures qu'elle avoit prises six mois auparavant, et après s'être donnés réciproquement, lui des paroles positives de la protéger contre la cour, et elle des espérances de lui accorder un jour des marques de sa passion, ils se séparèrent : le maréchal alla trouver le roi, et elle à son duché, où elle passa l'hiver, pendant lequel le maréchal

d'Hoquincourt lui écrivoit; et l'abbé Fouquet, qui comme patron étoit le plus difficile à contenter, supportoit impatiemment les entrevues qui s'étoient faites entre le maréchal d'Hoquincourt et madame de Châtillon, et le commerce qu'elle conservoit avec lui. Pour s'excuser, elle lui disoit que le maréchal s'employoit auprès du cardinal pour faire revenir la Bourdeaux qu'on lui avoit ôtée, et pour lui faire obtenir à elle-même la permission de retourner à la cour; elle ajoutoit qu'elle eût bien souhaité ne devoir ces grâces-là qu'à lui, mais qu'elle vouloit ménager son crédit pour de plus grandes affaires. Ce qui persuada l'abbé Fouquet que l'intrigue du maréchal et d'elle pouvoit ne regarder que la cour, c'est qu'au printemps elle revint, par son entremise, premièrement à Paris, et la Bourdeaux avec elle. Pendant la campagne du maréchal en Catalogne, le roi d'Angleterre, que les malheurs de sa maison obligeoient de demeurer en France, et qui avoit trouvé la duchesse fort à son gré, la revoyoit à Marlou dans de petits voyages qu'il faisoit chez Graf, et ce commerce avoit donné tant d'amour pour elle à

ce prince, qu'il étoit résolu de l'épouser, Graf persuadant à son maître de la contenter à quelque prix que ce fût, sur les promesses que madame de Châtillon avoit faites à ce mylord de lui donner les dernières faveurs, s'il contribuoit à la faire reine : et en effet, elle l'eût été, si Dieu, qui avoit soin de la réputation de ce roi, n'eût amusé madame de Châtillon d'une folle espérance, qui lui fit manquer une si belle occasion.

Charles, roi d'Angleterre, avoit de grands yeux noirs, les sourcils fort épais et qui se joignoient, le teint brun, le nez bien fait, la forme du visage longue, les cheveux noirs et frisés. Il étoit grand et avoit la taille belle; il avoit l'abord froid, et cependant il étoit doux et civil dans la bonne plus que dans la mauvaise fortune; il étoit brave, c'est-à-dire qu'il avoit le courage d'un soldat et l'âme d'un prince; il avoit de l'esprit, il aimoit ses plaisirs, mais il aimoit encore plus son devoir; enfin il étoit un des plus grands rois du monde; mais quelque heureuse naissance qu'il eût, l'adversité qui lui avoit servi de gouverneur avoit été la principale cause de son mérite extraordinaire.

Monsieur le prince, en sortant de France, avoit témoigné, comme j'ai dit, fort peu de considération pour madame de Châtillon; mais ayant su le cas que les Espagnols en faisoient, par la pension qu'ils lui avoient donnée, et le crédit qu'elle avoit à la cour de France par le moyen de l'abbé Fouquet, il s'étoit réchauffé pour elle. Et cela étoit si violent, qu'il lui écrivoit les lettres les plus passionnées du monde, et entre autres on intercepta celle-ci, écrite en chiffre:

LETTRE.

« Quand tous vos agrémens ne m'obligeroient
» point à vous aimer, ma chère cousine, les peines
» que vous prenez pour moi, les persécutions que
» vous souffrez pour être dans mes intérêts, et les
» hasards où cela vous expose, m'obligeroient à
» vous aimer toute ma vie. Jugez donc de tout ce
» que cela peut faire sur un cœur qui n'est ni in-
» sensible ni ingrat; mais jugez aussi des alarmes
» où je suis sans cesse pour vous. L'exemple de
» Riconet me fait trembler, et quand je songe que
» ce que j'ai de plus cher au monde est entre les

» mains de mes ennemis, je suis dans des inquié-
» tudes qui ne me donnent point de repos. Au nom
» de Dieu, ma pauvre chère, ne vous commettez
» plus comme vous faites ; j'aime mieux ne retour-
» ner jamais en France, que d'être cause que
» vous ayez la moinde appréhension : c'est à moi
» à m'exposer, et à mettre par la guerre mes af-
» faires en état que l'on traite avec moi; alors, ma
» chère cousine, vous pourrez m'aider de votre
» entremise. Et cependant comme les événemens
» sont douteux à la guerre, j'ai un coup sûr pour
» passer ma vie avec vous, et nous lier d'intérêts
» encore plus que nous n'avons fait jusqu'ici.
» Ne croyez pas que madame la princesse soit un
» obstacle invincible à cela; on en rompt de plus
» considérables, quand on aime autant que je
» fais. Je ne donne en cet endroit, ma chère cou-
» sine, aucunes bornes à mon imagination, ni
» à vos espérances; vous les pourrez pousser
» aussi loin qu'il vous plaira. Adieu. »

L'espérance qu'eut madame de Châtillon sur cette lettre de pouvoir épouser monsieur le prince lui fit balancer à refuser les offres du roi

d'Angleterre; elle consulta là-dessus un de ses amis en présence de la Bourdeaux. Celle-ci, de qui le mari étoit auprès de monsieur le prince, disoit à sa maîtresse qu'elle étoit visionnaire de songer un moment à épouser une ombre de roi, un misérable qui n'avoit pas de quoi vivre, et qui en se faisant moquer d'eux la ruineroit en peu de temps; que, s'il étoit possible, contre toutes les apparences du monde, qu'il remontât un jour sur le trône, elle pouvoit bien croire qu'étant las d'elle, il la répudieroit sous le prétexte d'inégalité de condition. Son ami lui disoit au contraire que sa vision étoit d'épouser monsieur le prince, qui étoit marié, et dont la femme se portoit bien; que les gens de la condition du roi d'Angleterre pouvoient quelquefois être en mauvaise fortune, mais qu'ils ne pouvoient jamais être dans cette extrême nécessité si commune aux particuliers; qu'il étoit beau à une demoiselle de vivre reine, quand même elle vivroit malheureuse, et qu'elle ne devroit jamais refuser un titre honorable, quand elle ne le devroit porter que sur son tombeau. Pour vous, mademoiselle (se retournant vers la Bourdeaux),

vous avez raison de parler comme vous faites à madame, ne considérant que vos intérêts; mais moi, qui n'ai égard qu'aux siens, je lui dis ce que je dois dire. Madame de Châtillon leur rendit grâces de l'amitié qu'ils lui témoignèrent, et leur dit qu'elle songeroit encore à leurs raisons avant que de résoudre. Elle ne vouloit pas répondre plus positivement devant son ami, sur une affaire où elle avoit honte de prendre le parti contraire à son avis. Cependant il en vint de plusieurs endroits au roi d'Angleterre de la vie de madame de Châtillon, et de sa conduite présente avec l'abbé Fouquet. Il n'y a point d'homme un peu glorieux, qui dans le commencement de son amour ait assez perdu la raison pour épouser une femme sans honneur.

Le roi d'Angleterre partit du voisinage de Marlou aussitôt qu'il eut appris toutes ces nouvelles, et ne voulut pas hasarder, en voyant madame de Châtillon, un combat qui pouvoit être douteux entre ses sens et sa raison. Madame de Châtillon ne sentit pas alors la perte qu'elle faisoit : le désir et l'espérance qu'elle avoit du mariage de monsieur le prince lui

rendirent toutes les autres choses indifférentes.

Madame de Châtillon étant revenue de son duché à Marlou au commencement du printemps (1656) par l'entremise du maréchal d'Hoquincourt, et quelque temps après à Paris, elle n'en fut pas ingrate. Ce petit service, et les promesses qu'il lui fit de tuer le cardinal, et de mettre ses places entre les mains de monsieur le prince, touchèrent le cœur de madame de Châtillon au point d'accorder au maréchal les dernières faveurs. L'été se passa de cette sorte, pendant lequel l'abbé Fouquet, qui entrevoyoit ce commerce, passoit souvent de méchantes heures; et il eût fait en ce temps-là ce qu'il fit ensuite, si les amans n'aimoient à se tromper eux-mêmes, quand il s'agit de quitter ou de condamner leurs maîtresses.

L'hiver d'après, le duc de Candale, à son retour de Catalogne, fit mine d'être amoureux de madame de Châtillon. L'abbé Fouquet, alarmé d'un si dangereux rival, le fit prier par Boligneux de cesser de l'être. M. de Candale, qui étoit alors véritablement amoureux de madame d'Olonne, et qui ne s'étoit embarqué auprès de

madame de Châtillon que pour la faire servir de prétexte, accorda facilement à l'abbé Fouquet ce qu'il lui faisoit demander. Mais comme avec cette maîtresse les amans étoient comme une hydre dont on ne coupoit point la tête qu'on n'en fît renaître une autre, La Feuillade reprit la place du duc de Candale. L'abbé Fouquet, qui le connut aussitôt, parla lui-même assez fièrement à La Feuillade, lequel, soit qu'il crût que son rival étant aimé il échoueroit dans son entreprise, soit que son amour naissant lui laissât toute sa prudence, jugea à propos de ne se point attirer sur les bras un homme si violent : il ne s'opiniâtra donc point dans cette passion. Le marquis de Cœuvres n'eut pas tant de complaisance dans la sienne que La Feuillade ; il continua de voir madame de Châtillon malgré l'abbé Fouquet ; mais comme il n'avoit ni assez de fortune, ni assez de mérite pour lui toucher le cœur, elle ne fit que le conquêter, et ne le conserva que pour échauffer l'abbé Fouquet, pour l'obliger à renouveler ses présens, et pour lui faire connnoître qu'elle avoit des gens de qualité dans ses intérêts qui ne souffriroient pas

qu'on la maltraitât. Il fallut donc que l'abbé Fouquet endurât ce rival ; mais il déchargea sa colère sur le pauvre Vineuil. Celui-ci étoit un des premiers amans de madame de Châtillon, bien traité, homme de bon sens, et dont l'esprit étoit à craindre. L'abbé Fouquet fit entendre au cardinal qu'il étoit dangereux de le laisser à Paris ; de sorte que le cardinal, qui ne voyoit alors que par les yeux de l'abbé, fit donner une lettre de cachet à Vineuil pour aller à Tours jusqu'à nouvel ordre. Celui-ci ne pouvant dire adieu à madame de Châtillon, lui écrivit cette lettre du dernier octobre 1651 :

LETTRE.

« Quelque désir que vous m'ayez témoigné » que je vous rendisse visite, j'ai cru par le peu » de plaisir que vous avez eu de la dernière, » que je ferois beaucoup mieux de m'en abste- » nir, puisque aussi bien votre froideur m'ôte » toute la joie que je recevois autrefois en vous » voyant ; car en vérité je suis persuadé que je » ne dois prétendre aucune part en vos bonnes

» grâces, ni en votre confiance; l'engagement
» où vous êtes est tel, qu'il ne souffre pas que
» vous regardiez rien hors de là, et que vous êtes
» obligée de manquer à ce que vous devez par
» des obligations essentielles. Je crois même que
» vous me saurez meilleur gré de vous oublier
» tout-à-fait, que de m'en souvenir en ce ren-
» contre, et que vous aprouveriez de bon cœur
» mon détachement de votre personne et de
» vos intérêts. Avec tout cela, madame, je ne
» veux pas que vous me perdiez, parce que je
» suis bien assuré que vous serez bien aise de
» retrouver un jour ce que vous méprisez à cette
» heure. Je me conserverai tout autant que le
» peut souffrir la connaissance de l'état pré-
» sent où vous êtes, et l'amitié que je vous ai
» promise, laquelle ne peut dissimuler que tout
» le genre humain donne de furieuses atteintes
» à votre conduite, et que vous êtes devenue le
» sujet continuel de toutes les conversations du
» temps. On dépeint votre embarquement le
» plus bas et le plus abject où se soit jamais
» mise une personne de votre qualité; et on dit
» que votre ami exerce sur vous un empire ty-

» rannique, et sur tout ce que vous approchez;
» qu'il chasse tout ce qu'il lui plaît, et qu'il
» menace même ceux qu'il appréhende d'être ses
» rivaux, comme il fait La Feuillade; et je passe
» sous silence des particularités de ses visites se-
» crètes, qui sont assez connues. Pensez, ma-
» dame, au préjudice que reçoit votre réputa-
» tion de votre commerce, et faites réflexion
» ce que vous êtes et sur sur ce qu'est celui
» qui vous ôte l'honneur; car le crédit et
» la considération qu'il vous attire vous sont
» fort peu honorables, et ce sont de faux
» jours qui rejaillisent sur vous plutôt pour vous
» offenser que pour vous éclairer. Ah! madame,
» si les pauvres défunts avoient tant soit peu
» de sentiment, ils gratteroient leurs tombeaux
» pour en sortir, et viendroient vous faire des
» reproches d'une si honteuse dépendance; mais
» je ne crois pas que vous soyez touchée de
» souvenir pour eux. Craignez les vivans, qui
» tôt ou tard seront illuminés sur votre conduite,
» et qui en feront sans doute le discernement né-
» cessaire. Je ne vous représente pas toutes ces
» choses par un motif de jalousie; car je vous

» assure que je ne suis point frappé d'une pas-
» sion si affligeante et si inutile que celle-là. Si
» je vous aimois avec emportement, je me dé-
» chaînerois en invectives, qui vous feroient des
» torts irréparables, et je me vengerois de ceux
» que vous me faites avec tant d'ingratitude. Si
» je ne vous aimois point du tout, je raillerois
» comme les autres ; mais je me conserve à votre
» égard dans une médiocrité qui me cause une
» douleur muette de l'aveuglement de votre con-
» duite, lequel enfin vous mènera dans les der-
» niers préicipices, si vous ne pensez à vous, et
» que vous ne vous reteniez par prudence sans
» attendre les événemens. Je prends demain la
» route de Touraine, et je vous dis adieu, ma-
» dame. Si vous recevez bien les avis que je vous
» donne, je continuerai à vous aimer ; si c'est
» mal, j'essayerai de me défaire du principe
» qui en est la cause : cependant je ne demande
» point de bons offices pour mes affaires, mais
» seulement que vous empêchiez que l'on ne
» m'en rende de mauvais, dont je vous serai
» obligé. »

L'exil de Vineuil ne mit guère l'abbé Fouquet en repos plus qu'il n'étoit auparavant. Madane de Châtillon le faisoit enrager à tout moment; mais ce qui l'inquiétoit le plus, étoit le commerce du maréchal d'Hoquincourt avec elle. Cela l'avoit rendue si fière, qu'elle traitoit souvent l'abbé Fouquet comme si elle ne l'eût pas connu; celui-ci voyoit bien que c'étoit d'où venoit sa fierté.

Dans ces entrefaites, le maréchal d'Hoquincourt, se trouvant pressé par madame de Châtillon de lui tenir les paroles qu'il lui avoit données, et ne le voulant pas faire, fit avertir le cardinal de tout ce qu'il avoit promis à madame de Châtillon, par un gentilhomme à lui qui paroissoit le trahir, et en même temps fit donner le même avis à l'abbé Fouquet par madame de Calvoisin, femme du gouverneur de Roye. Cette ruse eut tout l'effet que le maréchal en avoit attendu : le cardinal en prit l'alarme, et pour rompre une si dangereuse intrigue, fit négocier avec le maréchal d'Hoquincourt. L'abbé Fouquet de son côté, que la Calvoisin avoit averti, pria le cardinal de trouver bon qu'il fit arrêter madame de Châtillon, et la mit en un lieu où elle

n'auroit de commerce avec personne, jusqu'à ce qu'il jugeât à propos de la remettre en liberté. Le cardinal y ayant consenti, l'abbé Fouquet fit prendre madame de Châtillon à Marlou, et conduire avec une demoiselle à Paris, où il la fit entrer la nuit, et loger chez un nommé de Vaux, dans la rue de Poitou. Le lendemain qu'elle fut arrivée, l'abbé Fouquet tira un écrit d'elle, par ordre du cardinal, au maréchal d'Hoquincourt, par lequel elle le prioit de faire son accommodement avec le roi et de ne plus songer à M. le prince, ni à elle, parce que cela la mettoit en danger de sa vie; et comme quelques jours avant qu'elle fût prise, elle étoit demeurée d'accord avec le maréchal que s'ils venoient à être arrêtés, et qu'on exigeât d'eux des lettres contre les mesures qu'ils avoient prises ensemble, ils n'y ajouteroient point foi si elles n'étoient écrites d'un double cachet, elle ne le mit point dans cette lettre, mais bien dans une autre qu'elle écrivit en même temps au maréchal, par laquelle elle lui mandoit de demeurer ferme dans la première résolution qu'il avoit prise de servir M. le prince et de lui donner ses places. Le maréchal, qui

n'en avoit point eu d'intention, et qui ne l'avoit promis à madame de Châtillon que pour en avoir des faveurs, et pour arracher du cardinal des grâces qu'il ne pouvoit avoir sans se faire craindre, supprima la lettre d'intelligence, et envoya à monsieur le prince celle que l'abbé Fouquet avoit fait écrire à madame de Châtillon, par laquelle connoissant qu'elle étoit en danger de sa vie, il lui manda de faire son traité avec la cour, pourvu qu'il tirât madame de Châtillon de prison. Le cardinal, qui croyoit le maréchal tellement amoureux de madame de Châtillon, qu'il donneroit tout ce qu'on lui demanderoit pour la mettre en liberté, la lui voulut compter pour cent mille livres, sur les cent mille écus dont il étoit demeuré d'accord avec lui; mais le maréchal n'en voulut rien faire, et néanmoins, pour ne pas passer auprès d'elle pour un fourbe, et garder toujours avec elle des mesures, il ne voulut pas mettre ses places entre les mains du cardinal, qu'il ne sût que la duchesse fût en liberté; de sorte que pour le satisfaire là-dessus, on le trompa, et on envoya la duchesse chez les pères de l'Oratoire se faire voir à un gentilhomme

qu'il avoit envoyé exprès pour cela, avec qui elle étoit libre, et après quoi elle retourna dans sa prison, où elle fut encore huit jours. Pendant les trois semaines qu'elle fut prisonnière dans la rue de Poitou, l'abbé n'étoit pas si libre qu'elle, il se rengageoit tous les jours de plus en plus; car comme avec la liberté d'aller et venir, il lui ôtoit encore celle de le tromper, en l'empêchant de voir personne, il la trouvoit mille fois plus aimable qu'auparavant. D'ailleurs la duchesse, qui vouloit se remettre dans son estime pour se mettre en liberté, vivoit d'une manière avec lui capable d'attendrir un barbare; avec mille complaisances et mille douceurs qu'elle avoit pour lui, elle lui témoignoit une confiance si entière, qu'il ne pouvoit s'empêcher de croire qu'elle ne vouloit jamais dépendre que de lui.

Les choses étant en cet état, l'abbé surprit une lettre fort tendre que la duchesse écrivit au prince de Condé. Cela lui donna une si grande douleur qu'en lui faisant des reproches il se vouloit empoisonner avec du vif-argent de derrière une glace de miroir; mais commençant à se trouver mal, il perdit l'envie de mourir pour une in-

fidèle et prit de la thériaque qu'il portoit d'ordinaire sur lui pour se garantir des ennemis que l'emploi qu'il s'étoit donné auprès du cardinal lui donnoit tous les jours. Hormis d'aller de son mouvement où il lui plaisoit, la duchesse passoit fort agréablement le temps dans sa prison; l'abbé lui faisoit la plus grande chère du monde; il lui donnoit tous les jours des présens très-considérables en bijoux et en pierreries; il en sortoit à deux heures après minuit, et il y rentroit à huit heures du matin; ainsi il étoit dix-huit heures de vingt-quatre avec elle.

Il n'étoit pas possible que le cardinal ne sût où étoit la duchesse, et cela est plaisant que ce grand homme qui faisoit le destin de l'Europe fût de moitié d'un secret amoureux, avec l'abbé Fouquet, où il n'avoit pas d'intérêt. Je crois que la raison qu'il avoit d'approuver ce commerce étoit que, connoissant la duchesse intrigante, il aimoit mieux qu'elle fût entre les mains de l'abbé, dont il étoit plus assuré, que d'un autre; et d'ailleurs que l'abbé la tenant en chambre et la déshonorant absolument par là, il étoit bien aise que le prince de Condé, son cousin et son

amant, en reçût une mortification extraordinaire. Mais enfin l'accommodement du maréchal d'Hoquincourt étant fait, à condition que la duchesse sortiroit de prison, il fallut la mettre en liberté. On l'envoya à Marlou, où il lui arriva, quelque temps après, la plus fâcheuse affaire du monde.

L'abbé Fouquet étoit convenu avec elle que, tous les samedis, ils se renverroient réciproquement les lettres qu'ils se seroient écrites pendant la semaine, et que ce seroit lui qui les enverroit quérir par un homme qui se diroit à mademoiselle de Vertus. Un jour que cet homme étoit à Marlou, il y arriva un laquais du maréchal d'Hoquincourt avec une lettre pour la duchesse, laquelle ayant fait ses réponses et les ayant données à une femme de chambre pour les rendre aux porteurs, celle-ci se méprit, et donna à l'homme de l'abbé les réponses que sa maîtresse faisoit au maréchal, et au laquais du maréchal le paquet destiné à l'abbé. On peut juger dans quelles alarmes fut la duchesse sitôt qu'elle sut l'équivoque, et particulièrement quand on saura que dans la lettre qu'elle écri-

voit à l'abbé, outre mille douceurs, il y avoit encore un grand chapitre contre madame de Bregy quelle haïssoit, parce qu'elle avoit naturellement ces traits du corps et de l'esprit, que la duchesse n'avoit que par artifice. Il est certain que celle-ci l'avoit toujours enviée, et ne lui avoit jamais pu pardonner son mérite. Dans un autre endroit elle tailloit en pièces mylord Montaigu, et faisoit presque partout des plaisanteries du maréchal les plus piquantes du monde. Quand elle songeoit encore aux lettres de l'abbé qu'elle lui envoyoit, dans lesquelles il y avoit des tendresses et des emportemens d'amour qui pouvoient être bons à une maîtresse, mais qui paroissoient d'ordinaire fort ridicules aux personnes indifférentes, et que cela étoit entre les mains d'un rival glorieux et moqué, elle étoit au désespoir. L'abbé, d'un autre côté, ne passoit pas mieux son temps. Pour le maréchal, sitôt qu'il eut vu toutes les lettres de l'abbé, et celles que lui écrivoit la duchesse, il jugea qu'il pouvoit être obligé un jour de les lui rendre par sa fragilité auprès d'elle, ou par la prière de ses amis; de sorte que, pour se mettre en état de se venger d'elle quand

il lui plairoit, il les fit toutes copier, et puis alla montrer les originaux au duc de la Rochefoucault, et à madame de Pisieux, qu'il savoit être ennemie de la duchesse. Après que l'abbé eût été une nuit à Marlou, il revint à Paris chez le maréchal, auquel il demanda ses lettres. Le maréchal ne se contenta pas de les lui refuser, mais il y ajouta toute la raillerie à la manière dont il put s'aviser. Pendant que le maréchal se réjouissoit, il tenoit la lettre ouverte de la duchesse à l'abbé; celui-ci, qui aimoit presque autant se faire tuer que laisser sa maîtresse à la discrétion d'un rival, se jeta dessus; il en déchira la moitié, qu'il alla faire voir à la duchesse, lui disant que le maréchal avoit brûlé l'autre. Cependant le maréchal en colère de l'entreprise de l'abbé, lui dit qu'il sortît promptement de chez lui, et que si quelque considération ne le tenoit, il le feroit jeter par les fenêtres.

Quelque temps après, la duchesse, étant revenue à Paris, crut que pour désabuser le public de mille particularités que le maréchal avoit dit d'elle, il falloit qu'elle fît voir à des gens de mérite et de vertu, de quelle manière elle le trai-

teroit. Elle choisit pour cela la maison du marquis de Sourches, grand-prevôt de France, auprès de qui et de sa femme elle vouloit particulièrement se justifier. Le rendez-vous étant pris avec le maréchal, celui-ci s'aperçut de son dessein. Dieu te garde, ma pauvre enfant, lui dit-il en l'abordant; comment se portent mes petites fesses? sont-elles toujours bien maigres? On ne sauroit comprendre l'état où fut la duchesse à ce discours; ce lui fut un coup de massue sur la tête; il ne laissa pas de lui venir en pensée de traiter le maréchal de fou et d'insolent; mais elle crut qu'ayant débuté comme il avoit fait, il entreroit dans un détail le plus honteux du monde pour elle, si elle le fâchoit tant soit peu. Le grand-prevôt et sa femme se regardoient l'un l'autre, et se tournant vers la duchesse, lui trouvoient les yeux baissés. Véritablement elle ne changeoit pas de couleur, mais ceux qui la connoissoient ne la croyoient pas moins embarrassée. Enfin le grand-prevot prenant la parole: Vous avez tort, dit-il, monsieur le maréchal; les braves hommes ne doivent jamais rompre en visière aux dames; on leur doit savoir gré du présent qu'elles font

de leur cœur; il ne les faut pas offenser quand elles le refusent. J'en conviens, dit le maréchal, mais quand leur cœur une fois est donné, si elles changent après cela, il faut qu'elles aient de grands ménagemens pour ceux qu'elles ont aimés, et quand elles font des railleries d'eux, elles s'exposent à de grands déplaisirs. Vous m'entendez bien, madame, ajouta t-il se tournant vers la duchesse; je suis assuré que vous croyez bien que j'ai raison; mais vous me surprenez par votre embarras; vous devriez être faite à la fatigue depuis que vous faites de méchans tours aux gens qui s'en vengent; je vous avoue que je n'eusse pas cru que vous eussiez tant de honte que vous en avez; et en achevant ce discours il sortit et laissa la duchesse plus morte que vive. Le grand-prevôt et sa femme essayèrent de la remettre en disant que ce qu'avoit dit le maréchal n'avoit fait aucune impression sur leur esprit; cependant depuis ce jour là, ils n'eurent pas grand commerce avec elle.

Quinze jours, après l'abbé fut obligé d'aller à la cour qui étoit à Compiègne; la duchesse, qui prévoyoit le retour en France du prince de Con-

dé, par la paix générale dont on parloit fort, et qui ne vouloit pas qu'il la trouvât dans un attachement si honteux pour elle, et qui d'ailleurs lui étoit fort à charge, résolut de le rompre de manière qu'il n'en restât aucun vestige. Dans ce dessein elle s'en alla au logis de l'abbé, où ayant trouvé celui de ses gens en qui il avoit le plus de confiance, elle lui demanda les clefs du cabinet de son maître, lui disant qu'elle vouloit lui écrire : ce garçon, sans pénétrer plus avant, et ne regardant que la passion de l'abbé pour la duchesse, lui donna tout aussitôt ce qu'elle demandoit. Comme elle se vit seule, elle rompit la serrure de la cassette, où elle savoit que l'abbé gardoit ses lettres, et non-seulement les prit toutes, mais encore d'autres du prince de Condé, qu'elle lui avoit sacrifiées, et les alla brûler chez madame de Sourches. L'abbé ayant trouvé à son retour ce fracas chez lui, s'en alla chez la duchesse, et commença par la menacer de lui couper le nez; ensuite il cassa un chandelier de cristal, et un grand miroir qu'il lui avoit donné, et sortit après lui avoir dit mille injures. Pendant tout ce vacarme, une femme de chambre de la

duchesse, qui crut que l'abbé reprendroit tout ce qu'il lui avoit donné, se saisit de la cassette de pierreries de sa maîtresse, et l'alla porter chez madame de Sourches, où le soir même la duchesse l'envoya reprendre, pour la donner en garde à une dévote, parente de sa mère. L'abbé, qui en fut averti le lendemain, alla chez cette dévote enlever de force la cassette. La duchesse ayant appris la perte qu'elle faisoit, fut au désespoir; mais elle ne perdit pas le jugement, elle employa auprès de l'abbé des gens qui avoient tant de crédit auprès de lui, qu'il rendit la cassette, et dans cette restitution ils se raccommodèrent aussi bien qu'ils avoient jamais été; et cette réconciliation fut si prompte, que madame de Bouteville étant venue le lendemain consoler la duchesse, sa fille, de l'accident qui lui étoit arrivé, l'abbé étoit déjà avec elle, qui se cacha dans un cabinet pendant cette visite, d'où il entendit toute la comédie.

Quelque temps après, la duchesse ne voulut pas se donner toujours la peine de cacher qu'elle revoyoit l'abbé, et crut que leur querelle ayant fait du bruit, il falloit que leur accommodement

fût public : elle se fit donc presser par tous ses amis à la sollicitation de l'abbé, de lui vouloir pardonner, et enfin, en ayant fait une affaire de conscience, la mère supérieure du couvent de la Miséricorde, femme sujette aux visions béatifiques, les fit parler et embrasser ensemble. Cette entremise décrédita un peu la révérende mère auprès de la reine et du cardinal. Ils ne crurent pas qu'elle eût un commerce si particulier avec Dieu, puisqu'elle se laissoit tromper si facilement par les hommes.

Cependant cette réconciliation ne dura que six mois ; le retour en France du prince de Condé, qui s'avançoit tous les jours, fit appréhender à la duchesse qu'il la trouvât encore sous la domination de l'abbé ; et mesdames de Saint-Chaumont et de Feuquières, ses cousines et ses bonnes amies, lui firent tant de honte, qu'elle rompit avec lui sous prétexte de dévotion. Il fut fort difficile à l'abbé de consentir au dessein de la duchesse : dans un autre temps, il ne l'auroit pas fait ; mais voyant son crédit auprès du cardinal fort diminué, et craignant que le prince de Condé, qui le haïssoit d'ailleurs, et Bouteville qui vou-

droit venger la honte qu'il avoit faite à sa maison, ne le fissent tuer, s'il donnoit à la duchesse le moindre sujet nouveau de plainte, il cessa de la voir et ne cessa pas de l'aimer.

FIN DE L'HISTOIRE

DE

MADAME D'OLONNE.

(1655.) Dans ce temps-là, madame d'Olonne étoit allée, comme j'ai dit, prier la comtesse de Fiesque de remercier, de sa part, l'abbé Fouquet de quelque prétendue obligation, qui proprement n'étoit rien; mais elle vouloit faire faire des réflexions à l'abbé Fouquet sur ce compliment, et lui faire comprendre que, quand on remercioit les gens de si peu de chose, on leur vouloit avoir de plus grandes obligations. Le même jour que madame d'Olonne vit la comtesse, elle trouva l'abbé chez madame de Bonnelle, et là elle lui fit elle-même son compliment. L'abbé, qui étoit bien aise de se faire une affaire avec madame d'Olonne, pour essayer de se guérir de la passion qui lui restoit encore pour madame de Châtillon, répondit à ses civilités le plus obligeamment qu'il put; et le lendemain, la comtesse l'ayant

envoyé querir, et lui disant ce que madame d'Olonne 'avoit prié de lui dire :—J'en sais plus que vous, madame, lui dit-il, et je reçus hier au soir d'elle-même des marques de sa reconnoissance : mais je voudrois bien savoir de vous une chose, ajouta-t-il, si le comte de Guiche n'est point amoureux de madame d'Olonne; car cela étant, je veux éviter l'occasion de le devenir : il a eu tant d'égard pour moi en toute rencontre, que je serois ridicule d'en user mal avec lui.—Non, lui dit la comtesse : au moins, madame d'Olonne et lui m'ont dit chacun en leur particulier qu'ils ne songeoient point l'un à l'autre. —Cela étant, répliqua l'abbé, je vous supplie, madame, de mander à madame d'Olonne que sur ce que vous m'avez dit de sa part, je vous ai paru si transporté de joie de voir comme elle recevoit ce que je faisois pour elle, que vous ne doutez pas que je ne devienne furieusement amoureux. Et là-dessus, madame, demandez-lui, je vous prie, ce qu'elle feroit si cela étoit. La comtesse le lui ayant promis, l'abbé sortit; et le lendemain, madame d'Olonne ayant reçu un billet de la comtesse, y fit cette réponse :

BILLET.

« Vous me demandez ce que je ferois, si l'abbé » Fouquet étoit fort amoureux de moi. Je n'ai » garde de vous le dire ; mais il me plaît tou» jours autant qu'il me plut avant-hier. Adieu, » la Castillane. »

Le chevalier de Grammont étant arrivé chez la comtesse un moment après qu'elle eut reçu ce billet, la trouva au lit; et voyant un papier qui n'étoit qu'à moitié sous son chevet, il le prit. La comtesse lui ayant redemandé ce papier, le chevalier lui en rendit un autre à peu près de la même grandeur. Les gens qui étoient chez la comtesse l'occupoient si fort qu'elle ne s'aperçut pas de la tromperie du chevalier, lequel sortit presque aussitôt qu'il l'eut faite. Comme il vit ce que c'étoit, il ne faut pas demander s'il eut de la joie d'avoir en main quelque chose qui pût nuire à madame d'Olonne, et faire enrager le comte de Guiche. Il se souvenoit d'avoir été sacrifié à Marsillac, et des inquiétudes que son neveu lui avoit données sur le sujet de la com-

tesse, et il étoit bien aise que l'abbé le tourmentât à son tour. Le bruit qu'il fit de cette lettre eut tout l'effet qu'il pouvoit souhaiter; le comte de Guiche eut l'alarme, et consulta Vineuil; ils résolurent ensemble qu'il en parleroit lui-même à l'abbé, et cependant il écrivit cette lettre à madame d'Olonne.

LETTRE.

« Vous me désespérez, madame, mais je vous » aime trop pour m'emporter contre vous; peut- » être que cette manière vous touchera plus le » cœur que les reproches. Cependant il faut que » mon ressentiment tombe sur quelqu'un ; et » je ne vois personne qui se le soit mieux attiré » que la comtesse. C'est elle assurément qui a » embarqué l'abbé Fouquet à songer à vous; elle » est au désespoir que je l'aie quittée. Pour me » faire retourner à elle, ou pour se venger de » mon changement, elle me veut donner un rival » qui me chasse, ou qui me dégoûte de vous ai- » mer. Je ne pense pas qu'elle réussisse à l'un ni » à l'autre; mais je ne laisse pas de lui savoir le » même gré que si l'un et l'autre étoit arrivé.

» Aussi se doit-il attendre que je n'aurai plus » d'égard pour elle, et qu'il n'y a rien au monde » que je ne fasse pour m'en venger. »

Madame d'Olonne, qui n'étoit pas si assurée du comte de Guiche qu'elle n'appréhendât que la comtesse le pût reprendre, les voulut brouiller au point qu'il ne pût pas y avoir apparemment de réconciliation entre eux ; et pour cet effet, elle n'eut pas plus tôt reçu cette lettre, qu'elle l'envoya à la comtesse. Celle-ci, engagée contre le comte de Guiche, manda à Vineuil de la venir trouver. — Je vous ai envoyé querir pour vous dire que votre ami est un fou et un impertinent avec qui je ne veux plus avoir de commerce. Voyez la lettre qu'il vient d'écrire à madame d'Olonne ; il se plaint que je pousse l'abbé Fouquet à s'embarquer avec sa maîtresse, et ne se souvient pas qu'il m'a dit qu'il ne songeoit plus à elle.—Je vous demande pardon pour lui, répondit Vineuil ; excusez un pauvre amant qui, parce que l'on lui veut ôter sa maîtresse, ne sait plus ce qu'il fait, ni à qui s'en prendre ; sitôt que je l'aurai fait revenir à lui, il viendra se jeter à vos

pieds. Après quelques autres discours, Vineuil sortit, et une heure après rentra avec le comte de Guiche, qui dit tant de choses à la comtesse, qu'elle lui promit de ne se souvenir plus de sa brutalité. Le lendemain, le comte, qui avoit résolu de parler à l'abbé, l'alla trouver, et l'ayant tiré à part : — Si nous avions tous deux commencé en même temps, lui dit-il, d'être amoureux de madame d'Olonne, il seroit ridicule de trouver étrange que vous me la disputassiez; aussi ne le ferois-je pas, et je la laisserois décider elle-même par ses faveurs de la bonne fortune de l'un ou de l'autre; mais que vous me veniez troubler dans une affaire où je suis engagé long-temps avant vous, vous voulez bien que je vous dise que cela n'est pas honnête, et que je vous prie de me laisser en repos auprès de ma maîtresse, sans me donner d'autres chagrins que ceux qui me viennent de ses rigueurs. — Je suis ami de madame d'Olonne, répondit l'abbé, et rien autre chose, ainsi vous n'avez pas sujet de vous plaindre de moi; si je croyois pourtant que le discours que vous me venez de faire eût été conseillé par des gens qui me vou-

lussent faire des affaires, je vous déclare que je deviendrois votre rival dès aujourd'hui. Je sais bien pourquoi je vous parle ainsi, et vous me pouvez bien entendre. L'abbé prétendoit parler de Vardès, son ennemi mortel, et ami du comte. — Non, répondit le comte, je ne vous entends point; mais ce que j'ai à vous dire, c'est que la jalousie m'a conseillé de vous venir prier de ne m'en donner plus. L'abbé le lui ayant promis, ils se séparèrent les meilleurs amis du monde. Quelque temps après, celui-ci trouvant madame d'Olonne en une visite, elle le tira en particulier pour lui faire des confidences de bagatelles; l'abbé aussi, ne sachant que lui dire, lui conta l'éclaircissement du comte et de lui. — Je suis bien aise, lui dit-elle, de voir que vous autres, messieurs, disposiez de moi comme de votre bien : me voilà donc maintenant au comte de Guiche, puisque vous lui avez fait votre déclaration que vous ne prétendiez rien à moi. — Ah! madame, répondit l'abbé, je ne vous donne à personne : si j'étois en pouvoir de le faire, comme je m'aime mieux que qui que ce soit, je vous garderois pour moi; mais sur le soupçon

qu'a le comte de Guiche que j'ai de l'amour pour vous, je lui déclare que je n'y songe pas, et cela entre vous et moi, madame, parce que je me défie de ma bonne fortune; car......
— Non, non, interrompit madame d'Olonne, n'achevez pas, monsieur l'abbé, de me parler contre votre pensée; vous savez bien que vous n'êtes pas si malheureux que vous dites. L'abbé se trouvant si pressé ne put s'empêcher de lui répondre qu'elle le savoit mieux que lui; que pouvant faire la fortune des rois mêmes, il croyoit la sienne faite si elle l'en assuroit; et qu'au reste les paroles qu'il avoit données au comte ne l'empêcheroient pas de l'aimer, quand il verroit quelque apparence d'être aimé. Cette conversation finit par tant de douceurs de la part de madame d'Olonne, que l'abbé oublia qu'il aimoit encore madame de Châtillon, de sorte qu'il se résolut de s'embarquer sans inclination avec madame d'Olonne; il crut qu'en intéressant le corps par les plaisirs, il pourroit détacher l'esprit dont les intérêts sont si mêlés. En effet, madame d'Olonne, à qui le temps étoit fort cher, ne laissa pas languir l'abbé; mais comme leur in-

telligence ne put durer long-temps sans que le comte s'en aperçût, celui-ci alla chez elle pour lui en faire des plaintes. Comme il fut à la porte de sa chambre, il ouit qu'on faisoit quelque bruit, cela l'obligea d'écouter ce que c'étoit. Il entendit madame d'Olonne qui disoit mille douceurs à quelqu'un. Sa curiosité redoublant, il regarda par le trou de la serrure, et vit sa maîtresse faisant des caresses à son mari, aussi tendres qu'à un amant; cela ne lui donna pas moins d'indignation que de mépris pour elle; il s'en retourna brusquement à son logis, où, ayant pris de l'encre et du papier, il écrivit ceci à Vineuil:

LETTRE.

« Vous ne savez pas un nouvel amant de ma» dame d'Olonne que j'ai découvert; mais quel » nouvel amant, bon Dieu! un amant bien traité, » un rival domestique. Il n'y a plus moyen de » le souffrir: c'est d'Olonne que je viens de » surprendre sur les genoux de sa femme, qui » recevoit mille caresses de cette infidèle.

Je penserois n'être pas malheureux,
Si la beauté dont je suis amoureux
Pouvoit enfin se tenir satisfaite
De mille amans avec un favori;
Mais j'enrage que la coquette
Aime encor jusqu'à son mari.

» Car enfin, mon cher, il n'est pas mari; il » a toutes les douceurs des amans; il reçoit d'au» tres caresses que celles que fait faire le de» voir, et il les reçoit de jour, qui n'a jamais » été que le temps des amans. »

Le lendemain le comte de Guiche étant retourné chez madame d'Olonne, laissa pour une autre fois les reproches qu'il avoit à faire sur son mari, et ne voulut pour ce coup parler que de l'abbé Fouquet. Madame d'Olonne, qui étoit remplie de considération, quand il falloit perdre un amant, non pas tant pour la crainte de son dépit, que parce qu'elle en notoit le nombre, dit au comte de Guiche qu'il étoit le maître de sa conduite, qu'il pouvoit lui prescrire telle manière de vie qu'il lui plaisoit. Que si l'abbé lui donnoit de l'ombrage, non-seulement elle

ne le verroit plus, mais qu'il seroit témoin, s'il vouloit, de quel air elle lui parleroit. Le comte, qui n'eût jamais osé lui demander un si grand sacrifice, accepta les offres qu'elle lui en fit : le rendez-vous se prit chez Graf pour le lendemain, où madame d'Olonne seule avec le comte et l'abbé, parla ainsi à ce dernier, après avoir tout concerté la veille : — Je vous ai prié, monsieur l'abbé, de vous trouver ici, pour vous dire en présense de M. le comte de Guiche, que je n'aime et que je ne puis jamais aimer personne que lui : nous avons tous deux été bien aises que vous le sussiez, afin que vous n'en prétendiez cause d'ignorance. Ce n'est pas, je l'avoue, que vous ayez pris jusqu'ici d'autre parti avec moi que celui d'ami ; mais comme vous n'y entendez pas finesse, peut-être que vous n'avez pas pris garde que vos visites étoient un peu fréquentes, et vous savez que cela ne plaît pas d'ordinaire à un homme aussi amoureux que l'est monsieur le comte, quelque confiance qu'il ait en sa maîtresse. Pour moi, je ne veux songer toute ma vie qu'à lui plaire ; je vous ai voulu faire cette déclaration, afin que sans y penser vous ne vous

fissiez point de méchantes affaires. Soyez mon ami, j'en serai ravie, mais le moins que nous pourrons avoir de commerce ensemble, ce sera le meilleur. — Oui, madame, je vous le promets, lui dit l'abbé; j'entre fort dans les sentimens de M. le comte de Guiche, et j'ai passé par tous les degrés de la jalousie; ce n'est pas d'aujourd'hui que nous avons traité ce chapitre lui et moi. Je sais bien ce que je lui ai promis, et je l'assure que n'y ai pas contrevenu. — Il est vrai, interrompit le comte, que je ne saurois me plaindre de vous: mais madame a fort bien dit, que comme vous n'aviez aucun dessein, peut-être vous n'avez cru rien faire contre ce que vous m'avez promis, et les apparences seulement ont été contre vous. — Eh bien! lui répliqua l'abbé, à cela ne tienne que vous soyez heureux, je vous donne parole de ne voir madame de dessein qu'une fois le mois; car pour les rencontres je n'en puis répondre, mais c'est à vous à prendre vos sûretés pour cela. Après mille civilités de part et d'autre, ils se séparèrent.

On s'étonnera peut-être que l'abbé souffrît si impatiemment ses rivaux auprès de la duchesse

de Châtillon, et fût si traitable avec madame d'Olonne; mais la raison est qu'avec la première il y avoit de l'amour, et avec l'autre rien que de la débauche, et qùe le corps peut souffrir des associés, mais jamais le cœur.

Quelque temps après, d'Olonne, averti de la mauvaise conduite de sa femme, résolut de l'envoyer à la campagne, tant pour l'empêcher de faire de nouvelles sottises, que pour faire cesser les bruits que sa présence renouveloit tous les jours : en effet, sitôt qu'elle fut partie, on ne se souvint plus d'elle; et mille autres copies de madame d'Olonne, dont Paris est tout plein, firent en peu de temps oublier ce grand original.

Il arriva même une affaire qui, sans être de la nature de celles de madame d'Olonne, ne laissa pas de les étouffer pour un temps.

Le comte de Vivonne, premier gentilhomme de la chambre du roi, et pour qui naturellement sa majesté avoit de l'inclination, s'étant retiré à une maison qu'il avoit près de Paris, pour passer les fêtes de Pâques avec deux de ses amis, l'abbé le Camus et Mancini, celui-ci neveu du cardinal, et l'aûtre un des aumôniers du roi, et y ayant

passé trois ou quatre jours, sinon dans une grande dévotion, au moins dans des plaisirs fort innocens, le comte de Guiche et Manicamp, qui s'ennuyoient à Paris, les allèrent trouver. Sitôt que l'abbé le Camus les vit, les connoissant fort emportés, il persuada à Mancini de retourner à Paris, et que dès le lendemain on diroit dans le monde qu'il s'étoit passé entre eux d'étranges choses; et comme Mancini dès le soir même témoigna ce dessein, Manicamp et le comte de Guiche proposèrent à Vivonne de prier Bussi de venir passer deux ou trois jours avec eux, lui disant que celui-là pouvoit bien remplacer les deux autres. Vivonne en étant demeuré d'accord, écrivit à Bussi au nom de tous, qu'il étoit prié de quitter pour quelque temps le tracas du monde pour venir avec eux vaquer avec moins de distraction aux pensées de l'éternité. Avant que de passer outre, il est à propos de faire voir ce que c'étoit que Vivonne et Bussi.

Le premier avoit de gros yeux bleus à fleur de tête, dont les prunelles, qui étoient souvent à demi cachées sous les paupières, lui faisoient des regards languissans contre son intention; il

avoit le nez bien fait, la bouche petite et relevée, le teint beau, les cheveux blonds dorés et en quantité; véritablement il avoit un peu trop d'embonpoint; il avoit l'esprit vif et imaginoit bien; mais il songeoit trop à être plaisant; il aimoit à dire des équivoques et des mots de double sens; et pour se faire plus admirer, il les faisoit souvent au logis, et les débitoit comme des impromptus dans les compagnies où il alloit; il s'attachoit fort vite d'amitié aux gens sans aucun discernement, soit qu'il leur trouvât du mérite ou non; il s'en lassoit encore plus vite. Ce qui faisoit un peu plus durer son inclination, c'étoit la flatterie; mais qui ne l'eût point admiré, eût eu beau être admirable, il n'en eût pas fait grande estime. Comme il croyoit qu'une marque de bon esprit étoit la délicatesse pour tous les ouvrages, il ne trouvoit rien à son gré de tout ce qu'il voyoit, et d'ordinaire il en jugeoit sans connoissance et sans fondement; enfin il étoit tellement aveuglé de son propre mérite, qu'il n'en voyoit point en autrui, et pour parler en turlupin comme lui, il avoit beaucoup de suffisance et beaucoup d'insuffisance à la fois; il étoit

hardi à la guerre et timide en amour; cependant qui l'eût voulu croire, il avoit mis à mal toutes les femmes qu'il avoit entreprises; et la vérité est qu'il avoit échoué auprès de certaines dames qui jusque-là n'avoient refusé personne.

Roger de Rabutin, comte de Bussi, maître de camp de la cavalerie légère, avoit les yeux grands et doux, la bouche bien faite, le nez grand tirant sur l'aquilin, et le front avancé, le visage ouvert, et la physionomie heureuse, les cheveux blonds, déliés et clairs; il avoit dans l'esprit de la délicatesse et de la force, de la gaieté et de l'enjouement; il parloit bien; il écrivoit juste et agréablement; il étoit né doux, mais les envieux que lui avoit faits son mérite l'avoient aigri, en sorte qu'il se réjouissoit volontiers avec ses amis aux dépens des gens qu'il n'aimoit pas; il étoit bon ami et régulier: il étoit brave sans ostentation; il aimoit les plaisirs plus que la fortune, mais il aimoit la gloire plus que les plaisirs; il étoit galant avec toutes les dames, et fort civil; et la familiarité qu'il avoit avec ses meilleures amies ne lui faisoit jamais manquer au respect qu'il leur devoit. Cette manière d'agir faisoit ju-

ger qu'il avoit de l'amour pour elles, et il est certain qu'il en entroit toujours un peu dans toutes les grandes amitiés qu'il avoit. Il avoit bien servi à la guerre et fort long-temps ; mais comme de son siècle ce n'étoit pas assez pour parvenir à de grands honneurs, que d'avoir de la naissance, de l'esprit, des services et du courage, avec toutes ces qualités il étoit demeuré à moitié chemin de sa fortune, à cause qu'il n'avoit pas eu la bassesse de flatter les gens en qui le Mazarin, souverain dispensateur des grâces, avoit créance, ou qu'il n'avoit pas été en état de les lui arracher, en lui faisant peur, comme avoient fait la plupart des maréchaux de son temps.

Bussi donc ayant reçu ce billet de Vivonne, monta à cheval aussitôt, et l'alla trouver ; il rencontra ses amis fort disposés à se réjouir, et lui qui d'ordinaire ne troubloit point les fêtes, fit que la joie fut tout-à-fait complète. En les abordant :—Je suis bien aise, mes amis, dit-il, de vous trouver détachés du monde comme vous êtes ; il faut des grâces particulières de Dieu pour faire son salut, dans les embarras des cours ; l'ambi-

tion, l'envie, la médisance, l'amour et mille autres passions y portent ordinairement les gens les mieux nés à des crimes, dont ils sont incapables dans des retraites comme celle-ci. Sauvons-nous donc ensemble, mes amis : et comme, pour être agréable à Dieu, il n'est pas nécessaire de pleurer ni de mourir de faim, rions, mes chers, et faisons bonne chère. Ce sentiment-là étant généralement approuvé, on se prépara pour la chasse l'après-dînée, et l'on mit ordre d'avoir des concerts d'instrumens pour le lendemain. Après avoir couru quatre ou cinq heures, ces messieurs vinrent affamés faire le plus grand repas du monde. Le souper étant fini, qui avoit duré trois heures, pendant lesquelles la compagnie avoit été dans cette gaieté qui accompagne toujours la bonne conscience, on fit amener des chevaux pour se promener dans le parc. Ce fut là que ces quatre amis se trouvant en liberté, pour s'encourager à mépriser davantage le monde, proposèrent de médire de tout le genre humain; mais un moment après, la réflexion fit dire à Bussi qu'il falloit excepter leurs bons amis de cette proscription générale. Cet avis

ayant été approuvé, chacun demanda au reste de l'assemblée quartier pour ce qu'il aimoit : cela étant fait, et le signal donné pour le mépris des choses d'ici-bas, ces bonnes âmes commencèrent le cantique qui suit :

CANTIQUE.

Que Deodatus * est heureux
De baiser ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va**. *Alleluia.*

Si le roi venoit à mourir,
Monsieur ne se pourroit tenir
De dire en chantant *libera.* *Alleluia.*

La reine veut un autre amant;
Mais on n'en a pas sans argent,
Et la pauvrette maille n'a. *Alleluia.*

La d'Orléans et la Vaudis
Se contentent d'avoir des amis,
Car d'amans pour elles n'y a. *Alleluia.*

* Louis XIV.
** La Valiére.

La Mothe disoit l'autre jour
A Richelieu : — Faisons l'amour,
Embrassons-nous et cætera. *Alleluia.*

Chemerault lui disoit : — Faquin,
Prenez-moi pour une c....
Et laissez votre vertu-là. *Alleluia.*

A Clérambaut, disoit Gourdain :
— Mettez-moi des écus dans la main
Pour voir comme cela fera. *Alleluia.*

Je ne sais comme quoi Fouillours,
Peut avoir joué tant de tours,
Sans avoir une fois mis bas. *Alleluia.*

Quand Dalluy ne la voit pas bien,
Elle lui dit : — Ouvre l'œil, vilain,
Et ne regarde point par là. *Alleluia.*

De Méneville et de Brion,
S'il sort jamais un embryon,
Fils de son père il ne sera. *Alleluia.*

Quand Marsillac au monde vint,
Pour défaire les Philistins,
Mâchoire d'âne il apporta. *Alleluia.*

On peut juger qu'ayant debuté par là, tout fut compris dans le cantique, à la reserve des amis de ces quatre messieurs; mais comme le nombre en étoit petit, le cantique fut grand, tel, que pour ne rien oublier, il faudroit pour lui seul faire un volume. Une partie de la nuit s'étant passée en ces plaisirs champêtres, on resolut de s'aller reposer; chacun donc se quitta fort satisfait de voir le progrès que l'on commençoit de faire dans sa dévotion. Le lendemain Vivonne et Bussi s'étant levés plus matin que les autres allèrent dans la chambre de Manicamp; mais ne l'ayant pas trouvé, et le croyant dans le parc à la promenade, ils allèrent dans la chambre du comte de Guiche, où ils le trouvèrent couché. — Vous voyez, mes amis, leur dit Manicamp, que je tâche de profiter des choses que vous dîtes hier touchant le mépris du monde; j'ai déjà gagné sur moi d'en mépriser la moitié, et j'espère que dans peu de temps je ne ferai pas grand cas de l'autre. — Souvent on arrive à même fin par différentes voies, lui répondit Bussi; pour moi, je ne condamne point vos manières, chacun se sauve à sa guise, mais je n'irai point à la béa-

titude par le chemin que vous tenez. — Je m'étonne, dit Manicamp, que vous parliez comme vous faites, et que madame de Sévigny* ne vous ait pas converti. — Mais à propos de madame de Sévigny, dit Vivonne, je vous prie de nous dire pourquoi vous rompîtes avec elle, car on en parle bien différemment; les uns disent que vous étiez jaloux du comte de Lude, et les autres que vous la sacrifiâtes à madame de Monglas; et personne n'a cru, comme vous l'aviez dit tous deux, que ce fût une raison d'intérêt. — Quand je vous aurai fait voir, répliqua Bussi, qu'il y a six ans que j'aime madame de Monglas, vous croirez bien qu'il n'entroit point d'amour dans la rupture qui se fit l'année passée entre madame de Sévigny et moi. Ah! mon cher, interrompit Vivonne, que nous vous serions obligés si vous vouliez prendre la peine de nous conter une histoire amoureuse! Mais auparavant dites-nous s'il vous plaît ce que c'est que madame de Sévigny; car je n'ai jamais vu deux personnes s'accorder sur son sujet. — C'est la définir en peu

* Ou Sevigné si célèbre par ses lettres.

de mots, que ce que vous dites là, répondit Bussi : on ne s'accorde point sur son sujet, parce qu'elle est inégale, et qu'une seule personne n'est pas assez long-temps bien avec elle pour remarquer le changement de son humeur ; mais moi qui l'ai toujours vue dès son enfance, je vous en veux faire un fidèle rapport.

HISTOIRE

DE

MADAME DE SEVIGNY.

MADAME de Sévigny, continua-t-il, a d'ordinaire le plus beau teint du monde, les yeux petits et brillans, la bouche plate, mais de belle couleur; le front avancé, le nez seul semblable à soi, ni long ni petit, carré par le bout; la mâchoire comme le bout du nez; et tout cela qui en détail n'est pas beau, est à tout prendre assez agréable; elle a la taille belle sans avoir bon air; elle a la jambe bien faite, la gorge, les bras et les mains mal taillés; elle a les cheveux blonds, déliés et épais; elle a bien dansé, et a l'oreille encore juste; elle a la voix agréable, elle sait un peu chanter: voilà pour le dehors à peu près comme elle est faite. Il n'y a point de femme qui ait plus d'esprit qu'elle, et fort peu qui en aient autant; sa manière est divertissante: il y en a qui disent que pour une femme de qualité, son

caractère est un peu trop badin. Du temps que je la voyois, je trouvois ce jugement-là ridicule, et je sauvois son burlesque sous le nom de gaieté: aujourd'hui qu'en ne la voyant plus, son grand feu ne m'éblouit pas, je demeure d'accord qu'elle veut être trop plaisante. Si on a de l'esprit, et particulièrement de cette sorte d'esprit qui est enjoué, on n'a qu'à la voir, on ne perd rien avec elle : elle vous entend, elle entre juste en tout ce que vous dites, elle vous devine, et vous mène d'ordinaire bien plus loin que vous ne pensez aller; quelquefois aussi on lui fait voir bien du pays; la chaleur de la plaisanterie l'emporte, et en cet état elle reçoit avec joie tout ce qu'on lui veut dire de libre, pourvu qu'il soit enveloppé; elle y répond même avec usure, et croit qu'il iroit du sien, si elle n'alloit pas au-delà de ce qu'on lui a dit. Avec tant de feu, il n'est pas étrange que le discernement soit médiocre : ces deux choses étant d'ordinaire incompatibles, la nature ne peut faire de miracle en sa faveur. Un sot éveillé l'emportera toujours auprès d'elle sur un honnête homme sérieux. La gaieté des gens la préoccupe; elle ne jugera pas si l'on entend

ce qu'elle dit : la plus grande marque d'esprit qu'on lui peut donner, c'est d'avoir de l'admiration pour elle ; elle aime l'encens ; elle aime d'être aimée ; et pour cela elle sème afin de recueillir, elle donne de la louange pour en recevoir. Elle aime généralement tous les hommes ; quelque âge, quelque naissance et quelque mérite qu'ils aient, et de quelque profession qu'ils soient, tout lui est bon, depuis le manteau royal jusqu'à la soutane, depuis le sceptre jusqu'à l'écritoire. Entre les hommes elle aime mieux un amant qu'un ami ; et parmi les amans les gais que les tristes ; les mélancoliques flattent sa vanité, les éveillés son inclination ; elle se divertit avec ceux-ci, et se flatte de l'opinion qu'elle a bien du mérite d'avoir pu causer de la langueur à ceux-là.

Elle est d'un tempérament froid, au moins si on en croit feu son mari : aussi lui avoit-il l'obligation de sa vertu comme il disoit ; toute sa chaleur est à l'esprit. A la vérité elle récompense bien la froideur de son tempérament. Si l'on s'en rapporte à ses actions, je crois que la foi conjugale n'a point été violée : si l'on regarde l'intention, c'est une autre chose. Pour en parler fran-

chement, je crois que son mari s'est tiré d'affaire devant les hommes, mais je le tiens un sot devant Dieu. Cette belle qui veut être à tous les plaisirs, a trouvé un moyen sûr, à ce qu'il lui semble, pour se réjouir sans qu'il en coûte rien à sa réputation : elle s'est faite amie de quatre ou cinq prudes, avec lesquelles elle va en tous les lieux du monde. Elle ne regarde pas tant ce qu'elle fait, qu'avec qui elle est : en ce faisant, elle se persuade que la compagnie honnête rectifie toutes ses actions; et pour moi, je pense que l'heure du berger, qui ne se rencontre d'ordinaire que tête à tête avec toutes les femmes, se trouveroit plutôt avec celle-ci au milieu de sa famille. Quelquefois elle refuse hautement une partie de promenade publique, pour s'établir à l'égard du monde dans une opinion de grande régularité; et quelque temps après, croyant marcher à couvert sur le refus qu'elle aura fait éclater, elle fera quatre ou cinq parties de promenades particulières. Elle aime naturellement les plaisirs : deux choses l'obligent quelquefois de s'en priver, la politique et l'inégalité; et c'est par l'une ou par l'autre de ces raisons-là que bien

souvent elle va au sermon le lendemain d'une assemblée. Avec quelques façons qu'elle donne de temps en temps au public, elle croit préoccuper tout le monde, et s'imagine qu'en faisant un peu de bien et un peu de mal, tout ce que l'on pourra dire, c'est que l'un portant l'autre elle est honnête femme. Les flatteurs dont sa petite cour est pleine, lui en parlent bien d'autre manière; ils ne manquent jamais de lui dire qu'on ne saurait mieux accorder qu'elle fait la sagesse avec le monde, et le plaisir avec la vertu. Pour avoir de l'esprit et de la qualité, elle se laisse un peu trop éblouir aux grandeurs de la cour: le jour que la reine lui aura parlé, et peut-être demandé seulement avec qui elle sera venue, elle sera transportée de joie; et long-temps après elle trouvera moyen d'apprendre à tous ceux desquels elle se voudra attirer le respect, la manière obligeante avec laquelle la reine lui aura parlé. Un soir que le roi venoit de la faire danser, s'étant remise à sa place, qui étoit auprès de moi:—Il faut avouer, me dit-elle, que le roi a de grandes qualités, je crois qu'il obscurcira la gloire de tous ses prédécesseurs. Je ne pus m'em-

pêcher de lui rire au nez, voyant à quel propos elle lui donnoit ces louanges, et de lui répondre: —On n'en peut pas douter, madame, après ce qu'il vient de faire pour vous. Elle étoit alors si satisfaite de sa majesté, que je la vis sur le point, pour lui témoigner sa reconnoissance, de crier *vive le roi!*

Il y a des gens qui ne mettent que les choses saintes pour bornes à leur amitié, et qui feroient tout pour leurs amis, à la réserve d'offenser Dieu. Ces gens-là s'appellent amis jusques aux autels. L'amitié de madame de Sévigny a d'autres limites: cette belle n'est amie que jusques à la bourse. Il n'y a qu'elle de jolie femme au monde, qui se soit déshonorée par l'ingratitude: il faut que la nécessité lui fasse grand'peur, puisque pour en éviter l'ombre, elle n'appréhende pas la honte. Ceux qui la veulent excuser disent qu'elle défère en cela au conseil de gens qui savent ce que c'est que la faim, et qui se souviennent encore de leur pauvreté. Qu'elle tienne cela d'autrui, ou qu'elle ne le doive qu'à elle-même, il n'y a rien de si naturel, que ce qui paroît dans son économie.

La plus grande application qu'ait madame de

Sévigny est à paroître tout ce qu'elle n'est pas; depuis le temps qu'elle s'y étudie, elle a déjà appris à tromper ceux qui ne l'avoient guère connue, ou qui ne s'appliquent pas à la connoître; mais comme il y a des gens qui ont pris en elle plus d'intérêt que d'autres, ils l'ont découverte, et se sont aperçus, malheureusement pour elle, que tout ce qui reluit n'est pas or.

Madame de Sévigny est inégale jusqu'aux prunelles des yeux et jusqu'aux paupières; elle a les yeux de différentes couleurs, et les yeux étant les miroirs de l'âme, ces inégalités sont comme un avis que donne la nature à ceux qui l'approchent, de ne pas faire un grand fondement sur son amitié.

Je ne sais si c'est parce que ses bras ne sont pas beaux, qu'elle ne les tient pas trop chers, ou qu'elle ne s'imagine pas faire une faveur, la chose étant si générale; mais enfin les prend et les baise qui veut : je pense que c'est assez pour lui persuader qu'il n'y a point de mal, qu'elle croit qu'on n'y a point de plaisir. Il n'y a plus que l'usage qui la pourroit contraindre, mais elle ne balance pas à le choquer plutôt que les hommes, sachant bien qu'ayant fait les modes, quand il

leur plaira la bienséance ne sera plus renfermée dans des bornes si étroites.

Voilà, mes chers, le portrait de madame de Sévigny. Son bien, qui accommodoit fort le mien, parce que c'étoit un parti de ma maison, obligea mon père à souhaiter que je l'épousasse; mais quoique je ne la connusse pas alors si bien que je fais aujourd'hui, je ne répondis point au dessein de mon père: certaine manière étourdie dont je la voyois agir me la faisoit appréhender, et je la trouvois la plus jolie fille du monde pour être femme d'un autre. Ce sentiment-là m'aida fort à ne la point épouser; mais comme elle fut mariée un peu de temps après moi, j'en devins amoureux, et la plus forte raison qui m'obligea d'en faire ma maîtresse fut celle qui m'avoit empêché de souhaiter d'être son mari.

Comme j'étois son proche parent, j'avois un fort grand accès chez elle, et je voyois les chagrins que son mari lui donnoit tous les jours; elle s'en plaignoit à moi bien souvent, et me prioit de lui faire honte de mille attachemens ridicules qu'il avoit. Je la servis en cela quelque temps fort heureusement; mais enfin le naturel de son

mari l'emportant sur mes conseils, de propos délibéré je me mis dans la tête d'être amoureux d'elle, plus par la commodité de la conjoncture que par la force de mon inclination. Un jour donc que Sévigny m'avoit dit qu'il avoit passé la plus agréable nuit du monde, non-seulement pour lui, mais pour la dame avec qui il l'avoit passée : —Vous pouvez croire, ajouta-t-il, que ce n'est pas avec votre cousine; c'est avec Ninon. — Tant pis pour vous, lui dis-je, ma cousine vaut mille fois mieux, et je suis assuré que si elle n'étoit pas votre femme elle seroit votre maîtresse. — Cela pourroit bien être, me répondit-il. Je ne l'eus pas quitté que j'allai tout conter à madame de Sévigny. — Il y a bien de quoi se vanter à lui ! me dit-elle en rougissant de dépit. Ne faites pas semblant de savoir cela, lui répondis-je, car vous en voyez la conséquence. — Je crois que vous êtes fou, reprit-elle, de me donner cet avis, ou que vous croyez que je suis folle. Vous le seriez bien plus, madame, lui répliquai-je, si vous ne lui rendiez pas la pareille, que si vous lui redisiez ce que je vous ai dit. Vengez-vous, ma belle cousine, je serai de moitié de la ven-

geance, car enfin vos intérêts me sont aussi chers que les miens propres. — Tout beau, monsieur le comte, me dit-elle, je ne suis pas si fâchée que que vous le pensez. Le lendemain ayant trouvé Sévigny au cours, il se mit avec moi dans mon carrosse; aussitôt qu'il y fut : Je pense, dit-il, que vous avez dit à votre cousine ce que je vous contai hier de Ninon, parce qu'elle m'en a touché quelque chose. — Moi, lui répliquai-je, je ne lui en ai point parlé, monsieur. Mais comme elle a de l'esprit, elle m'a dit tant de choses sur le chapitre de la jalousie qu'elle rencontre quelquefois la vérité. Sévigny s'étant rendu à une si bonne raison me remit sur le chapitre de sa bonne fortune, et après m'avoir dit mille avantages qu'il y avoit d'être amoureux, il conclut par me dire qu'il le vouloit être toute sa vie, et même qu'il l'étoit alors de Ninon autant qu'on le pouvoit être; qu'il s'en alloit passer la nuit à Saint-Cloud avec elle et avec Vassé, qui leur donnoit une fête, et duquel ils se moquoient ensemble. Je lui redis ce que je lui avois dit mille fois, que, quoique sa femme fût sage, il en pourroit faire tant qu'enfin il la désespéreroit, et que quelque bon-

nête homme devenant amoureux d'elle dans le temps qu'il lui feroit de méchans tours, elle pourroit peut-être chercher des douceurs dans l'amour et dans la vengeance qu'elle n'auroit pas envisagées dans l'amour seulement; et là-dessus nous étant séparés, je me retirai chez moi et j'écrivis cette lettre à sa femme.

LETTRE.

« Je n'avois pas tort hier, madame, de me » défier de votre imprudence, vous avez dit » à votre mari ce que je vous dis : vous voyez » bien que ce n'est pas pour mes intérêts que » je vous fais ce reproche; car tout ce qui m'en » peut arriver, est de perdre son amitié; et » pour vous, madame, il y a bien plus à craindre. J'ai pourtant été assez heureux pour le » désabuser. Au reste, madame, il est tellement » persuadé qu'on ne peut être honnête homme » sans être toujours amoureux, que je désespère » de vous voir jamais contente, si vous n'aspirez » qu'à être aimée de lui. Mais que cela ne vous » alarme pas, madame; comme j'ai commencé

» de vous servir, je ne vous abandonnerai pas
» en l'état où vous êtes : vous savez que la jalou-
» sie a quelquefois plus de vertu pour retenir un
» cœur, que les charmes et que le mérite ; je vous
» conseille d'en donner à votre mari, ma belle
» cousine, et pour cela je m'offre à vous. Si vous
» le faites revenir par là, je vous aime assez pour
» recommencer mon premier personnage de vo-
» tre agent auprès de lui, et me faire sacrifier
» encore pour vous rendre heureuse; et s'il faut
» qu'il vous échappe, aimez-moi, ma cousine,
» et je vous aiderai à vous venger de lui en vous
» aimant toute ma vie. »

Le page à qui je donnai cette lettre, l'étant allé porter à madame de Sévigny, la trouva endormie, et comme il attendoit qu'on l'éveillât, Sévigny arriva de la campagne : celui-ci ayant su de mon page que je n'avois point instruit là dessus, ne prévoyant pas que le mari dût arriver sitôt; ayant su, dis-je, qu'il avoit une lettre à rendre de ma part à sa femme, la lui demanda sans rien soupçonner, et l'ayant lue à l'heure même, lui dit de s'en retourner, qu'il n'y avoit

nulle réponse à faire. Vous pouvez juger comme je le reçus : je fus sur le point de le tuer, voyant le danger où il avoit exposé ma cousine, et je ne dormis pas une heure cette nuit-là. Sévigny de son côté ne la passa pas meilleure que moi, et le lendemain, après de grands reproches qu'il fit à sa femme, il lui défendit de me voir. Elle me le manda, et qu'avec un peu de patience tout cela s'accommoderoit un jour.

Six mois après, Sévigny fut tué en duel par le chevalier d'Albret (1651) : sa femme parut inconsolable de sa mort; les sujets qu'elle avoit de le haïr étant connus de tout le monde, on crut que sa douleur n'étoit que grimace. Pour moi qui avois plus de familiarité avec elle que les autres, je n'attendis pas si long-temps qu'eux à lui parler de choses agréables; et bientôt après je lui parlai d'amour, mais sans façon et comme si je n'eusse jamais fait autre chose : elle me fit une de ces réponses d'oracles, que les femmes font d'ordinaire dans les commencemens, et que ma passion qui étoit assez tranquille, me fit paroître peu favorable; peut-être aussi l'étoit-elle, je n'en sais rien. Que si madame de Sévigny n'a-



voit pas intention de m'aimer, on ne peut pas avoir plus de complaisance pour elle que j'en eus en ce rencontre. Cependant, comme j'étois son plus proche parent du côté le plus honorable, elle me fit mille avances pour être son ami; et moi qui lui trouvois une manière d'esprit qui me réjouissoit, je ne fus pas fâché de demeurer sur ce pied-là auprès d'elle. Je la voyois presque tous les jours, je lui écrivois; je lui parlois d'amour en riant; je me brouillois avec mes plus proches, pour servir de mon crédit et de mon bien ceux qu'elle me recommandoit : enfin, si elle eût eu besoin de tout ce que j'ai au monde, je lui aurois eu grande obligation de me donner lieu de l'en assister. Comme mon amitié ressembloit assez à l'amour, madame de Sévigny en fut assez satisfaite, tant que je n'aimai point ailleurs; mais le hasard, comme je vous dirai ensuite, m'ayant fait aimer madame de Précy, ma cousine ne me témoigna plus tant de tendresse qu'elle faisoit, lorsqu'elle ne croyoit que je n'aimois rien qu'elle. De temps en temps nous avions de petites brouilleries, qui véritablement s'accommodoient, mais qui laissoient dans mon

cœur, et je crois dans le sien, des semences de divisions au premier sujet que nous en aurions l'un ou l'autre, et qui même étoient capables d'aigrir des choses indifférentes. Enfin s'étant présenté une occasion où j'avois besoin de madame de Sévigny, et où, sans son assistance, j'étois en danger de perdre ma fortune, cette ingrate m'abandonna, et me fit en amitié la plus grande infidélité du monde. Voilà, mes chers, ce qui me fit rompre avec elle; et bien loin de la sacrifier à madame de Monglas, comme on a dit, celle-ci, que j'aimois il y avoit déjà longtemps, m'empêcha de faire tout l'éclat que méritoit une telle ingratitude.

Bussi ayant cessé de parler : — Qu'est-ce que c'est donc, lui dit Vivonne, que tout ce que l'on dit du comte de Lude et de madame de Sévigny ? A-t-il été bien avec elle ? — Avant que de vous répondre à ceci, reprit Bussi, il faut que vous sachiez ce que c'est que le comte de Lude.

Il a le visage petit et laid, beaucoup de cheveux, la taille belle : il étoit né pour être fort gras, mais la crainte d'être incommodé et désagréable lui a fait prendre des soins si extraordi-

naires pour s'amaigrir, qu'enfin il en est venu à bout; véritablement sa belle taille lui a coûté quelque chose de sa santé; il s'est gâté l'estomac par les diètes qu'il a faites, et le vinaigre dont il a usé. Il est adroit à cheval, il danse bien, il fait bien des armes, il s'est fort bien battu contre Vardes, et on lui a fait injustice quand on a douté de sa valeur; le fondement de cette médisance est, que toute la jeunesse de sa volée ayant pris parti dans la guerre, il s'est contenté de faire une campagne en volontaire : mais cela vient de ce qu'il est paresseux, et aime ses plaisirs; en un mot, il a du courage, et n'a point d'ambition. Il a l'esprit doux, il est agréable avec les femmes; il en a toujours été bien traité, et il ne les aime pas long-temps. Les raisons que l'on voit de ses bonnes fortunes, outre la réputation d'être discret, sont la bonne mine, et d'avoir de grands talens pour l'amour; mais ce qui le fait réussir partout sûrement, c'est qu'il pleure quand il veut, et que rien ne persuade tant les femmes qu'on aime que les larmes. Cependant, soit qu'il lui soit arrivé des malheurs tête à tête, soit, comme ses envieux le veulent, que ce soit

sa faute de n'avoir point d'enfans, il ne déshonore pas trop les gens qu'il aime. Madame de Sevigny est une de celles pour qui il a eu de l'amour; mais sa passion finissant lorsque cette belle commençoit d'y répondre, ces contre-temps l'ont sauvée, ils ne se sont pu rencontrer; et comme il l'a toujours vue depuis, quoique sans attachement, on n'a pas laissé de dire qu'elle l'avoit aimé : et bien que cela ne soit pas vrai, c'étoit toujours le plus vraisemblable à dire. Il a été pourtant le foible de madame de Sevigny, et celui pour qui elle a eu plus d'inclination, quelque plaisanterie qu'elle en ait voulu faire. Cela me fait ressouvenir d'un couplet de chanson qu'elle fit, où elle faisoit parler ainsi madame de Sourdy, qui étoit grosse :

On dit que vous avez tous deux,
Ce qui rend un homme amoureux;
J'entends un honnête homme,
Et non pas comme
Celui que je sai,
Qui ne sait point quel mal que j'ai.

Personne au monde n'a plus de gaieté, plus de feu, ni l'esprit plus agréable qu'elle. Ménage en

étant devenu amoureux, et sa naissance, son âge et sa figure, l'obligeant de cacher son amour autant qu'il pouvoit, se trouva un jour chez elle, dans le temps qu'elle vouloit sortir pour aller faire quelque emplète. Sa demoiselle n'étant pas en état de la suivre, elle dit à Ménage de monter dans son carrosse avec elle, et qu'elle ne craignoit point que personne en parlât. Celui-ci badinant en apparence, mais en effet tout fâché, lui répondit qu'il lui étoit bien rude de voir qu'elle n'étoit pas contente des rigueurs qu'elle avoit depuis si long-temps pour lui, mais qu'elle le méprisât encore au point de croire qu'on ne pouvoit dire rien de lui et d'elle.—Mettez-vous, lui dit-elle, mettez-vous dans mon carrosse; si vous me fâchez, je vous irai voir chez vous.

Comme Bussi achevoit ses dernières paroles, on vint dire à ces messieurs que l'on avoit servi : ils allèrent dîner, et le repas s'étant passé avec la gaieté ordinaire, ils s'en allèrent dans le parc, où ils ne furent pas plus tôt, qu'ils prièrent Bussi de leur raconter l'histoire de madame de Monglas et de lui; ce que leur ayant accordé, il commença de cette manière :

HISTOIRE

DE

Mme DE MONGLAS ET DE BUSSI.

(1653.) Cinq ans avant la brouillerie de madame de Sévigny et de moi, m'étant trouvé au commencement de l'hiver à Paris, fort ami de la Feuillade et de Darcy, nous nous mîmes tous trois dans la tête d'être amoureux ; et parce que nous ne voulions pas que nos affaires nous séparassent les uns des autres, nous jetâmes les yeux sur tout ce qu'il y avoit de jolies femmes pour voir si nous n'en pourrions point trouver trois qui fussent aussi amies que nous, ou qui le pussent devenir. Nous ne cherchâmes pas long-temps sans rencontrer ce qu'il nous falloit. Mesdames de Monglas, de Préey et de l'Isle étoient fort amies et fort aimables; mais comme peut-être eussions-nous eu de la peine à nous accorder sur le choix, et que le mérite de ces dames n'étoit pas si égal que nos inclinations

nous portassent à les aimer également, nous convînmes de faire trois billets de leurs trois noms, de les mettre dans une bourse, et de nous en tenir en les tirant à ce que le sort en ordonneroit. Madame de Monglas échut à La Feuillade, madame de l'Isle à Darcy, et madame de Précy à moi. La fortune en ce rencontre montra bien qu'elle est aveugle; car elle fit une faveur à La Feuillade dont il ne connut pas si bien le prix que j'eusse fait; mais il fallut me contenter de ce qu'elle m'avoit donné; et comme je n'avois vu que cinq ou six fois madame de Monglas, je crus que les soins que j'allois rendre à madame de Précy effaceroient de mon âme l'ébauche d'une passion.

Nous nous embarquâmes donc auprès de nos maîtresses. La Feuillade ayant témoigné quinze jours ou trois semaines de l'amour à madame de Monglas par ses assiduités, se résolut enfin de lui en parler. D'abord il trouva une femme qui, sans faire trop la sévère, lui parut si naturellement ennemie des engagemens, qu'il faillit à désespérer de réussir auprès d'elle, ou du moins d'y réussir promptement; il ne se rebuta point,

et quelque temps après il la trouva plus incertaine; et enfin il la pressa tant, et lui parut si amoureux, qu'elle lui permit d'espérer d'être aimé quelque jour. Mais avant que de passer outre, il est à propos de faire la peinture de madame deMonglas et de La Feuillade.

Madame de Monglas a les yeux petits, noirs et brillans, la bouche agréable, le nez un peu retroussé, les dents belles et nettes, le teint trop vif, les traits fins et délicats, et le tour du visage agréable; elle a les cheveux noirs, longs et épais; elle est propre au dernier point, et l'air qu'elle souffle est plus pur que celui qu'elle respire; elle a la gorge la mieux taillée du monde, les bras et les mains faits au tour; elle n'est ni grande ni petite, mais d'une taille fort aisée, et qui sera toujours agréable si elle la peut sauver de l'incommodité de l'embonpoint. Madame de Monglas a l'esprit vif et pénétrant comme son teint, jusqu'à l'excès; elle parle et elle écrit avec une facilité surprenante, et le plus naturellement du monde; elle est souvent distraite en conversation, et on ne peut lui dire guère de choses d'assez grande conséquence pour occu-

per toute son attention : elle vous prie de lui apprendre quelquefois une nouvelle, et comme vous commencez la narration, elle oublie sa curiosité, et le feu dont elle est pleine fait qu'elle vous interrompt pour vous parler d'autre chose.

Madame de Monglas aime la musique et les vers, elle en fait d'assez jolis; elle chante mieux que femme de France de sa qualité; personne ne danse mieux qu'elle; elle craint la solitude, elle est bonne amie jusqu'à prendre brutalement le parti de ceux qu'elle aime, quand on en veut mal parler devant elle, et jusqu'à leur donner tout son bien s'ils en avoient besoin; elle garde religieusement leurs secrets; elle sait fort bien vivre avec tout le monde, elle est civile comme il faut que le soit une femme de qualité; et quoiqu'elle aime assez à ne fâcher personne, sa civilité tient plus de la gloire que de la flatterie: cela fait qu'elle ne gagne pas les cœurs sitôt que beaucoup d'autres plus insinuantes; mais quand on connoît sa fermeté, on s'attache bien plus fortement à elle.

La Feuillade n'est pas tout-à-fait en homme ce que madame de Monglas est en femme; ce

sont des mérites différens; celui-ci néanmoins a quelque faux brillant, qui peut éblouir d'abord les étourdis, mais qui ne trompe pas les gens qui font des réflexions. Il a les yeux bleus et vifs, la bouche grande, le nez court, les cheveux frisés et un peu ardens, la taille assez belle, les genoux en dedans; il a trop de vivacité; il parle fort, et veut toujours être plaisant; mais il ne fait pas toujours ce qu'il veut, celà s'entend avec les honnêtes gens; car pour le peuple et les esprits médiocres avec qui il ne faut qu'avoir toujours la bouche ouverte pour rire ou pour parler, il est admirable; il a l'esprit léger, et le cœur dur jusqu'à l'ingratitude; il est envieux, et c'est lui faire outrage, que d'avoir de la prospérité; il est vain et fanfaron, et à son avénement dans le monde, il nous avoit si souvent dit qu'il étoit brave, qu'on faisoit conscience d'en douter; cependant on fait conscience aujourd'hui de le croire.

Je vous ai dit que madame de Monglas, persuadée qu'il avoit une violente passion pour elle, lui avoit laissé croire qu'il pouvoit espérer d'être aimé. Tout autre que La Feuillade eût fait de

cette affaire la plus agréable affaire du monde, mais il étoit logé comme je vous ai dit, et n'aimoit que par boutades; il en faisoit assez pour échauffer sa maîtresse, et trop peu pour lui faire prendre parti. Quand je disois à cette belle qu'il l'aimoit fort, parce que La Feuillade m'avoit prié devant elle de parler pour lui en son absence, elle se moquoit de moi et me faisoit remarquer quelques endroits de son procédé qui détruisoient les bons offices que je lui voulois rendre. Je ne laissois pas de l'excuser, et ne pouvant toujours sauver sa conduite, je justifiois au moins ses intentions. Nous étions à peu près en ces termes Darcy et moi avec mesdames de Précy et de l'Isle, c'est-à-dire, qu'elles vouloient bien que nous les aimassions; mais véritablement nous faisions mieux notre devoir auprès d'elles que La Feuillade auprès de madame de Monglas. Enfin trois mois s'étant passés, pendant lesquels cette belle se trouvoit plus engagée par les choses que je lui avois dites en faveur de La Feuillade, que par l'amour qu'il lui avoit témoigné, il fallut que cet amant allât servir à l'armée à un régiment d'infanterie qu'il avoit. Cet adieu lui fit sentir

qu'elle avoit dans le cœur pour La Feuillade un peu plus de bonté qu'elle n'avoit cru jusque là : elle lui en laissa voir quelque chose ; mais quoique c'en fût assez pour rendre un honnête homme heureux, cela ne pouvoit pas choquer la vertu la plus sévère. La Feuillade en partant lui fit mille protestations de l'aimer toute sa vie, quand même elle s'opiniâtreroit toujours à ne point répondre à sa passion, et lui et moi la pressâmes tant de lui accorder la permission de lui écrire, qu'elle y consentit.

Quelque temps avant ce départ, m'apercevant que le commerce que j'avois pour mon ami avec sa maîtresse m'avoit plus touché le cœur pour elle en me la faisant connoître de plus près, et que les efforts que j'avois fait pour aimer madame de Précy ne m'avoient point guéri de madame de Monglas, je résolus de ne la plus voir si souvent, pour n'être pas partagé sans cesse entre l'honneur et l'amour-propre. Tant que La Feuillade fut à Paris, sa maîtresse ne prit pas garde que je la voyois moins qu'à l'ordinaire ; mais lorsqu'il fut parti, elle connut du changement en ma manière de vivre, et cela la mit en

peine, croyant que ma retraite étoit une marque de refroidissement de La Feuillade, de qui même après son départ elle n'avoit reçu aucune nouvelle. Quelques jours après m'ayant envoyé prier de l'aller trouver : — Que vous ai-je fait, monsieur, me dit-elle, que je ne vous vois plus? Votre ami a-t-il quelque part à vos absences? — Non, lui dis-je, madame, cela ne regarde que moi. — Comment, dit-elle, vous ai-je donné quelque sujet de vous plaindre? — Non, madame, lui répliquai-je, je ne me saurois plaindre que de la fortune. L'embarras avec lequel je dis cela l'obligea de me presser de lui en dire davantage. — Eh quoi! ajouta-t-elle, me cacherez-vous vos affaires à moi, qui vous fais savoir tout ce que j'ai dans le cœur? Si cela étoit, je me plaindrois de vous. — Ah! que vous êtes pressante! lui répondis-je; est-ce avoir de la discrétion que d'arracher le secret à son ami? Et ne devriez-vous pas croire que je ne vous dois pas dire le mien, puisque je ne vous le dis pas en l'état où je suis avec vous? ou plutôt ne le devriez-vous pas deviner, madame, puisque..... — Ah! n'achevez pas, m'interrompit-elle, j'ai peur de

vous entendre, j'ai peur d'avoir sujet de me fâcher et de perdre l'estime que je fais de vous. — Non, non, madame, lui dis-je, ne craignez rien, je suis en l'état que vous ne voulez pas apprendre, et je ne laisse pas de faire mon devoir; mais puisque nous en sommes venus si avant, je m'en vais vous dire tout le reste. Aussitôt que je vous vis, madame, je vous trouvai fort aimable, et chaque fois que je vous voyois ensuite, vous me paroissiez plus belle que la dernière; je ne sentois pourtant encore rien d'assez pressant dans ces commencemens pour m'obliger de vous chercher, mais j'étois fort aise quand je vous rencontrois. La première chose à quoi je m'aperçus que je vous aimois, madame, ce fut au chagrin que me donnoit votre absence; et comme j'étois sur le point de m'abandonner à ma passion, et de songer aux moyens de vous la faire connoître, Darcy, La Feuillade et moi, tirâmes au sort, auprès de qui, de vous, de madame de Précy et de madame de l'Isle, chacun de nous s'attacheroit. Quoique ce que j'avois pour vous dans le cœur, madame, fût encore bien foible, je n'aurois pas mis au hasard une chose de cette

conséquence, si je n'eusse été jusque là fort heureux; mais enfin ma fortune changea pour ce coup; car vous échûtes à La Feuillade, et j'aurois bien plus gagné de perdre toute ma vie, qu'en ce malheureux moment : toute ma consolation fut, comme j'ai dit, que l'attachement que j'allois avoir pour madame de Précy, que j'avois autrefois aimée, m'arracheroit du cœur ce que j'y avois de commencé pour vous; mais inutilement, madame. Vous jugez bien que le commerce que l'intérêt de mon ami m'obligeoit d'avoir avec vous me donnant lieu de vous connoître plus particulièrement et de remarquer en vous des principes admirables pour l'amour, je ne pus me défaire d'une passion que votre beauté seulement avoit fait naître. Lorsque La Feuillade me pria de le servir, je sentis quelque chose au-delà de la joie qu'on a d'ordinaire de servir son ami, et je m'aperçus bientôt après que, sans le vouloir tromper, j'étois ravi de me mêler de ses affaires, pour avoir seulement le plaisir de vous voir de plus près. Mais faisant réflexion qu'il pouvoit à la fin me donner d'effroyables peines, cela, madame, m'a obligé de

vous voir moins souvent, et quoique vous n'y ayez pas pris garde, depuis le départ de La Feuillade, il y a déjà plus de quinze jours que j'ai retranché de mes visites. Ce n'est pas, madame, que vous n'ayez pu remarquer jusqu'ici que j'ai servi mon ami comme je me fusse servi moi-même; je l'ai justifié quelquefois lorsqu'il étoit apparemment coupable, et que je pouvois, si j'eusse voulu, le ruiner auprès de vous sans paroître infidèle, laissant faire le ressentiment de mille fautes que vous prétendiez qu'il faisoit contre l'amour qu'il vous avoit témoigné. Mais je vous avoue que mon devoir me coûte trop en vous voyant, pour ne pas épargner, en ne vous voyant plus, tous les efforts qu'il faut que je fasse auprès de vous. Au reste, madame, je ne vous aurois jamais dit les raisons de ma retraite, si vous ne me les aviez jamais demandées. — Il n'y a rien de plus honnête, monsieur, me répliqua madame de Monglas, que ce que vous faites aujourd'hui; mais il faut achever de faire votre devoir; vous devriez mander à votre ami l'état de toutes choses, afin qu'il ne soit pas surpris quand il apprendra peut-être par d'autres voies que

vous ne me voyez presque plus, et qu'il ne s'attende pas inutilement à vos bons offices auprès de moi; et là-dessus madame de Monglas m'ayant fait aporter de l'encre et du papier, j'écrivis cette lettre:

LETTRE

DE BUSSI A LA FEUILLADE.

« Puisque de la manière que j'en use, l'amour » que j'ai pour votre maîtresse n'offense ni mon » honneur ni l'amitié que je vous dois, je puis » bien sans honte vous l'apprendre; et au con- » traire, je me déhonorerois en vous le cachant. » Sachez que je ne pus voir long-temps madame » de Monglas sans l'aimer; que m'en étant aper- » çu j'ai cessé de la voir, et que m'envoyant » chercher aujourd'hui pour savoir de moi d'où » pouvoit venir le sujet d'une si prompte retraite, » je lui ai dit que je l'aimois, mais que pour ne » rien faire contre mon devoir, je ne la verrois » plus. J'ai cru vous en devoir donner avis, afin » que vous preniez d'autres mesures auprès d'elle, » et que vous voyiez dans le malheur qui m'est ar-

» rivé de devenir votre rival, que je ne suis point
» indigne de votre amitié ni de votre estime. »

Ayant lu cette lettre à Madame de Monglas :
— Hé bien, madame, lui dis-je, ce procédé-là est-il net ? — Ah ! monsieur, répliqua-t-elle, il n'y a rien de si beau ; mais quoique je croie que vous avez la plus belle âme du monde, il seroit bien difficile que, vous mêlant des affaires de votre rival, trouvant mille raisons de vous rendre l'un à l'autre de mauvais offices, et croyant profiter de nos brouilleries, vous résistassiez, dans l'amour que vous avez pour moi, à la tentation de nous mettre mal ensemble, et comme vous avez de l'esprit, il ne seroit pas malaisé de faire en sorte qu'il parût que l'un ou l'autre eût tort, et de rejeter sur l'un de nous deux, ou sur la fortune, le malheur dont vous seul seriez la cause. Quand même votre ami cesseroit d'aimer par sa propre inconstance, après ce que je sais de vous je croirois toujours, si vous vous mêliez de nos affaires, que ce seroit par vos artifices; vous avez donc bien raison, monsieur, de ne me plus voir, et quoique je perde infiniment en cette ren-

contre, je ne puis m'empêcher de louer cette action. Après quelques autres discours sur cette matière, je sortis pour envoyer la lettre que j'avois écrite à La Feuillade, et dix jours après voici la réponse que j'en reçus :

LETTRE

DE LA FEUILLADE A BUSSI.

« Vous avez fait votre devoir, mon cher, et je » vais faire le mien. J'ai plus de confiance en vous » que vous-même : je vous prie donc de voir tou- » jours madame de Monglas, et de me servir au- » près d'elle. Quand on est aussi délicat sur l'in- » térêt que vous me le paroissez, on est assuré- » ment incapable de trahir ses amis; mais quand le » mérite de madame de Monglas vous auroit tel- » lement aveuglé que vous ne seriez plus en état » de vous en retirer, je vous excuserois volon- » tiers sur la nécessité qu'il y a de l'aimer quand » on la connoît parfaitement. »

Avec cette lettre il y en avoit encore une pour madame de Monglas; la voici:

LETTRE

DE LA FEUILLADE A MADAME DE MONGLAS.

« Je ne suis pas surpris, madame, d'apprendre » que mon ami vous aime : je m'étonnerois bien » plus qu'un honnête homme qui vous voit et » qui vous parle tous les jours, conservât son » cœur auprès tant de mérite. Il me mande qu'il » ne veut plus vous voir, de peur de succomber » à l'inclination qu'il a pour vous; et moi je le » prie de ne se pas retirer, sur l'assurance que » j'ai qu'il aura plus de force qu'il ne pense, et » que quand même il ne pourroit plus résister, » vous ne donneriez pas votre cœur à un traître » après l'avoir refusé au plus fidèle amant du » monde. »

Aussitôt que j'eus reçu ces deux lettres, je les allai porter à madame de Monglas. Mais pour ne pas nuire à mon ami, de qui la maîtresse étoit fort délicate, j'effaçai toute la fin de la lettre qu'il m'écrivoit, depuis l'endroit où il me mandoit que quand le mérite de madame de Monglas

m'auroit tellement aveuglé que je ne serois pas en état de me retirer, il m'excuseroit sur la nécessité qu'il y avoit de l'aimer quand on la connoissoit bien. J'eus peur qu'elle ne jugeât comme moi, que cet endroit ne fût fort galant, mais peu tendre.—Vous avez raison, répondit le comte de Guiche, et non-seulement cet endroit, mais les deux lettres me paroissent bien écrites, mais indifférentes. —La suite, répliqua Bussi, ne vous désabusera pas.

Vous saurez donc, continua-t-il, que madame de Monglas voyant cette rature, me demanda ce que c'étoit: je lui dis que La Feuillade me parloit d'une affaire de conséquence qui me regardoit.—Puisqu'il souhaite, me dit-elle, que vous continuiez de me voir, j'y consens : mais, monsieur, c'est à condition que vous ne me parlerez jamais des sentimens que vous avez pour moi. — Je le ferai puisque vous le voulez, lui repliquai-je ; ce n'est pas que je ne vous en dusse parler sans vous devoir être suspect ; car quoique je vous aime plus que ma vie, si pour reconnoître mon amour vous méprisez celui de mon ami, en cessant de vous estimer je cesse-

rois de vous aimer aussi : ce n'est pas assurément à cause que vous êtes belle, madame, c'est encore parce que vous n'êtes pas coquette, que je vous aime. — Je le crois, monsieur, me dit-elle, mais puisque vous ne désirez ni ne prétendez rien, ne m'aimez plus ; car qu'est-ce qu'un amour sans désirs et sans espérance ? Je ne prétends rien, lui dis-je, mais j'espère et je désire. Et que pourriez-vous désirer ? reprit-elle. —Je souhaite, repliquai-je, que La Feuillade ne vous aime plus, et que cela vous soit indifférent.—Et quand cela seroit, reprit-elle, croiriez-vous en être plus heureux ? Je ne sais si je le serois, madame, lui dis-je, mais au moins en serois-je plus près que je ne suis ; et là-dessus je fis ce couplet de chanson :

Si vous aimer seulement
Est un assez grand tourment ;
Vous pouvez juger du mal,
Que l'on a quand il faut être
Confident de son rival.

Ce qui me consoloit un peu dans la vue de toutes les peines que me donnoit un amour sans

espérances, c'est que j'étois sur le point d'avoir la charge de maître de camp général de la cavalerie (1653), et que cette charge m'obligeant d'aller bientôt à l'armée, l'honneur me guériroit d'un amour qui n'étoit pas heureux. Quelques jours avant que de partir, je voulus adoucir le chagrin que me donnoit la violence que je me faisois à cacher ma passion; et pour cet effet je donnai à madame de Sévigny une fête si belle et si extraordinaire, que vous serez assurément bien aise que je vous en fasse la description.

Premièrement, figurez-vous, dans le jardin du Temple, que vous connaissez, un bois que deux allées croisent; à l'endroit où elles se rencontrent, il y avoit un assez grand rond d'arbres, aux branches desquels ont avoit attaché cent chandeliers de cristal; dans un des côtés de ce rond, on avoit dressé un théâtre magnifique, dont la décoration méritoit bien d'être éclairée comme elle étoit; et l'éclat de mille bougies que les feuilles des arbres empêchoient de s'échapper, rendoit une lumière si vive en cet endroit, que le soleil ne l'eût pas éclairé davantage; aussi, par cette même raison, les environs en étoient si

obscurs, que les yeux ne servoient de rien, la nuit étoit la plus tranquille du monde. D'abord la comédie commença, qui fut trouvée fort plaisante. Après ce divertissement, vingt-quatre violons ayant joué des ritournelles, jouèrent des branles, des courantes et des petites danses. La compagnie n'étoit pas si grande qu'elle étoit bien choisie : les uns dansoient, les autres voyoient danser; et les autres, de qui les affaires étoient plus avancées, se promenoient avec leurs maîtresses dans des allées où l'on se touchoit sans se voir; cela dura jusques au jour, et comme si le ciel eût agit de concert avec moi, l'aurore parut quand les bougies cessèrent d'éclairer. Cette fête réussit si bien, qu'on en manda les particularités partout; et à l'heure qu'il est, on en parle avec admiration. Il y en eut qui crurent que madame de Sévigny, en ce rencontre, n'étoit que le prétexte de madame de Précy; mais la vérité fut que je donnai cette fête à madame de Monglas, sans lui oser dire; et je crois qu'elle s'en douta, sans m'en rien témoigner. Cependant je badinois avec elle devant le monde; je lui disois toujours quelques douceurs en riant; et je lui

fis ce couplet de sarabande, que vous avez oui dire assurément:

De tous côtés
On vous désire;
Mais quand vos yeux ôtent les libertés,
On veut aussi que votre âme soupire.
Sur votre cœur j'ai fait une entreprise,
Et ma franchise
Ne tient à rien;
Mais j'ai bien peur, adorable Bélise,
Que votre cœur soit plus dur que le mien.

Vous jugez bien qu'ayant ces sentimens pour madame de Monglas, mes soins pour madame de Précy étoient médiocres; je vivois pourtant le mieux du monde avec elle, et mon peu d'empressement s'accordoit fort bien avec sa tiédeur. Cependant, lorsqu'elle commença à soupçonner que j'aimois madame de Monglas, elle se réchauffa pour moi; et fut fâché quand elle vit que je ne faisois pas de même pour elle. J'admirai là-dessus le caprice des dames: elles ont du chagrin de perdre un amant qu'elles ne veulent pas aimer. Mais avec tout cela, ce que faisoit ma-

dame de Précy n'étoit pas si surprenant que ce que faisoit madame de l'Isle. J'avois parlé d'amour à la première, et il n'étoit pas fort étrange qu'elle y prît quelque intérêt; mais pour madame de l'Isle, à qui je n'avois jamais témoigné que de l'amitié, je ne puis assez m'étonner de la manière dont vous allez entendre qu'elle en usa. Sitôt qu'elle soupçonna mon amour pour madame de Monglas, il n'y a pas de ruses dont elle ne se servît pour s'en bien éclaircir; elle me disoit quelquefois en riant, que j'en étois amoureux; tantôt elle m'en disoit du bien, et parce que je craignois qu'elle ne voulût par-là découvrir ce que j'avois dans le cœur, j'étois assez réservé sur les louanges; une autre fois elle en disoit du mal; et moi, qui étois bien aise d'apprendre à madame de Monglas qu'elle étoit trompée de s'attendre à l'amitié de madame de l'Isle, ayant trouvé celle-ci en mille autres rencontres trahissant madame de Monglas, je la laissois dire, et lui donnois une audience fort favorable, pour lui faire croire que j'y prenois plaisir. Enfin ne pouvant plus souffrir un soir l'emportement qu'elle avoit contre elle, j'en avertis madame de

Monglas; ce qui fut cause qu'elles rompirent ensemble, et que, dans la suite, cette belle eut toutes les raisons du monde de croire que j'avois véritablement de l'amour pour elle.

LE PALAIS-ROYAL,

OU

LES AMOURS

DE Mme DE LA VALIÈRE ET AUTRES.

Laissons un peu les intrigues des particuliers pour nous entretenir de plus relevées et de plus éclatantes : voyons le roi dans son lit d'amour avec aussi peu de timidité que dans celui de justice, et n'oublions rien, s'il se peut, de toutes les démarches qu'il a faites, ni des soins du duc de Saint-Agnan, que nous appellerons désormais duc de Mercure, comme celui qui par ses peines a accouplé nos dieux malgré la jalousie de nos déesses. Commençons par le fidèle portrait du roi ; il est grand, les épaules un peu larges, la jambe belle ; il danse bien ; il est fort adroit à tous les exercices du corps ; il a assez l'air et le port d'un monarque ; les cheveux presque

noirs, marqué de petite vérole, les yeux brillans et doux, la bouche rouge; et avec tout cela il n'est assurément pas beau : il a extrêmement de l'esprit, son geste est admirable avec ce qu'il aime, et l'on diroit qu'il réserve le feu de son esprit, comme celui de son corps, pour cela. Ce qui aide à persuader qu'il en a infiniment, c'est qu'il n'a jamais donné son cœur qu'à des personnes de ce caractère : il a avoué que rien dans la vie ne le touche si sensiblement que les plaisirs que l'amour donne; et c'est là son penchant. Il est un peu dur, beaucoup avare, d'humeur dédaigneuse et méprisante; avec les hommes assez de vanité; un peu d'envie et pas commode s'il n'étoit roi; mais beaucoup de courage, infatigable, variable, plein d'honneur, gardant sa parole avec une fidélité extrême, reconnoissant, plein de probité, estimant ceux qui en ont, haïssant ceux qui en manquent, ferme en tout ce qu'il a entrepris. Quoique j'aie dit que son foible étoit pour les femmes, il n'en a jamais aimé un grand nombre. Sa première amourette fut la princesse de Savoie.

Le cardinal Mazarin avoit engagé la duchesse

de Savoie à venir à Lyon avec les princesses ses filles sous prétexte de faire épouser l'aînée au roi. Elle s'appeloit Marguerite. L'artifice réussit. A peine la cour d'Espagne en fut avertie, qu'elle dépêcha Pimentel à Lyon, où le roi s'étoit rendu avec toute la cour. Il lui offrit l'infante Marie-Victoire d'Autriche, que le roi épousa. On renvoya la duchesse fort mécontente. Le roi n'avoit pas laissé de concevoir de l'amour pour sa fille; mais il fallut que cette inclination naissante cédât à la politique. Au reste la princesse n'étoit pas belle.

Elle n'avoit pas été sa première inclination. Il avoit vu aux Tuileries Élisabeth de Tarneau, fille d'un avocat, et d'une grande beauté. Il fit diverses tentatives pour l'engager à répondre à son amour. Comme elle se piquoit de sagesse, elle refusa même une entrevue pour ne pas mettre sa vertu en danger.

Une troisième fut moins fière, et elle remplit quelque temps le poste que l'autre avoit refusé. Elle se nommoit de La Mothe d'Argencour, fille d'honneur de la reine-mère. Entre autres qualités attrayantes (car elle étoit fort jolie), elle possédoit celle de danser parfaitement. Ce fut

dans cet exercice que le roi en devint amoureux. Il ne put si bien cacher son commerce que le cardinal n'en fût averti. Il suscita un chagrin à la demoiselle, qui prit aussitôt le parti du couvent. Le roi chercha à s'en consoler dans les bras d'une autre maîtresse. Il choisit mademoiselle Mancini, laide, grosse, petite, ayant l'air d'une cabaretière; mais de l'esprit comme un ange; ce qui faisoit qu'en l'entendant on oublioit qu'elle étoit laide, et l'on s'y plaisoit volontiers. Comme elle aimoit le roi, ils passoient, dit-on, de bonnes heures, et souvent madame de Venelle les surprenoit comme ils s'apprêtoient à goûter de grands plaisirs; mais il faut dire la vérité, leurs joies n'ont été qu'imparfaites. Le roi l'auroit épousée sans les oppositions du cardinal, qui étoit persécuté de la reine, qui lui fit promettre un jour qu'il souhaita d'elle une marques de son amour qu'il empêcheroit la chose. — Ce que je vous demande, lui disoit-elle, n'est pas une si grande preuve de votre passion que vous pensez; car enfin, si le roi épouse votre nièce, assurément il la répudiera et vous exilera; et je vous jure que cette dernière chose m'in-

quiète davantage que le mariage, quoique je voie de plus absolument mes desseins ruinés pour la paix si le roi n'épouse la fille du roi d'Espagne.

Le cardinal donna dans le panneau, promit tout à la reine pour avoir tout : tant il est vrai que chair d'autrui ne nous est rien. Cette fois il ne fut pas Italien ; car le roi a aujourd'hui marqué une aversion invincible pour les démariages : et il le déclare si souvent, qu'il donne bien lieu de croire qu'il ne se seroit pas voulu servir de cet infâme usage. Le cardinal maria enfin sa nièce au duc de Colonna. Notre prince pleura, cria, se jeta à ses pieds, et l'appela son papa; mais enfin il étoit destiné que les deux amans se sépareroient. Cette amante désolée pressée de partir, et montant pour cet effet en carrosse, dit fort spirituellement à son amant qu'elle voyoit plus mort que vif par l'excès de sa douleur : — Vous pleurez, vous êtes roi, cependant je suis malheureuse, et je pars effectivement! Le roi faillit à mourir de chagrin de cette sépation, mais il étoit jeune, et à la fin il s'en consola selon les apparences. Il ne se consoleroit

pas aujourd'hui si facilement : il est vrai qu'il aime plus que jamais on a aimé ; c'est mademoiselle de La Valière, fille de la maison de madame. Quoiqu'elle ne soit pas selon l'ordre de Melchisédec, vous me dispenserez de raconter sa généalogie, n'ayant rien de si illustre que sa personne : je dirai seulement en passant que le duc de Monbazon avoit promis au père de cette fille de lui faire donner sa noblesse, mais il mourut avant que M. de Monbazon eût exécuté sa parole ; sa veuve épousa M. de Saint Remi. Enfin tout ce qu'on en peut dire, c'est que La Valière, qui n'étoit pas demoiselle il y a cinq ans, est présentement noble comme le roi. Il faut un peu dire comment est faite une personne qui a si fortement pris le cœur d'un roi fier et superbe. Elle est d'une taille médiocre, fort menue ; elle ne marche pas de bon air, à cause qu'elle boite ; elle est blonde et blanche, marquée de petite vérole, les yeux bruns ; les regards en sont languissans, et quelquefois aussi sont-ils pleins de feu, de joie et d'esprit ; la bouche grande, assez vermeille, les dents pas belles, point de gorge, les bras plats, qui font assez

mal juger du reste de son corps; son esprit est brillant, beaucoup de vivacité et de feu. Elle dit les choses plaisamment, elle a beaucoup de solidité et même du savoir, sachant presque toutes les histoires du monde, aussi a-t-elle le temps de les lire : elle a le cœur grand, ferme et généreux, désintéressé et tendre, et sans doute qui veut que son corps aime quelque chose. Elle est sincère et fidèle, éloignée de toute coquetterie, et plus capable que personne du monde d'un grand engagement; elle aime ses amis avec une ardeur inconcevable, et il est certain qu'elle aima le roi par inclination plus d'un an avant qu'il la connût, et qu'elle disoit souvent à une amie, qu'elle voudroit qu'il ne fût pas d'un rang si élevé. Chacun sait que la plaisanterie que l'on en fit donna la curiosité au roi de la connoître; et comme il est naturel à un cœur généreux d'aimer ceux qui l'aiment, le roi l'aima dès-lors. Ce n'est pas que sa personne lui plût. Car comme il n'eut que de la reconnoissance, il dit au comte de Guiche, qu'il la vouloit marier à un marquis qu'il lui nomma, et qui étoit des amis du comte, ce qui lui fit re-

partir au roi, que son ami aimoit les belles femmes. —Hé! bon Dieu! dit le roi, il est vrai qu'elle n'est pas belle : mais je lui ferai assez de bien pour la faire souhaiter. Trois jours après, le roi fut chez Madame qui étoit malade, et s'arrêta dans l'antichambre avec La Valière, à laquelle il parla long-temps. Le roi fut si charmé de son esprit, que dès ce moment sa reconnoissance devint amour : il ne fut qu'un moment avec Madame; il y retourna le jour suivant et un mois de suite, ce qui fit dire à tout le monde qu'il étoit amoureux de Madame, et l'obligea même de le croire : mais comme le roi chercha l'occasion de découvrir son amour, parce qu'il en étoit fort pressé, il la trouva. Tout lui auroit été bien facile, s'il n'eût considéré que sa qualité de roi, mais il regardoit bien autrement celle d'amant. En effet, il parut si timide, qu'il toucha plus que jamais un cœur qu'il avoit déjà assez blessé. Ce fut à Versailles, dans le parc, qu'il se plaignit que, depuis dix ou douze ans, sa santé n'étoit pas bonne. Mademoiselle de La Valière parut affligée, et le lui témoigna avec beaucoup de tendresse. — Hélas ! que vous êtes

bonne, mademoiselle, lui dit-il, de vous intéresser à la santé d'un misérable prince, qui n'auroit pas mérité une seule de vos plaintes, s'il n'étoit autant qu'il est à vous. Oui, mademoiselle, continua-t-il avec un trouble qui charma la belle, vous êtes maîtresse absolue de ma vie, de ma mort et de mon repos, et vous pouvez tout pour ma fortune. La Valière rougit et fut si interdite qu'elle en demeura muette ; elle voyoit un grand roi qu'elle aimoit à ses genoux tout passionné; ne peut-on pas s'embarrasser à moins? —A quoi attribuerai-je ce silence, mademoiselle? reprit-il. Ah! c'est en effet de votre insensibilité et de mon malheur; vous n'êtes pas si tendre que vous paroissez, et si cela est, que je suis à plaindre, vous adorant au point que je fais!—Non, sire, répliqua-t-elle, je ne suis point insensible à ce que vous sentez pour moi; je vous en tiendrai compte dans mon cœur, si c'est véritablement que vous m'aimez. Mais si parce que l'on m'a voulu tourner en ridicule à cause de l'estime particulière que j'ai eue pour votre personne; si parce qu'il semble que l'on ne doit regarder en un roi que sa couronne et son scep-

tre et son diadème, qu'il est presque défendu de le louer pour sa personne; et que cependant je me suis si peu souciée de l'usage; que j'ai loué ce qui véritablement est à vous; si, dis-je, par cette raison, vous croyez qu'il sera facile de flatter ma vanité, et de m'engager à vous répondre sérieusement sur ce chapitre; ah! sire que votre majesté sache qu'il ne vous seroit pas glorieux de jouer ce personnage: et comme votre sincérité est une des choses qui me charme le plus en vous, je prendrois la liberté de vous blâmer, du moins dans mon cœur, tout comme un autre homme, et de penser que votre vertu n'est pas parfaite.—Que j'estime vos sentimens, répliqua le roi, de mépriser les vices jusque dans l'âme des monarques! mais que j'ai lieu de me plaindre de vous, si vous pouvez me soupçonner du plus honteux de tous les crimes! Vrai Dieu! quelle gloire y a-t-il de passer pour habile fourbe! Quand on saura par toute la terre que j'ai abusé la fille de France la plus charmante, l'on dira aussi qu'infailliblement je suis le plus grand de tous les trompeurs; est-ce là une belle chose pour un roi? Non, mademoiselle, croyez que je

suis né pour ce que je suis; grâces à Dieu, j'ai de l'honneur et de la vertu; et puisque je vous dis que je vous aime, c'est que je le fais véritablement, et que je continuerai avec une fermeté que sans doute vous estimerez. Mais, hélas! je parle en homme heureux, et peut-être ne le serai-je de ma vie. Je ne sais pas, répliqua La Valière; mais je sais bien que si le trouble de mon esprit continue, je ne serai guère heureuse. La pluie qui survint en abondance interrompit cette conversation, qui avoit déjà duré trois heures; on remarqua beaucoup de tristesse sur le visage de La Valière et d'inquiétude sur celui du roi. Il la fut revoir le lendemain, et il eut avec elle une conversation de même nature; après laquelle il lui envoya une paire de boucles d'oreilles valant 50,000 écus, et deux jours après, un crochet et une montre d'un prix inestimable, avec ce billet.

LETTRE.

« Voulez-vous ma mort? dites-le-moi sincère-
» ment, mademoiselle; il faudra vous satisfaire.

» Tout le monde cherche avec empressement ce
» qui peut m'inquiéter : l'on dit que Madame
» n'est point cruelle ; que la fortune me veut as-
» sez de bien ; mais on ne dit pas que je vous
» aime, et que vous me désespérez. Vous avez
» une espèce de tendresse qui me fait enrager ;
» au nom de Dieu, changez votre manière d'agir
» pour un prince qui se meurt pour vous ; ou
» soyez toute douce, ou soyez toute cruelle. »

Le roi, qui est le plus impatient de tous les hommes lorsqu'il aime, et qui a pour maxime, que plus une femme a d'esprit et de sagesse, plus enfin elle donne son cœur, et que lorsqu'elle l'a donné, il n'est plus en son pouvoir de refuser rien à son amant, se résolut enfin de savoir où il en étoit avec sa maîtresse. Elle a avoué elle-même que toute sa fierté l'abandonna, et qu'il ne l'aborda qu'en tremblant : il s'étoit mis le plus magnifique qu'il eût jamais fait, et l'alla voir chez Madame, que le comte de Guiche entretenoit ; alors les filles qui étoient avec La Valière se retirèrent par respect, si bien qu'il demeura seul avec elle : il lui dit tout ce qu'un

amour tendre et violent peut faire dire à un homme qui a de l'esprit et de la passion; il l'assura que sa flamme seroit éternelle; qu'il ne lui demandoit point cette faveur par un sentiment que les hommes ont d'ordinaire; que ce n'étoit que pour avoir la satisfaction de se dire mille fois le jour, qu'il n'avoit plus lieu de douter que son cœur ne fût absolument à lui : elle, de son côté, lui fit comprendre que ce n'étoit qu'à la seule tendresse qu'elle accordoit cette grâce; que la grandeur ne l'éblouissoit pas; qu'elle aimoit sa personne et non pas son royaume; enfin après avoir dit : — Ayez pitié de ma foiblesse, elle lui accorda cette ravissante grâce pour laquelle les plus grands hommes de l'univers font des vœux et des prières. Jamais fille ne chanta si haut les abois d'une virginité mourante; elle redoubla même son chant plusieurs fois; le roi étoit plus brave qu'on ne peut penser, et avec raison il eut pu défier mille.... et mille Saucourts. Il sentit après la faveur reçue, de ces grands redoublemens d'amour; il lui jura, si elle lui demandoit sa couronne, qu'il la lui donneroit de bon cœur. Il la retourna voir le jour suivant;

elle le pria qu'ils cachassent leur commerce, et lui dit que Madame le croyoit amoureux d'elle; il est certain qu'il lui répondit qu'il ne pouvoit avoir le cœur assez perfide pour aider à la tromper. — Mais si je vous en priois, dit la Valière? — Ah! que vous m'embarrasseriez! dit le roi; mais enfin je vous l'ai dit, je suis tout à vous. Ils continuèrent encore quinze jours ce commerce secret, mais le hasard le fit découvrir, ce qui obligea le roi et mademoiselle de La Valière de ne plus rien dissimuler. On ne peut exprimer les dépits, les emportemens de Madame, et combien elle se croyoit indignement traitée : elle est belle, elle est glorieuse et la plus fière de la cour. Quoi! disoit-elle, préférer une petite bourgeoise de Tours, laide et boiteuse, à une fille de roi faite comme je suis? Elle en parla à Versailles aux deux reines, mais en femme vertueuse, qui ne vouloit pas servir de commode aux amours du roi. La reine-mère résolut qu'il en falloit parler à La Valière; en effet toute trois lui en parlèrent avec tant d'aigreur, que la pauvre fille résolut de s'aller camper le reste de ses jours dans un couvent, et de mortifier son corps pour les plaisirs qu'elle

avoit pris. Elle y alla deux jours après, et d'abord qu'elle y fut entrée, elle demanda une chambre, et s'y alla fondre en larmes. En ce temps-là il y avoit des ambassadeurs pour le roi d'Espagne à Paris, dans la salle où l'on les reçoit d'ordinaire : plusieurs personnes de qualité y étoient, entre lesquelles se trouva le duc de Saint-Agnan, qui après s'être entretenu avec le marquis de Sourdis qui parloit bas, reprit assez haut d'un ton étonné : — Quoi ! La Valière en religion ? Le roi, qui n'avoit entendu que ce nom, tourna la tête vers eux tout ému, et demanda : — Qu'est-ce, dites-moi ? Le duc lui repartit, que La Valière étoit en religion à Chaillot. Par bonheur les ambassadeurs étoient expédiés ; car dans le transport où cette nouvelle mit le roi, il n'eût eu aucune considération. Il commanda qu'on lui apprêtât un carrosse, et sans l'attendre il monta aussitôt à cheval. La reine, qui le vit partir, lui dit qu'il n'étoit guère maître de lui. — Ah ! reprit-il furieux comme un jeune lion, si je ne le suis de moi, madame, je le serai de ceux qui m'outragent. En disant cela il partit, et courut à toute bride à Chaillot, où il la demanda : elle

vint à la grille : — Ah ! lui cria le roi, de la porte, tout fondu en larmes, vous avez peu de soin de la vie de ceux qui vous aiment. Elle voulut lui répondre, mais ses larmes l'empêchèrent : il la pria de sortir promptement : elle s'en défendit long-temps, alléguant le mauvais traitement de Madame. — Enfin, dit-elle en levant les yeux au ciel, on est bien foible quand on aime, et je ne me sens point la force de vous résister. Elle sortit, et se mit dans le carrosse que le roi avoit fait amener : — Voilà, dit-elle en y montant, pour tout achever. — Non, reprit son amant couronné, je suis roi, Dieu merci, et je le ferai connoître à ceux qui auront l'insolence de vous déplaire. Il lui proposa sur le chemin de lui donner un hôtel et un train ; mais cela lui sembla trop éclatant ; elle l'en remercia fort civilement. Enfin le roi, en arrivant, dit à Madame qu'il la prioit de considérer mademoiselle de La Valière comme une fille qu'il lui recommandoit plus que sa vie. — Oui, reprit Madame en souriant, je ne la regarderai plus que comme une fille à vous. Le roi parut mépriser cette sotte pointe, et continua ses visites avec plus d'attachement qu'aupara-

vant : il lui envoya continuellement à la vue de Madame des présens très-magnifiques. Cependant le roi la pressoit incessamment de vouloir prendre une maison, et enfin elle y consentit, afin de le voir, disoit-elle, plus commodément. Il lui donna le palais Biron, qu'il alla lui-même voir meubler des plus riches meubles qui soient en France; elle en change quatre fois l'année. Il a honoré son frère, qui n'est pas honnête homme, d'une belle charge, et lui a fait épouser une héritière qui étoit assez considérable pour un prince. La reine en a pensé mourir de jalousie, car elle aime le roi, et le roi aime La Valière. Sur ces entrefaites, il tomba malade à Versailles : pendant sa maladie il rêva continuellement à sa maîtresse, qui ne vouloit pas le voir, de peur de le mettre en péril. Après qu'il n'y eut plus rien à craindre, M. de Saint-Agnan, par l'ordre du roi, l'alla querir; mais comme ils arrivèrent, la chambre étoit toute pleine de monde, de sorte qu'il fallut qu'elle restât dans la prochaine, et d'abord que le duc parut dans celle du roi, ce qui lui fit connoître que La Valière étoit proche, le roi se voulant défaire de la

compagnie, fit civilité à monsieur le prince en lui disant qu'il étoit nécessaire qu'il vît et qu'il fît réponse à un paquet qu'on venoit de lui apporter, et par ce moyen ne différa pas un moment la vue de La Valière. — Hélas! lui dit-elle en entrant, du ton le plus tendre du monde, la fortune me redonne mon cher prince! — Oui, mon bel enfant, pour vous aimer avec plus d'ardeur que jamais. Il lui montra son billet qu'il portoit sur son cœur, qui étoit conçu en ces termes;

BILLET.

« Tout le monde dit que vous êtes fort mal;
» peut-être n'est-ce que pour m'affliger; l'on dit
» aussi que vous êtes inquiet de ce dernier bruit.
» Dans ces troubles, je vous demande la vie de
» mon amant, et j'abandonne l'état et tout le
» monde même. Pourquoi, si vous m'aimez,
» comme l'on dit, ne me vouloir point voir?
» Adieu; envoyez-moi querir demain, c'est-à-dire
» si mon inquiétude me permet de vivre jusques
» à ce jour-là. »

Le roi baisa cette lettre devant elle mille et

mille fois, et lui dit qu'il lui devoit la vie et sa joie; mais quelques excès que son amante lui fit faire le firent tomber malade presque comme devant. Cependant ils ne furent pas sans effet, puisque au bout de neuf mois mademoiselle de La Valière paya ses plaisirs par des douleurs, en mettant au monde une petite fille faite comme le père. Mais pour en revenir à la maladie du roi, qui fut plus violente que longue, il faut savoir qu'au retour de sa santé il n'y eut pas de femme à la cour qui ne travaillât à lui donner de l'amour. Madame de Chevreuse, dont la personne est le tombeau des plaisirs, après en avoir été le temple, ne pouvant rien plus pour elle, produisit madame de Luynes, qui est une des plus belles femmes de France, mais peu ou point d'esprit. Madame la duchesse de Soubize, dont les yeux vont tous les jours à la petite guerre, n'y réussit pas mieux que la princesse Palatine et madame de Soissons; mais, en vérité, le roi en fit confidence à La Valière et s'en divertit avec elle; aussi alla-t-elle voir sans façon la princesse Palatine et lui fit beaucoup de civilité et d'amitié. Le roi le sut et en eut du chagrin. — Quoi! lui dit-il, si peu de jalousie? Ah! made-

moiselle, il y a peu d'amour. — Excusez-moi, lui répondit-elle, j'ai le cœur plus jaloux en amitié que qui que ce puisse être ; mais j'ai trop bonne opinion de votre esprit pour croire que vous aimassiez une grande statue et une grande masse de neige. Cela ne satisfit point le roi, qui est le plus incommode des hommes sur ce chapitre; sans avoir nulle bonne raison il picota cette fille un mois durant. Elle en souffrit quelque temps avec une patience extrême; mais enfin elle le traita mal à Vincennes; il le souffrit assez impatiemment pour qu'il lui parût un désespoir dans les yeux. Il vit Belfonds à qui il dit qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes de n'aimer que la gloire. — Ah! sire, répliqua spirituellement Belfonds, la gloire est une maîtresse plus difficile à servir qu'une femme, et plût au ciel m'avoir donné un cœur aussi sensible à l'amour comme il l'est à cette autre passion : je serais bien plus heureux. Le roi soupira et ne lui répondit rien; mais le jour suivant il vit mademoiselle de La Motte qui est une beauté enjouée, fort agréable et qui a beaucoup d'esprit; il lui dit beaucoup de choses obligeantes, il fut toujours auprès d'elle, soupira

souvent, et enfin fit assez pour faire dire dans le monde qu'il en étoit amoureux, et pour le persuader à madame sa mère, qui grondoit sa fille de ne pas répondre à la passion d'un si grand monarque. Toutes les amies de la maréchale s'assemblèrent pour en conférer, et après lui avoir bien dit que nous n'étions plus dans la sotte simplicité de nos pères, où une simple galanterie passoit pour une injure, et où une fille n'entendoit parler d'amour que le jour de ses noces, qu'aujourd'hui le monde est plus fin et plus raisonnable, et, par une heureuse vicissitude, l'amour et la galanterie se sont introduits partout; enfin ils querellèrent à outrance cette aimable fille, qui, dans son cœur, avoit une secrète attache pour M. de Richelieu, ce qui faisoit qu'elle voyoit sans joie la passion du roi et reçut mal les avis de ses parens. Cependant le roi continuoit d'aller tous les jours chez La Valière, mais il y rêvoit et lisoit, ou sortoit sans lui avoir presque parlé. Il n'y eut que M. de Vardes et de Bussi qui ne s'y trompèrent point et qui dirent toujours que ce n'étoit qu'un dépit amoureux. En effet, le roi devint jaune, n'alla plus à la chasse, il rioit par force

et se donnoit mille maux à plaisir. Il s'en ouvrit au duc de Saint-Agnan en des termes qui faisoient bien connoître qu'il étoit pris pour sa vie. Oui, disoit-il au duc, si jamais homme fut à plaindre, c'est moi; je ne fais rien qui ne me gêne, et la couronne en de certains momens m'incommode; j'aime, Saint-Agnan, autant qu'on peut aimer, et ne connois que trop qu'on ne m'aime point, ou si foiblement que je ne serai jamais content; cependant que n'ai-je point fait pour me bien faire aimer? Parle, Saint-Agnan, mais parle sincèrement; suis-je indigne d'être aimé? Ne voyez-vous pas que tous ceux qui ont aimé cette cour sont incomparablement plus aimés que je ne suis? Le duc, qui a de l'esprit, connut bien que le roi n'étoit en cet état que par son extrême passion, et parla si obligeamment pour La Valière que le roi l'en aima encore mieux et lui dit qu'il prétendait avoir pour sa maîtresse une foi inviolable, mais qu'il vouloit en être aimé. C'étoit sur les deux heures que le roi disoit ceci au duc, et, sur les sept heures, il fut pris d'étranges maux de tête et de vomissemens furieux. Le duc alla trouver La Valière et lui raconta mot pour mot

tout ce que le roi lui avoit dit. La Valière lui répondit que le caprice du roi l'avoit affligée; mais qu'après tout elle n'étoit pas d'humeur à lui demander pardon pour un mal qu'elle n'avoit pas fait, qu'elle avoit lieu de se plaindre de lui, et qu'il n'en avoit point de se plaindre d'elle, et que ce n'étoit point parce qu'il étoit son roi qu'elle avoit pris soin de lui plaire, qu'elle en auroit usé tout de même pour un autre qu'elle auroit aimé.

Cependant le roi passa une fort méchante nuit, et toute la cour le fut voir le lendemain. De Vardes lui dit mille équivoques sur son mal fort spirituellement; enfin ce malade amoureux pria son confident d'aller trouver de sa part sa maîtresse, et de lui apprendre la cause de son mal. Elle le reçut avec une mélancolie extrême, et lui avoua qu'elle souffroit des maux inconcevables, et qu'il lui feroit plaisir de porter ce billet au roi, dont voici les paroles :

« Si l'on savoit la cause de vos maux, l'on y
» apporteroit du remède, quand il en devroit
» goûter la vie; mais, mon Dieu! qu'il est inutile
» de vous dire ce que je vous dis; ce n'est pas

» moi qui donne à votre majesté ses bons ni ses » mauvais jours. »

Le duc fut promptement porter ce billet au roi; la jeune reine étoit pour lors sur son lit, et d'abord qu'il le vit, il s'écria : — St-Agnan, je suis bien foible, et je le suis plus que vous ne pouvez penser. La reine se retira, et le roi relut vingt fois ce billet; il fit admirer au duc cette manière d'écrire; mais il ne pouvoit souffrir ce cruel terme de votre majesté. Il en parloit encore quand mademoiselle de La Valière entra dans sa chambre avec madame de Montausier, à laquelle cette visite aux flambeaux a valu toute sa faveur; elle se retira, par commodité et par respect au bout de la chambre avec le duc. Mademoiselle de La Valière se mit sur le lit du roi; elle étoit en habillement négligé, et le roi, qui prend garde à tout, lui en sut bon gré. Elle le regarda avec une langueur passionnée à lui faire entendre que son cœur seroit éternellement à lui; le roi fut si transporté, qu'après lui avoir demandé mille pardons, il baisa un quart d'heure ses mains sans lui rien dire que ces trois paroles : — Eh

que je serois misérable, mademoiselle, si vous n'aviez pitié de moi! Enfin ils se parlèrent, ils se contèrent leurs raisons, et furent cinq heures à dire : — Que je vous aime! que vous aviez de tort! votre cœur est hors de prix; que nous avons lieu d'être contens! aimons-nous toujours. Ils ne s'en tinrent pas aux paroles tendres, et ma foi je le crois; mais je ne sais pas si le roi, qui le lendemain se leva pour passer tout le jour avec La Valière, le passa plus sagement. Après ce raccommodement, il n'y a jamais eu de vie plus heureuse que la leur; ils ont pris tant de peine à se persuader de la fidélité et de la tendresse l'un de l'autre, qu'ils n'ont plus lieu d'en douter. La Valière a pris avec elle mademoiselle d'Attiny, fille de haute qualité, belle comme un ange, qu'elle a toujours fort aimée; c'est sa chère confidente : ils ne font point de façon devant elle, Dieu l'ayant douée d'un esprit fort commode. Madame de Soissons, qui a cru être autrefois aimée, a supporté avec une étrange impatience la faveur de La Valière; de sorte que la voyant un jour passer devant la fille d'un avocat du parlement, duquel madame de Soissons fai-

soit ses délices, elle dit assez haut à madame de Ventadour : — J'avois toujours bien cru que La Valière étoit boiteuse, mais je ne savois pas qu'elle fût aveugle. La Valière, qui entendit cela, le sentit sensiblement, et ne put s'empêcher d'en faire ses plaintes au roi avec les paroles du monde les plus piquantes pour madame de Soissons. Le roi en parut épouvantablement irrité; il lui dit en partant de chez elle : — Parlez librement, mademoiselle; que voulez-vous que je fasse contre ceux qui vous outragent? et pensez fortement qu'il ne me sera jamais impossible de vous satisfaire. En sortant de chez elle il rencontra le duc de Saint-Agnan, qu'il fit monter dans son carrosse; mais quand il y fut, il ne lui dit rien, seulement qu'en descendant : — Eh bien, parce que j'aime une fille, il faut que toute la France la haïsse! mais ce n'est pas aux plaintes que je m'en veux tenir, je veux que vous alliez tout présentement dire à madame de Soissons que je lui défends l'entrée du Louvre. Le duc lui demanda s'il avoit bien songé à cet ordre. — Oui, reprit le roi, si bien que je veux que vous l'exécutiez tout à l'heure. — Mais si j'osois, répliqua

le duc, vous faire ressouvenir que vous avez eu autrefois quelque considération pour madame de Soissons. — Je vous entends, répliqua le roi : c'est que vous voulez dire que je l'ai aimée. Non, croyez que je ne l'ai jamais fait ; elle n'a pas assez d'esprit pour m'avoir jamais rien inspiré, sinon à l'âge de quinze ans, où elle m'entretenoit des couleurs qui me plaisoient le plus ; aussi je ne me refuserai en rien à la vengeance que je dois à mademoiselle de La Valière. — Je le veux croire, répondit le duc ; mais, sire, n'avez-vous point égard à toute une grande famille, et à la mémoire de son oncle * ? — Que vous me connoissez peu, Saint-Agnan, lui dit-il, si vous croyez que la considération de ce que l'on aime ne l'emporte pas sur celle d'une famille ! Quoi ! il sera permis à monsieur celui-ci et à madame celle-là d'insulter une personne que j'honore ! Est-ce avoir du respect pour ce que j'aime ? Peut-on pousser l'insolence plus loin que de mépriser ce que son roi estime ? Après tout, une Valière ne vaut-elle pas bien une Mancini ? Je m'étonne que de Vardes, qui sait si bien aimer, n'ait

* Le cardinal Mazarin.

pas appris à madame de Soissons que l'on sent incomparablement davantage ce qui s'adresse à ce qu'on aime que ce qui touche soi-même. Ma foi ces petites gens-ci règleront bientôt ce que je dois aimer ! Parbleu, c'est être bien misérable ! il n'y a pas un petit gentilhomme qui ne fasse respecter sa maîtresse par ses amis et ses vassaux, et un roi n'en peut venir à bout. Je proteste pourtant qu'en quelque manière que ce soit j'y réussirai, et je commencerai par madame de Soissons. — Mais, lui dit le duc, votre majesté a-t-elle bien pensé aux intérêts de mademoiselle de La Valière? Ne croyez-vous point que les reines vont être ravies d'avoir prétexte de crier contre elle, et de pouvoir dire qu'elle ne cause que des désordres ? — Ah ! reprit le roi, le plus affligé du monde, c'est assez, je n'ai plus rien à dire, sinon que je suis le plus malheureux de tous les hommes. En effet, y a-t-il quelqu'un si chétif qu'il soit qui ne venge ce qu'il aime ? et moi je ne puis. Vous avez raison, les reines feroient rage contre cette pauvre fille, et l'on n'a désormais qu'à l'insulter, qu'à la piller et qu'à la maltraiter, mesdames le trouveront bon, tant

elles ont d'amitié pour moi. En disant cela les larmes lui tombèrent des yeux, de chagrin et de rage. Le duc alla faire un fidèle récit de tout ceci à La Valière, qui envoya par lui ce billet :

« Que je vous aime, et que vous méritez de
» l'être, mon cher ! mais il me fâche de troubler
» vos plaisirs par mes malheurs. Pourquoi appe-
» ler malheur ce qui ne l'est point ? Non, je me
» reprends : tant que mon cher prince m'aimera,
» je n'en aurai jamais, rien ne me peut affliger
» que sa perte. Voilà mes sentimens, confor-
» mez-y les vôtres, et nous mettons au-dessus de
» ceux qui ne sauroient nuire. Adieu, mon illus-
» tre amant; venez ce soir plus tôt qu'à l'ordi-
» naire. »

Le roi n'eut pas plus tôt reçu ce billet, qu'il partit aussitôt ; et l'on ne sait s'ils se dirent et se firent des amitiés. Cependant le roi vit madame de Soissons dans les jardins de Saint-Cloud, et il lui fit mille incivilités. Quinze jours après, le roi, qui avoit passé depuis midi jusqu'à quatre heures après minuit avec La Valière, vint se coucher ; il trouva la jeune reine en simple juppe, auprès du feu, avec madame de Chèvreuse.

Comme le roi se sentoit encore mécontent contre elle pour La Valière, il lui demanda avec un froid horrible, pourquoi elle n'étoit pas couchée. — Je vous attendois, lui dit-elle tristement. — Vous avez la mine, lui répondit le roi, de m'attendre bien souvent. — Je le sais bien, lui répondit la reine, car vous ne vous plaisez guère avec moi, et vous vous plaisez bien davantage avec mes ennemis. Le roi la regarda avec une fierté qui approchoit bien du mépris, et lui dit, d'un ton moqueur : — Hélas ! madame, qui vous en a tant appris ? et en la quittant : — Couchez-vous, madame, avec vos petites raisons. La reine fut si vivement touchée, qu'elle alla se jeter aux pieds du roi, qui se promenoit dans sa chambre. — Eh bien, madame, que voulez-vous dire ? lui dit-il. — Je veux dire, répondit la reine, que je vous aimerai toujours, quoi que vous me fassiez. — Et moi, lui dit le roi touché, j'en userai si bien que vous n'y aurez aucune peine ; mais si vous voulez m'obliger, vous n'écouterez plus madame de Soissons, ni madame de Navailles (parce qu'elle avoit causé de La Valière ; et comme elle continuoit, et que La Valière n'avoit jamais

eu d'inclination pour elle avant même qu'elle fût en crédit, le roi se défit d'elle et de son mari). Deux mois après, le roi se mit en tête que La Valière fût reçue des reines, et souhaita qu'elles la vissent de bon œil. Pour cet effet il en parla à madame de Montausier, qui alla par ordre du roi dès ce moment à la chambre de la jeune reine : — Madame, lui dit-elle, c'est un roi qui veut que je m'acquitte d'une commission que je doute qui vous soit agréable, il n'a pas été en mon pouvoir de m'en dispenser. C'est, madame, qu'il souhaite que votre majesté reçoive mademoiselle de La Valière, qui veut vous rendre ses respects. — Je l'en quitte, répliqua la reine, il n'est pas besoin. — Si j'osois, ajouta madame de Montausier, dire à votre majesté que cette complaisance que vous aurez pour le roi le touchera sans doute, et qu'au contraire votre refus l'aigrira; enfin, madame, si le roi aime cette fille, votre froideur ne le guérira pas; ainsi votre majesté feroit quelque chose de plus heureux pour elle, si elle vouloit surmonter cette petite répugnance qui s'oppose aux volontés du roi, et si elle vouloit suivre l'exemple de tant d'illustres

femmes, qui en ont dignement usé avec ce que leurs maris aimoient. — Mais, madame, interrompit la reine, le moyen de voir cette fille ? j'aime le roi, et le roi n'aime qu'elle. Le roi, qui étoit aux écoutes, entra brusquement : sa vue surprit si fort la reine, qu'elle en rougit et saigna du nez, de manière qu'elle se servit de ce prétexte pour sortir. Trois jours après, elle accoucha d'une petite moresse dont elle pensa mourir. Toute la cour fut en prières, la reine mère fondoit en larmes auprès de son lit; le roi en parut triste, mais il ne discontinua point de voir La Valière en secret, et de lui donner mille marques de son amour. Cependant la jeune reine le pria, en présence de sa mère et de son confesseur, de vouloir marier La Valière. Le roi, qui ne sauroit être fourbe, ne put se résoudre à le leur accorder, et ne leur fit que dire tout interdit, que si elle le vouloit, il ne s'y opposeroit pas, et qu'ils pouvoient lui chercher parti. Ils pensèrent à M. de Vardes, comme l'homme de la cour le plus propre à se faire aimer : mais de Vardes étoit amoureux à mourir de madame de Soissons; ainsi quand on lui en parla, il se mit

à rire, disant, qu'on se moquoit; qu'il n'étoit pas propre au mariage. Madame, qui savoit la passion de Vardes pour madame de Soissons, alla voir la comtesse, comme la plaignant si son amant consentoit à ce mariage; elle lui offrit ses services en cette occasion, en le faisant détourner par le comte de Guiche, intime ami du marquis. Voilà nos deux admirables qui lient une grande amitié et s'ouvrent leurs cœurs de leurs amours : de Vardes vint voir la comtesse, à laquelle il fit valoir le refus de La Valière avec un million; car, lui dit-il, ce n'est point par délicatesse; je me moque de son commerce avec le roi: feu le comte de Moret mon père, qui étoit un des plus honnêtes hommes de France, épousa bien une des maîtresse de Henri IV, de laquelle je suis sorti, jugez si j'en ferois de la difficulté; d'ailleurs, ne l'aimant point, le roi me feroit un extrême plaisir de la divertir. — Mais, madame, reprit-il avec un air charmant et passionné, ce sont vos yeux qui m'en empêchent; ils ne voudroient plus me regarder avec douceur; ou pour mieux dire, c'est la possession de votre illustre cœur, de laquelle je me ren-

drois indigne, si je pouvois consentir à vous déplaire: ainsi je vous jure par vous-même, qui est une chose sacrée pour moi, que jamais je ne penserai à aucun engagement, quelque avantageux qu'il puisse être. La comtesse étoit si charmée de voir des sentimens si tendres et si honnêtes à son amant, qu'elle ne savoit que lui dire, pour lui exprimer sa joie. Madame survint sur le point de leur extase, accompagnée du comte de Guiche, auquel ils ne firent mystère de rien. Voilà l'établissement d'une agréable société, chacun se promettant de se servir utilement. Cependant nos deux couples d'amans résolurent de faire rompre un commerce plus honnête et plus spirituel que le leur. Pour cet effet, il écrivirent une lettre à la señora Molina, attachée à la jeune reine, que le comte tourna en espagnol, par laquelle ils lui mandoient le mépris que le roi faisoit de la reine, l'amour qu'il portoit à La Valière, et mille choses de cette nature: car il est à remarquer que le dépit de Madame duroit toujours contre La Valière, et que la comtesse enrageoit qu'on lui voulût ôter son amant pour elle. La señora Molina fut mon-

trer cette lettre au roi, qui la fit voir à de Vardes, et s'en plaignit à lui comme à un fidèle ami. En vérité il faut que l'amour soit une violente passion, pour faire changer les inclinations en un moment; car il est constant que de Vardes est de bonne foi et la probité même : cependant il eut quelques remords de cette perfidie envers son roi; mais ils ne durèrent que depuis le Louvre jusques à l'hôtel de Soissons, où il trouva sa maîtresse et ses confidens, lesquels railloient le roi avec beaucoup de liberté : ils le traitèrent de fanfaron, qui prétendoit que l'amour ne devoit avoir de douceur que pour lui : ils s'en écrivoient souvent en ces termes, le comte et Madame, parce que le roi avoit apporté quelques obstacles à leurs visites. Ce fut en ce temps-là qu'il se déguisa en fille, et qu'il fut vu dans la chambre par la reine d'Angleterre, et ce fut aussi peu après que le roi lui ordonna d'aller à Marseille, et de partir dans le même jour sans aller chez Madame. Dieu sait s'il observa cet ordre; il y fut dans la même heure tout botté. — Eh bien, madame, s'écria-t-il de la porte, pour vous voir je brave le roi et les puissances souveraines; trop heureux, si vous

seule qui me tenez lieu de tout, m'assurez qu'en quelque lieu que ma misérable fortune me porte, vous me voudrez du bien. Oui, madame, dans la douleur qui me transporte, ni la colère du roi ni celle des reines ne m'est point redoutable; je n'appréhende que la rigueur qu'apporte une longue absence. — Non, repartit Madame toute fondue en larmes en l'embrassant, non, non, cher comte, rien ne détruira jamais l'affection que je vous ai promise, et aussi bien que vous, je mépriserai toutes choses; mais, mon cher, aimez-moi, et ne m'oubliez jamais; et après bien des pleurs et des embrassemens il fallut se séparer.

Peu de temps après, on trama de furieuses malices contre la vie de LaValière, et le roi, qui l'aimoit avec plus d'ardeur que jamais, et qui avoit connu la grandeur de sa possession, à la proposition qu'on lui avoit faite de la marier, l'alloit voir trois fois par jour avec une assiduité qui marquoit bien son amour. Ce n'est pas qu'elle ne l'eût extrêmement grondé de l'avoir mise en liberté devant les reines de se marier. — Êtes-vous, lui dit-elle, celui même que j'ai vu me jurer que

la mort la plus cruelle ne l'est pas à l'égal de voir ce que l'on aime dans les bras d'un autre ? Êtes-vous celui qui disoit que dans ces occasions l'on se devoit servir des poignards et des poisons ? Non, vous ne l'êtes plus ; mais pour mon malheur je suis encore ce que j'étois : je vois bien cependant qu'il est temps que je travaille à trouver dans mon courage de quoi me consoler de la perte que je ferai bientôt de votre cœur.—Mais, lui disoit le roi, mettez-vous en ma place, et au nom de Dieu apprenez-moi ce que vous auriez répondu. Que pouvois-je moins dire, voyant une reine à l'extrémité me conjurer de vous marier ? le moyen d'avoir la dureté de lui dire aussi cruellement que vous le voulez, que je n'en ferois rien ? n'est-ce pas assez de dire que je ne m'y opposerois pas, en cas que vous le voulussiez ? Est-ce que je devois encore douter de votre tendresse, pour ne m'y pas fier ? Non, je vous faisois plus de justice, en m'assurant sur la fidélité de votre cœur. Combien y en auroit-il eu, qui n'ayant point tant d'aversion pour la trahison que moi, auroient tout accordé à une pauvre reine mourante ! Mais grâces à mon amour et à ma

sincérité, je ne pus jamais obtenir sur moi de dire que j'y travaillerois. Après cette scrupuleuse vertu vous fierez-vous à moi, croirez-vous pas à mes paroles comme à vos yeux?

Il est certain, répliqua La Valière, que je vous crois beaucoup de vertu. Hé! s'il se peut, mon cher prince, ayez autant d'amour, car enfin je vous déclare aujourd'hui qu'il m'est facile de mourir, mais qu'il m'est impossible de me retirer d'un engagement aussi puissant que le vôtre, et que je renoncerai plutôt à la vie qu'aux charmantes espérances que vous m'avez données: ainsi aimez-moi; si vous cessez, je sens bien qu'après la perte de votre cœur, il n'y a plus rien à faire en la vie pour moi. — Quelle indignité! s'écria le roi, en lui embrassant les genoux, si après ce que je viens d'entendre, je pouvois vivre pour une autre que pour vous! Après qu'il l'eut assurée d'une constance éternelle, il lui dit adieu jusques au lendemain. C'étoit, comme j'ai déjà dit, dans ce temps-là que le roi passoit presque toutes les nuits avec elle, il ne la quittoit qu'à trois heures; il ne venoit que d'en partir, elle commençoit à s'endormir, quand sa petite chienne

l'éveilla par ses jappemens; elle entendit du bruit à ses fenêtres et marcher dans sa chambre; elle courut dans celle de ses filles; tous les gens de sa maison virent les échelles de corde. Cela fit grand bruit : dès le matin le roi le sut, il alla la voir pour être éclairci de la vérité. Quand il l'eut su par elle-même, il en fut épouvantablement troublé : il lui donna cette même semaine des gardes, et un maître d'hôtel pour goûter ce qu'elle mangeroit. Chacun philosopha à sa mode, mais les habiles gens jugèrent bien de qui ce coup venait. Depuis cet accident l'amour du roi augmenta, et la peur de la perdre le fit pâlir mille fois en compagnie. Madame, qui n'est pas tout-à-fait de cette trempe, ne laissoit pas de se divertir, quoique le comte de Guiche fût absent. Un jour qu'elle causoit avec le roi, elle tâchoit encore à le séduire : en tirant un mouchoir de sa poche, elle laissa tomber une lettre, que M. de Vardes avoit écrite, laquelle disoit positivement toute la lettre qu'on avait écrite à la señora Molina, de l'amour du roi pour La Vallière, et le traitoit comme à son ordinaire de jeune fanfaron. Jamais surprise ne fut si grande

que celle qu'eut le roi en lisant cette lettre; et connoissant que de Vardes, à qui il s'étoit confié, étoit complice de cette malice, il en parla à Madame sans aucun emportement, mais avec une extrême douleur qui faisoit connoître la bonté de son cœur. Elle, qui ne se soucioit de rien pourvu qu'elle pût justifier le comte de Guiche, avoua au roi toute la menée de madame de Soissons et de Vardes. Le roi envoya querir ce dernier, et après lui avoir fait de sanglans reproches de son infidélité, l'exila. On ne peut s'imaginer le déplaisir de madame de Soissons à cette nouvelle, que de Vardes lui apprit par un billet que voici.

« Je vous représenterois, madame, quelle est » ma douleur, si je ne craignois de vous enve» loper dans mon malheur, que je recevrois avec » beaucoup de courage, s'il ne me séparoit pas » de vous pour jamais. J'attends de mon déses» poir une prompte mort qui finira mes infor» tunes, et qui me donnera le repos qu'il y a si » long-temps que j'ai perdu. Au nom de Dieu, » madame, souvenez-vous quelquefois de moi,

» comme d'un assez honnête homme, que l'amour
» rend misérable, et par un généreux effort, ne
» vous abattez point de toutes les traverses que
» vous aurez à souffrir. Ah ! madame, si je vous
» voyois dans ce moment, j'ouvrirois mon cœur
» à vos pieds. »

Madame l'alla voir, et tâcha de la consoler, l'assurant que M. de Vardes reviendroit bientôt. Cela la remit un peu; mais enfin ne voyant pas l'exécution de ses promesses, et après lui avoir bien recommandé son amant, et reproché ses trahisons, elle perdit patience et alla trouver le roi dans un de ses emportemens, à qui elle découvrit tout, ne se souciant pas de se perdre, si elle perdoit le comte de Guiche; elle y réussit, car le roi donna l'ordre de son exil; mais elle et son mari prirent la peine d'en tâter; il n'y eut que Madame qui s'en sauva, et depuis tout ceci le roi ne l'aima ni ne l'estima. Pendant tout ce désordre, le duc de Mazarin qui faisoit le dévot, demanda au roi une audience particulière, que le roi lui accorda; il l'entretint d'une vision qu'il avoit eue, comme tout le royaume alloit se bou-

leverser s'il ne quittoit La Valière, et il lui en donnoit avis de la part de Dieu. — Et moi, lui repartit le roi, je vous donne avis de ma part, de mettre ordre à votre cerveau, qui est en pitoyable état, et de rendre tout ce que votre oncle a dérobé; le duc lui fit un très-humble salut, et s'en alla. Le pauvre père Annat, confesseur du roi, soufflé par les reines, l'alla aussi trouver, et feignit de vouloir quitter la cour, faisant entendre finement que c'étoit à cause de son commerce : le roi en riant lui accorda tout franc son congé; le père se voyant pris voulut raccommoder l'affaire, mais le roi en riant toujours lui dit dit, qu'il ne vouloit désormais que son curé. L'on ne peut dire le mal que tout son ordre lui voulut, d'avoir été si peu habile. Deux ou trois mois après, la reine mère voulut faire son dernier effort, elle prit un ton de maternité et des termes de tendresse, après quoi elle supplia le roi de penser au scandale que son amour public faisoit. Le roi, qui n'entend point raillerie sur ce chapitre, et qui est ferme, lui répartit: — Eh quoi! madame, doit-on croire tout ce que l'on dit? Je croyois que vous moins que personne

prêchât cet évangile; cependant, comme je n'ai jamais glosé sur les affaires des autres, il me semble qu'on en devroit user de même pour les miennes. La reine prudente se tut. Le soir au cabinet, le roi se souvenant de cette conversation, dit tout haut qu'il ne pouvoit souffrir ces créatures, qui après avoir vécu avec la plus grande liberté du monde, veulent censurer les actions des autres : parce que les plaisirs les quittent, elles enragent qu'on soit en état d'en goûter; quand nous serons las d'aimer et de vivre, nous parlerons comme elles. Voyez madame de Chevreuse, dit-il, rien n'est plus hardi que cette femme à parler contre la galanterie des femmes; encore une duchesse d'Eguillon, une princesse de Carignan et généralement toutes celles de la cour : ensuite se tournant vers Roquelaure : — Ma foi, la galanterie a toujours été et sera toujours; les femmes dont on ne parle point, c'est qu'elles font leurs affaires plus secrètement et avec quelque malhonnête homme sans conséquence. Comme le roi étoit en belle humeur, il parla un peu de toutes nos dames, de madame de Châtillon et M. le Prince, madame de Luynes avec le

président Tambonneau, la princesse de Monaco avec Pégelin, mesdames d'Angoulême, de Vitri, de Vinne, de Soubise, de Vivonne, le Tellier, d'Humières, et il rioit de tout son cœur. Le jour suivant sa joie se changea en douleur par un accident assez fâcheux; car comme il étoit avec sa maîtresse, propre, beau comme un Adonis; et qu'il étoit dans un de ces momens où on ne peut souffrir de tiers, la pauvre créature fut prise de ce mal qui fait tant de violence, et de convulsions si terribles, que jamais homme ne fut si embarrassé que notre monarque : il appela du monde par les fenêtres tout effrayé, et cria qu'on allât dire à mesdames de Montausier et de Choisi qu'elles vinssent au plus tôt, et une fille de La Valière courut à la sage-femme ordinaire. Tout le monde vint trop tard pour empêcher que la veste en broderie de perles et de diamans, la plus magnifique qui se soit jamais vue, ne portât des marques du désordre. Les dames arrivant, trouvèrent le roi suant comme un bœuf d'avoir soutenu La Valière dans les douleurs qui avoient été assez cruelles pour lui faire déchirer un collet de mille écus, en se pendant au cou du

roi; elle ne pouvoit souffrir que d'autres mains approchassent d'elle, que celles qui sont destinées à manier des sceptres et des couronnes. Enfin le roi fit des choses en cette occasion, sinon propres, du moins passionnées : il est constant qu'il faillit à mourir, lorsque madame de Choisi cria comme une folle : elle est morte. Madame de Montausier le crut aussi, car elle eut une syncope violente.—Au nom de Dieu, s'écria le roi, fondu en larmes, rendez-la-moi et prenez tout ce que j'ai. Il étoit à genoux au pied de son lit, immobile comme une statue, sinon dans certains momens, qu'il faisoit des cris si funestes et si douloureux que les dames et les médecins fondoient en larmes. Enfin, elle revint et regarda où étoit le roi; madame de Montausier le fit approcher de son lit, elle lui serra les mains quoique très-foiblement; mais la douleur du roi augmenta : on l'en arracha par force, et on le mit sur un lit. Ce fut un petit garçon qui donna tant de peines à notre maître; mais elles diminuèrent quelque peu après par des remèdes souverains que les médecins donnèrent à sa maîtresse. D'abord qu'elle eut quelque soulagement de ses

douleurs, elle demanda à madame de Montausier ce qu'il lui sembloit de l'amour du roi, mais elle lui demanda, comme en étant charmée elle-même. Madame de Montausier, qui fut véritablement surprise de ce qu'elle venoit de voir, lui dit sincèrement qu'on ne pouvoit trop aimer un prince qui aimoit si passionnément. On ne peut dire avec quelle ardeur il remercia nos dames; il les assura qu'il auroit une reconnoissance royale des services qu'elles lui venoient de rendre, et en effet on voit assez qu'elles en ont ressenti les effets. L'on ne put assez faire valoir à La Valière les marques d'amour que le roi lui avoit données, étant certain que naturellement il a un cœur qui ne sauroit souffrir les ordures d'un accouchement, et l'on a toujours vu qu'il a témoigné des répugnances horribles d'entrer dans la chambre de la reine quand elle est en cet état, et cependant il étoit tous les jours cloué au chevet du lit de la belle, lui faisoit lui-même prendre les bouillons et mangeoit auprès d'elle. Cependant quelque soin qu'il ait pu prendre, La Valière est demeurée presque percluse d'un côté, qui est bien plus foible que

l'autre, avec une maigreur épouvantable qui sent son bois, de manière qu'il n'y a plus que l'esprit qui fait aimer le corps: il est vrai que c'est tous les jours de plus en plus, et que selon les apparences ces deux personnes s'aimeront éternellement. La Valière sera toujours la grande passion du roi, qui lui occupera le cœur et l'esprit; pour les autres, ce ne seront que de petits feux follets, qui ne seront seulement que pour satisfaire son corps, et qui n'auront pas de durée. Je pense aussi que le comte de Guiche aimera toujours Madame, mais je ne dis pas que Madame aimera toujours le comte; car cette belle princesse n'aime pas les vieux soupirs, et si elle ne donne rien à faire, je suis sûr qu'elle donnera bien à penser. Cependant le comte a écrit à son père, et le supplie d'employer son crédit pour faire donner ses charges au comte de Louvigni son frère; qu'il fuira plus que la mort cette terre ingrate et malheureuse; qu'il n'aime ni estime son roi; qu'il n'a que des amis sans vertu; qu'il n'a aucun engagement agréable, parce que la femme qu'il a épousée par son ordre est peu aimable pour lui; qu'il vivroit toujours mal avec elle comme

à son ordinaire ; que c'est une foible raison d'en alléguer la beauté, puisqu'elle n'a rien de touchant pour lui ; qu'aussi il le conjure de vouloir vendre son bien ; qu'il n'y eut jamais un si beau pays que celui où l'on s'aime. Le maréchal a eu de la douleur, mais il s'est armé de résolution ; le chagrin de Madame a été bien plus violent, elle a choisi madame la duchesse de Créqui pour sa confidente, qui est une des plus aimables femmes qui soient à la cour. Elle est grande, brune, elle a les yeux pleins d'éclat et de langueur, belle et de l'esprit infiniment, un peu mélancolique; elle a voulu être dévote, mais chez elle la nature surmonte de fois à autre la grâce; bonne catholique, encore meilleure romaine; je ne sais si le saint Père lui pardonnera d'avoir entrepris jusques sur ses terres, et d'avoir partagé avec lui son empire. C'est notre beau légat, dont j'entends parler : chacun sait que c'est la plus belle mine d'homme que l'on puisse voir, et qu'il n'y a que les anges qui lui puissent disputer l'avantage de la beauté, et même de l'esprit; il en a extraordinairement, il est doux, insinuant et flatteur;

son cœur est tendre pour les femmes, il est de la meilleur foi du monde, il aime madame de Créqui passionnément, elle ne lui est pas sans doute ingrate. L'église et la cour retentissent de ses coups, car le comte de Fourlay est aussi fort amoureux; mais à le voir, on diroit que l'amour seroit le Dieu des malades ou des enragés, tant il fait de cris et de plaintes. Mais laissons-le là pour écouter Madame, qui se plaint à la duchesse du peu de soin que le comte a de lui donner de ses nouvelles — Eh bien. ma chère, dit-elle que pensez-vous de cet ingrat, qui après avoir reçu mille et mille marques de ma tendresse, m'a quittée sans espoir de retour, et m'abandonne à des chagrins épouvantables? Je sais que le misérable qu'il est, n'est éloigné que par les ordres du roi. — Je l'avoue, ma chère, mais aussi avouez que s'il m'aimoit comme il me l'a toujours fait paroître il travailleroit à apaiser le roi. Mais, hélas! il fait trop bien voir que l'aversion qu'il a pour lui; et ses ressentimens contre ses ennemis, l'emportent sur l'amour qu'il a pour moi. Après qu'elle eut essuyé ses beaux yeux,

elle fit ces deux couplets de chanson qu'elle chanta tristement.

Iris au bord de la Seine,
Les yeux baignés de pleurs,
Disoit à Célimène,
Conservez vos froideurs,
Les hommes sont trompeurs.

Ils vous diront peut-être,
Qu'ils aiment tendrement;
Mais sitôt que les traîtres
Sont quinze jours absens,
Ils deviennent inconstans.

— Voilà, ma chère, dit-elle à la duchesse, ce que je pense en général de tous les hommes : ce n'est pas que je ne connoisse bien qu'il est quelque commerce secret, où il se trouve de la fidélité et de la constance. — Ah ! madame, reprit la duchesse, que vous avez de raison, et qu'il est de gens heureux dans le monde qui ne font point de bruit; ne veulent qu'eux-mêmes pour témoins de leur fidélité! et sans doute qu'elle est grande; mais j'avoue

que je ne me puis persuader que l'amour à tambour battant soit tendre et sincère; non, il ne l'est jamais : les hommes n'ont qu'une certaine envie de débusquer leurs rivaux, et ce n'est que par vanité que les femmes retiennent leurs esclaves; elles seroient bien fâchées si l'on ne disoit en cour, monsieur le duc, monsieur le comte, monsieur le chevalier est amoureux de madame une telle : elle aime bien mieux l'éclat et la dépense que des soupirs et des larmes; ainsi il ne faut pas trop s'étonner si ces commerces se rompent; comme l'on trouve partout des belles, on en trouve autant que l'on en perd : mais, madame, on ne trouve pas aisément des personnes qui aient l'esprit éclairé, et au-dessus des bagatelles, dont le cœur soit tendre et délicat, qui n'aiment leur amant que pour sa vertu, son amour et sa fidélité. — Jamais, interrompit Madame, jamais je n'avois si bien compris le plaisir qu'un amour secret peut donner : mais en vérité, duchesse, je vois bien que notre beau légat a rendu votre cœur merveilleusement savant; vous m'en direz des particularités à Saint-Cloud, où je vous prierai de venir passer

quelques jours avec moi. Elle le lui accorda, et elles se séparèrent à cette condition. — Allons trouver le roi, qui cause bien plus à son aise que ces dames-ci, de la joie qu'il a d'aimer et d'être aimé : c'est avec le duc de Saint-Agnan et madame de Montausier qu'il s'entretenoit pour lors, et sur une contestation qu'il y avoit entre le duc et la dame, des effets d'une prompte inclination ; le roi écrivit ceci sur ses tablettes par un effet de sa mémoire ou de son esprit, j'ignore lequel ; mais toujours est-il certain qu'il leur montra ces quatre vers :

Ah ! qu'il est bien peu vrai que ce qu'on doit aimer,
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer ;
Et qu'un premier coup d'œil n'allume point les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes.

L'on doit penser combien cela est divin, combien cela est ravissant. Il voulut que madame de Montausier, qui fait tout ce qui lui plaît, écrivît aussi quelque chose de son amour ; elle s'en défendit tout autant qu'elle put, et à la fin elle fit aussi ceux-ci, sur ce que le roi dit qu'il étoit bien résolu de satisfaire son cœur et qu'il se railloit

des gens qui passoient leur vie à blâmer ce que les autres faisoient.

On ne peut vous blâmer des tendres mouvemens
Où l'on voit qu'aujourd'hui penchent vos sentimens.
Et qu'il est malaisé que sans être amoureux
Un jeune prince soit et grand et généreux!
C'est une qualité que j'aime en un monarque,
La tendresse d'un roi est une belle marque :
Et je crois que d'un prince on doit tout présumer,
Dès qu'on voit que son cœur est capable d'aimer.

Le roi rendit bien les éloges que madame de Montausier lui avoit donnés, et obligea le duc à inspirer aussi sa muse qui lui dicta ceux-ci :

Oui, cette passion de toutes la plus belle,
Traîne dans un esprit cent vertus après elle;
Aux nobles actions elle pousse les cœurs,
Et tous les grands héros ont senti ses ardeurs.

Madame de Montausier étoit trop spirituelle pour manquer une si belle occasion de faire sa cour au roi, en lui faisant connoître que sa joie ne seroit pas parfaite, si La Valière ne voyoit cette

petite conversation en vers. Le roi lui en sut bon gré et dit qu'il seroit bon de l'embarrasser, en les lui envoyant par un inconnu, ce qu'ils firent, et voici ce qu'elle ajouta ensuite :

Est-il rien de plus beau qu'une innocente flamme,
Qu'un mérite charmant allume dans notre âme?
Et seroit-ce un bonheur de respirer le jour,
Si d'entre les mortels on bannissoit l'amour ?
Non, non, tous les plaisirs se goûtent à le suivre,
Et vivre sans aimer n'est pas proprement vivre.

Le même qui lui porta les tablettes les rapporta, et le roi marqua autant d'impatience de voir la réponse, et ouvrit les tablettes avec autant de désordre qu'il en eût eu des nouvelles du gain ou de la perte d'une grande bataille, tant il est vrai que la moindre chose de la part de ce que l'on aime, aux véritables amans est de conséquence. Il fut ravi d'y trouver des vers si passionnés, qu'il les crut faits pour l'encourager à son amour, aussi ne tarda-t-il pas long-temps à lui en aller donner des preuves. Il fut aussitôt chez elle, mais s'il la trouva avec sa tendresse ordinaire, il la trouva aussi en une mélancolie

extrême, qui ne venoit, lui disoit-elle, que de la peur qu'elle avoit qu'il ne l'aimât pas toujours avec autant d'ardeur; car, continua-t-elle, ne croyez pas que mon miroir ne m'apprenne bien que ma personne désormais n'est pas trop agréable; j'ai perdu presque ce qui peut plaire, et enfin je crains avec raison que vos yeux n'étant plus satisfaits vous ne cherchiez dans les beautés de votre cour de quoi les contenter. Cependant j'ose dire que vous ne trouverez jamais ailleurs ce que vous trouvez en moi. — J'entends, j'entends tout, repartit le roi avec une passion extrême; oui, je sais que je ne trouverai jamais en personne ces divins caractères qui m'ont su charmer, et que je ne trouverai jamais qu'en vous cet esprit admirable et charmant, qui fait qu'auprès de vous, dans les déserts effroyables, on pourroit passer sa vie sans chagrin, et, au contraire, avec beaucoup de plaisir. Cessez donc d'outrager, par vos injustes soupçons, un prince qui vous adore, et croyez que je sais que je ne trouverai jamais en personne ce cœur que j'estime tant et sur la bonne foi duquel je me repose. Je m'imagine qu'il n'y a que lui qui aime comme je veux être aimé. Quelle

peine aurois-je à dicerner si ces coquettes aimeroient ma personne ou ma grandeur, si la joie de voir un roi à leurs pieds ne leur donneroit pas plus de plaisirs que l'excès de mon amour leur donneroit de tendresse? mais pour vous, je suis persuadé que votre esprit est au-dessus des couronnes et des diadêmes, que vous aimez mieux en moi la qualité d'amant passionné que celle de roi grand et puissant, qu'il est même des momens où vous voudriez que je ne fusse pas né sur le trône pour me posséder en liberté; jugez donc si connoissant en vous des sentimens si vertueux et si héroïques je pourrois changer en faveur de quelque beau visage que quelque maladie pourroit détruire. Non, non, madame, croyez que je ne me suis point donné à vous par l'éclat de votre teint et par le brillant de vos yeux; ç'a été par des qualités si belles que vous ne me perdrez jamais de la vie; en un mot, ç'a été par votre âme, par votre esprit et par votre cœur que vous m'avez fait perdre la liberté. — Que vous avez de bonté, mon cher prince, d'employer toute la force de votre éloquence pour rassurer un cœur qui ne craint trop que parce qu'il aime trop! que

je suis heureuse d'aimer un prince qui connoît et qui pénètre si bien mes sentimens! Oui, continua-t-elle en l'embrassant, vous avez raison de croire que votre grandeur ne m'éblouit point, que je n'ai point regardé votre couronne en vous aimant, et que je n'ai envisagé que votre seule personne; elle n'est, croyez-moi, que trop aimable pour se faire bien aimer sans le secours des trônes ni des sceptres, et plût au ciel, ai-je mille fois dit en moi-même, que mon cher prince fût sans fortune et sans autre bien que ceux que la vertu lui donne, et pouvoir passer ma vie avec lui dans une condition privée, éloignée de la cour et de la grandeur! Mais mon amour ne m'a pas fait faire long-temps un souhait si injuste; je connois trop bien qu'aucun autre des mortels n'est digne de nous commander; que le ciel ne pouvoit rien mettre au-dessus de nous sans injustice; que des vertus aussi illustres que les vôtres ne doivent être entourées que de pourpre et de couronnes. — Quoique la modestie, répliqua le roi, m'eût fait entendre toutes ces louanges avec confusion, j'avoue cependant que je vous ai écouté avec un plaisir sans égal, car enfin rien dans le

monde n'est si doux que de se voir estimé de ce que l'on aime, et peut-on s'imaginer une plus grande satisfaction que celle-là? Mademoiselle de La Valière réitéra encore que quand elle ne seroit plus aimée du roi, elle prendroit le parti de la retraite, en cas qu'il diminuât de sa tendresse pour elle, et on ne peut s'imaginer avec quelle passion le roi lui répondit. Après que le roi fut parti, La Valière alla chez madame la princesse, où il y avoit une bonne partie des dames de la cour, et grand nombre d'hommes bien faits. Quelque temps après, le roi y arriva, sur le visage duquel il paroissoit une grande satisfaction. Madame la duchesse de Mazarin y dit deux ou trois grandes naïvetés à M. de Roquelaure; le prince de Courtenai, qui en étoit amoureux, en eut tant de honte qu'il en rougit, et que le roi s'en aperçut; il se leva avec un emportement de rire d'auprès le prince de Conti, et dit à mademoiselle de La Valière à demi-bas, qu'il la remercioit de ne dire que d'agréables choses, et qu'il mourroit s'il lui étoit arrivé la même chose qu'au prince de Courtenai. La Valière, en riant de même, lui dit qu'elle avoit aussi à le remercier d'avoir

autant d'esprit qu'il en avoit, et qu'elle sentoit bien qu'elle ne se consoleroit pas non plus que lui, si un tel malheur lui étoit arrivé. Il est vrai que M. de Bussi qui les entendoit, dit qu'on ne peut traiter plus agréablement et plus malicieusement un chapitre, qu'ils firent celui-là. Cependant madame de Créqui alla trouver madame au jour qu'elle lui avoit marqué pour leur partie de Saint-Cloud; elle y trouva Chison, qui étoit venu voir une des filles de Madame qui étoit malade; c'est le médecin de La Valière, lequel a de l'esprit et du facétieux : après qu'il eut entendu le mal de cette demoiselle : — Courage, lui dit-il, j'ai des remèdes pour tout, même pour le cœur des amans. — Eh! bon Dieu, reprit Madame, enseignez-les-moi promptement pour dix ou douze que j'ai, que je voudrois bien guérir, pourvu qu'il m'en coûtât que quelques herbes du jardin. — Ah! madame, reprit-il, il m'en coûte bien moins que des herbes, il ne m'en coûte que des paroles. Enfin Chison, qui sacrifioit tout pour le divertissement de Madame, lui conta que le roi l'avoit envoyé querir, et qu'il lui avoit demandé avec une extrême émotion,

si effectivement mademoiselle de La Valière pouvoit vivre, et si sa maigreur n'étoit pas un mauvais présage. — Et que lui avez-vous répondu? reprit madame. — Quoi! reprit-il, votre altesse pouvoit-elle en être en doute? je l'ai assuré avec autant de hardiesse de la longueur de ses années, comme si j'avois eu lettre de Dieu; j'ai parlé en homme savant de la vie, de la mort, des destinées: il ne s'en est presque rien fallu, lorsque j'ai vu la joie du roi, que je ne lui aie promis une immortalité pour cette fille. — Vrai Dieu! s'écria Madame, quels charmes secrets a cette créature pour inspirer une si grande passion! — Je vous assure, reprit Chison, que ce n'est pas son corps qui les fournit. Madame, en congédiant Chison, le pria de lui faire part de toutes ses petites nouvelles, et une heure après nos deux dames montèrent en carrosse pour Saint-Cloud. En y allant, elles rencontrèrent madame de Chevreuse avec son mari secret M. de L'Aigle; mais comme elles n'avoient alors que le bonheur de La Valière en tête, elles ne s'arrêtèrent pas à parler de celui de ces deux personnes, quoique je n'en connoisse pas de plus grand: elle demanda donc à

la duchesse si elle connoissoit rien de plus heureux que cette fille. — Oui, madame, reprit hardiment la duchesse, je me crois encore plus heureuse qu'elle, lorsque je vois le légat, car il est certain qu'il est mille et mille fois plus charmant que le roi. Ah! reprit Madame, que le roi est pourtant aimable pour cette créature, et qu'il y a peu de gens qui lui puissent rien contester! — Mais, madame, répliqua la duchesse avec du dépit, vous demeurez toujours d'accord que monsieur le cardinal-légat est incomparablement plus beau, et a plus de douceur, et je pense plus d'esprit que le roi; pour de la tendresse, mon cœur en est bien content. — Il est certain ce que vous dites, répliqua Madame, que le légat a plus de mine et de douceur que le roi; mais pour de l'esprit, il faut que vous sachiez qu'on n'en peut pas avoir plus que le roi en a avec ce qu'il aime, ni plus de respect; encore une fois, madame, vous ne savez pas combien le particulier du roi est agréable avec une personne pour qui il a de la passion : imaginez-vous que l'on diroit qu'il n'y a que cette seule personne en tout l'univers; qu'il la regarde avec tout autant d'amour et de

passion dans le dernier moment d'une visite de sept ou de huit heures, comme dans le premier; il lui sacrifie toutes choses, et paroît ne dépendre que d'elle; il a mille et mille petits soins; enfin, si tout ce que mademoiselle d'Attiny disoit à une de mes amies ces jours passés étoit vrai, comme je le crois, je ne connois personne qui aime si bien que le roi. — Quoi, madame, reprit la duchesse, même le comte de Guiche? — Il est bien aimable, reprit Madame, mais il n'est pas si passionné que le roi. Après cela la duchesse la pria de lui tenir la parole qu'elle lui avoit donnée, de lui conter un peu comme elle découvrit que le roi étoit amoureux de La Vallière. Madame le lui accorda, et la satisfit en ces termes.

HISTOIRE

DE

L'AMOUR FEINTE DU ROI POUR MADAME.

Vous m'avouerez, ma chère, qu'il est plaisant qu'une princesse de mon rang ait été le jouet d'une petite fille comme La Valière : cependant c'est ce qui m'est arrivé, et ce que je vais vous apprendre, puisque vous n'étiez point à Paris dans ce temps-là. Vous saurez qu'un peu de temps après que je fus mariée à Monsieur, lequel je ne pus jamais bien aimer, le roi, qui, je pense, étoit de même pour la reine, me venoit voir assez souvent, et se plaignoit peu galamment de l'inutilité de son cœur, et que, depuis le départ de madame de Colonne, il étoit bien des momens dans la vie qui lui sembloient longs : il nous disoit souvent cela en la présence de tout-à-fait belles femmes, et quoique nous ne

le trouvassions pas obligeant, c'étoit à qui le divertiroit le mieux. Un jour qu'il étoit bien plus ennuyé qu'à l'ordinaire, M. de Roquelaure, pour le tirer de sa rêverie, s'avisa malheureusement de lui faire une plaisanterie de ce qu'une de mes filles étoit charmée de lui, en la contrefaisant, et disant qu'elle ne vouloit plus voir le roi pour le repos de son cœur, et mille choses de cette nature qu'effectivement La Valière disoit. Comme vous savez qu'il donne l'air goguenard à tout ce qu'il dit, il réussit fort à divertir le roi et toute la compagnie : il demanda qui elle étoit; mais comme il ne l'avoit pas remarquée, il ne s'en informa pas davantage; seulement il prit grand plaisir aux bouffonneries du sieur Roquelaure. Trois jours après, le roi sortant de ma chambre vit passer mademoiselle de Tonnecharante; il dit à Roquelaure : — Je voudrois bien que ce fût celle-là qui m'aimât. Non, sire, lui dit-il, mais la voilà, en lui montrant La Valière, en laquelle il dit en notre présence à tous d'un ton fort plaisant : — Hé! venez, mon illustre aux yeux mourans, qui ne savez aimer à moins qu'un monarque. Cette raillerie la déconcerta,

elle ne revint pas de cet embarras, quoique le roi lui fît un grand salut, et lui parlât le plus civilement du monde. Il est certain qu'elle ne plut point ce jour-là au roi; mais il ne voulut pourtant pas qu'on en raillât. Six jours après il avint mieux pour elle; car elle l'entretint fort spirituellement deux heures durant; et ce fut cette conversation fatale qui l'engagea. Comme il eût eu honte de venir voir cette fille chez moi sans me voir, que fit-il ? Il trouva moyen de faire dire à toute sa cour qu'il étoit amoureux de moi; il en parloit incessamment, il louoit mon air et ma beauté, et enfin je fus saluée de toutes mes amies de cette nouvelle. Cependant il ne m'en donnoit point d'autres preuves que d'être continuellement chez moi, et dès qu'il voyoit quelqu'un, d'être attaché à mon oreille à me dire des bagatelles; et après cela, il retomboit dans des chagrins épouvantables. Il me mettoit souvent sur le chapitre de sa belle, en m'obligeant de lui dire jusques aux moindres choses; et comme je croyois que ce n'étoit que parce qu'on lui en avoit dit, et que d'ailleurs j'étois bien aise de le divertir, je l'en

entretenois autant qu'il vouloit; il la voyoit souvent en particulier, et prenoit quelquefois un ton de raillerie pour autoriser ses conversations; mais pour peu que je continuasse, je voyois bien, par la mine qu'il faisoit quand quelqu'un la choquoit, qu'il n'étoit pas content: il la faisoit venir souvent, et effectivement il étoit bien plus agréable et fournissoit bien davantage à la conversation, que lorsqu'elle n'y étoit pas. Cependant, concevez que j'en étois la malheureuse, ne voyant presque plus personne, de peur qu'on avoit de lui déplaire. Il n'y avoit que le pauvre comte de Guiche qui venoit toujours hardiment me voir. Bon Dieu, que j'étois aveuglée! Il me souvient qu'un jour que mademoiselle de Tonnecharante avoit la fièvre, que La Valière étoit auprès d'elle, d'abord que le roi le sut il en fut tout ému, et se leva pour l'aller querir. Le comte me dit: — Ah! que le roi, madame, est honnête homme, s'il n'a point d'amour! Je vous avoue que je ne le croyois pas, quoique chacun dît le contraire; la jeune reine même me le persuadoit bien mieux que les autres par sa froideur pour moi, qu'elle préten-

doit venir de ce que j'avois ri un soir, qu'elle pensa tomber ici en dansant. Monsieur m'en donna aussi des attaques à la chasse : en vérité quand j'y pense, nos deux illustres se divertissoient bien de ma simplicité ; mais achevons. Un jour que la comtesse de Maure me vint voir, La Valière lui demanda si elle n'avoit point vu la Tonnecharante, qui étoit sortie pour l'aller voir. Vous connoissez bien l'esprit de la comtesse qui étoit sa particulière amie : elle trouva que La Valière ne parloit pas comme elle devoit de sa parente et de son amie ; elle s'en plaignit à moi. Je vous avoue que dans mon âme je trouvai le caprice de cette dame plaisant, de trouver à redire qu'on n'avoit point dit mademoiselle de Tonnecharante ; mais comme j'avois gardé un dépit secret contre La Valière, de ce que le soir précédent le roi l'avoit presque toujours entretenue, je lui en fis un si grand bruit, en la reprenant aigrement devant madame de Maure, et en lui disant que je faisois grande différence d'elle avec toutes mes filles, et que je la trouvois fort entendue depuis quelque temps, qu'elle en pleura de rage et de chagrin. Ce qui l'outragea

plus sensiblement, c'est qu'elle nous avoit entendu la railler avec mépris de sa prétendue passion pour le roi; et comme vous savez que madame de Maure décidoit souverainement de tout, elle la traita en fille qui à la fin aimeroit les héros des romans. Nous n'avions pas encore décidé ce chapitre, que le roi entra dans ma chambre; je vous avoue, duchesse, que dans ce moment il me parut plus aimable que tout ce que j'ai jamais vu. Mais Dieu! que cette aimable joie se dissipa bientôt lorsqu'il aperçut La Valière entrer par une autre porte, les yeux gros et rouges à force de pleurer: non, je n'entreprendrai point de vous dire quel fut ce changement, qu'il tâcha de cacher, pour lui dire en riant qu'il l'aimoit assez pour vouloir savoir ses chagrins. Je pense qu'elle lui fit bien ma cour: il sortit un moment après disant qu'il m'avoit vue, et que c'étoit assez. Il revint cependant le soir avec la reine-mère, qui étoit suivie de plusieurs de nos dames: elle nous montra un bracelet de diamans d'une beauté admirable, au milieu duquel étoit un petit chef-d'œuvre; c'étoit une petite miniature qui représentoit Lucrèce, le visage en étoit de cette

belle Italienne, qui a tant fait de bruit dans l'univers; la bordure étoit magnifique, et enfin, tous tant que nous étions de dames, nous eussions tout donné pour avoir ce bijou. A quoi bon le dissimuler? je vous avoue que je le crus à moi, et que je n'avois qu'à faire connoître au roi que j'en avois envie, pour qu'il le demandât à la reine, car tout autre que lui ne l'auroit jamais pu obtenir d'elle. En effet, je ne manquai rien pour lui persuader qu'il me feroit un présent fort agréable, s'il me le donnoit. Il étoit si triste qu'il ne me répondit rien; cependant il le prit des mains de madame de Soissons qui le tenoit, et l'alla montrer à toutes nos filles: il s'adressa à La Valière pour lui dire que nous en mourions toutes d'envie, et ce qu'elle en trouvoit. Elle lui répondit d'un ton languissant, précieux et admirable. Le roi n'eut pas la patience ni la prudence d'attendre à le demander qu'il fût hors de chez moi; car, avec un grand sérieux, il vint prier la reine de le lui troquer, et elle le lui donna avec bien de la joie. Dieu sait quelle fut la mienne lorsque je le lui vis entre les mains. Après que tout le monde fut parti, je ne pus

m'empêcher de dire à toutes mes filles que je serois bien attrapée si je n'avois pas le lendemain ce bijou à mon lever. La Valière rougit et ne répondit rien ; un moment après elle partit, et la Tonnecharante la suivit doucement. Elle vit La Valière comme je vous vois regarder ce bracelet, le baiser, puis le mettre dans sa poche, lorsque la Tonnecharante l'empêcha par un cri qu'elle fit à dessein de lui faire peur : je pense qu'elle en eut aussi ; mais après s'être remise, elle ne chercha point de finesse, elle lui dit : — Eh bien, mademoiselle, vous voyez que vous avez le secret du roi entre vos mains ; c'est une chose délicate, pensez-y plus d'une fois. Voici la Tonnecharante aux prières de lui dire la vérité de toute cette intrigue. La Valière lui dit sans façon les choses au point qu'elles en étoient, après quoi elle écrivit toute cette aventure au roi.

Le lendemain il vint chez moi dès les deux heures, et parla près d'une heure à elle. Il voulut dès ce jour la tirer de chez moi ; elle ne voulut pas. Il souhaita qu'elle prît ces boucles d'oreilles et sa montre, et qu'elle entrât dans ma chambre avec tous ses atours ; ce qu'elle fit. Je

lui demandai devant le roi qui lui pouvoit avoir donné cela. — Moi, reprit le roi peu civilement. Je demeurai muette; mais comme le roi souhaita que j'allasse à Versailles, et que j'y menasse cette créature, j'attendis à la chapitrer devant les reines. Assurément que le roi s'en douta, et ce fut ce même jour qu'il nous fit cette incivilité à toutes, de nous laisser à la pluie qui survint dans ce temps-là, pour donner la main à La Valière; à laquelle il couvrit la tête de son chapeau. Ainsi il se moqua de nos desseins, et ne fit plus de secret d'une chose dont nous prétendions faire bien du mystère. Jugez, après cela, ma chère, de l'obligation que je dois avoir au roi. La duchesse la plaignit, et elles passèrent cinq à six jours parlant chacune de leurs affaires, après lequel temps elles revinrent à Paris. Madame alla descendre au Louvre, où elle trouva presque toutes les femmes de qualité de la cour qui étoient venues visiter la reine-mère, qui avoit une légère indisposition. Le roi vit entrer M. de Roquelaure, auquel il demanda si l'on parleroit éternellement de ses malices pour les femmes, à cause que le soir précédent il avoit rompu avec

madame de Gersay fort mal. — En vérité, lui dit le roi, cette réputation de se faire aimer des femmes, et puis se moquer d'elles, ne me charmeroit point : qui peut autoriser un homme qui manque de probité pour elles ? Car enfin, si parce que l'on n'a à essuyer que leurs plaintes et leurs larmes, il faut n'en rien craindre, je trouve cela horrible ; et puis, quiconque a de la probité en doit avoir partout.

— En vérité, reprit la première et la plus aimable duchesse de France, cela est bien glorieux pour nous qu'un roi comme le nôtre défende nos intérêts si généreusement.

Ah! madame, dit le roi, je n'en aurois pas besoin si toutes les femmes étoient faites comme vous.

— Après tout, dit la reine, M. de Guise se décria tellement pour deux ou trois affaires de cette nature, que, quand il est mort, il n'eût pas trouvé une lingère du palais qui l'eût voulu croire. — Mais, madame, lui dit Roquelaure en riant, quand un confesseur commande de rompre?

— Ah! la bonne conscience, interrompit le roi! Ah! l'homme de bien! Il continua cette con-

versation encore une heure, toujours pillant Roquelaure; ensuite il alla penser pour se confesser le lendemain, qu'il communia avec une dévotion admirable, et il partagea la journée en trois, à Dieu, aux peuples et à La Valière, à laquelle il donna la fête de toutes les façons. Mais celle qui m'auroit le plus agréé, c'est un meuble entier de cristal tout façonné; il est certain que tous les meubles que j'ai jamais vus en ma vie doivent céder à la beauté et à l'éclat de celui-ci: le seul candélabre est de deux mille louis. Deux jours après La Valière envoya au roi, par un gentilhomme de son frère, un habit et la garniture avec ce billet.

« Je vous avoue que je me sens un peu de va- » nité, lorsque je pense que je suis en état de » pouvoir faire des présens au plus grand roi du » monde, car vous voulez bien, mon illustre » prince, que je sois persuadée que tout ce qui » vous vient de moi vous est agréable, et que » vous estimez plus une marque de ma tendresse » et de mon amitié que tous les trésors de » votre royaume. Pensez un peu, en vous habil-

» tant, qu'il n'est pourtant pas besoin d'être ma-
» gnifique pour me plaire. »

Cette lettre plut au roi, comme tout ce qui vient de La Valière; voici ce qu'il lui repartit :

« Oui, ma chère mignonne, vous êtes en état
» de me faire des présens, et je les reçois avec plus
» de joie de votre main, que je ne ferois tout l'em-
» pire de l'univers par celles de tous les hommes.
» Mais, ma belle enfant, conservez-moi toujours le
» glorieux don que vous m'avez fait de votre cœur;
» car c'est celui-là qui m'oblige à regarder tous
» les autres avec plaisir, et ayez un peu d'envie
» de me voir avec l'habit que vous me donnez. »

Elle en eut une grande commodité, car il le porta plus de quinze jours de suite; il lui en envoya, peu de temps après, six, merveilleusement riches et superbes, avec une échelle et une ceinture de diamans, afin de monter avec plus de facilité au haut du mont Parnasse, et une veste comme celle de la reine qui lui sied fort bien. Elle étoit en cet état lorsque le roi alla à la re-

vue qu'il fit de ses troupes à Vincennes, devant messieurs les ambassadeurs d'Angleterre. Voyant passer le carrosse de La Valière, il s'avança au galop et fut une heure et demie à la portière chapeau bas, quoiqu'il fît une petite pluie que nous trouvions fort incommode, et en s'en retournant il rencontra, à douze pas de là, celui des reines, auquel il fit un grand salut. La semaine suivante ils allèrent tous deux seuls à Versailles, ne voulant point que mademoiselle d'Attini y fût: tant il est vrai que dans l'amour le secret est plaisant. Céla me fait souvenir du cardinal légat, qui disoit un jour à M. de Créqui: — Parbleu, monsieur, mon plaisir diminueroit de la moitié si je croyois qu'on m'entendît.

A moitié chemin, Des Fontaines, par l'ordre du roi, lui prépara un grand repas, duquel il eut cent louis. Ils restèrent six ou huit jours à Versailles et se divertirent à la chasse, à la promenade, au lit, et à tout ce qu'ils voulurent. En s'en revenant à Paris, mademoiselle de La Valière tomba de cheval; elle qui ne se seroit pas fait grand mal, si elle n'eût pas été maîtresse du roi; mais, à cause de cela, il la fallut saigner

promptement ; je ne sais par quelle raison elle vouloit que ce fût au pied. Le roi, qui voulut y être, fit plus de mal que de bien, car il cria tant aux oreilles du chirurgien, que la peur lui fit manquer deux fois son coup : son amant devint pâle comme un linge ; mais ce fut bien autre chose, quand on vit que mademoiselle de La Vallière, en retirant son pied, fit rompre le bout de la lancette ; le roi animé, comme si ce misérable l'eût fait exprès, lui donna un coup de pied de toute sa force, ce qui en vérité est beaucoup dire, et l'envoya d'un bout de la chambre à l'autre ; le roi se jeta à sa place, et prit le pied de cette admirable, en attendant un autre chirurgien qui lui tira le bout de la lancette et la saigna fort bien. Elle fut pourtant obligée de garder le lit un mois. Le roi différa dix jours, pour l'amour d'elle, son voyage à Fontainebleau, après lequel temps il fallut partir; mais tous les jours elle avoit des nouvelles du roi, et le roi en avoit des siennes. Voici un des billets qu'elle lui écrivit :

« Mon Dieu! qu'il est incommode d'aimer un » prince aussi charmant que vous! on n'a pas

» un moment de repos, l'on craint même mille » choses qui ne peuvent pas arriver; enfin je vous » veux souvent du mal d'être trop aimable. Plai- » gnez donc ce cœur que vous rendez malheu- » reux; excusez-le de toutes les peines que je » vous donne de m'aimer, triste, absente, im- » portune, et si j'ose dire, jalouse. »

En voici la réponse.

« Le triste état où mon cœur me réduit depuis » que je ne vous vois pas, mon enfant, est assez » pitoyable pour vous obliger à partager mes » chagrins, et à être touchée de pitié pour les » maux que votre absence me fait souffrir, qui » ne peuvent être adoucis par tous les divertis- » semens que mon cœur me fournit : ainsi je suis » persuadé qu'il est des momens où vous souf- » frez tout ce qu'une personne qui aime peut » souffrir. »

Une heure après que ce billet fut parti, l'impatience du roi fut si grande pour voir sa maîtresse, qu'il pria le duc de Saint-Agnan de l'aller

querir, ne le pouvant pas lui-même, à raison de quelques affaires importantes, qu'on traitoit pour lors dans son conseil ; le duc partit aussitôt, et deux jours après nos deux amans goûtèrent la satisfaction qu'il y a de se voir après une petite absence. Leur joie fut grande : celle de la reine ne fut pas de même ; elle avoit déjà assez de chagrin, sans celui-là, d'avoir entendu presque toutes les nuits que le roi rêvoit tout haut de cette petite catau, c'est ainsi qu'elle la nommoit, parce qu'elle ne sait pas assez bien le françois. C'est une bonne princesse : le roi est un grand prince, personne n'est digne d'être sur nos têtes que lui ; jamais on n'a vu de grands hommes qui, aussi bien que lui, n'aient été vaincus par l'amour. Admirons toujours sa bonne foi, sa tendresse et sa grande constance, et de mademoiselle de La Valière, l'esprit et la modération.

LA

DÉROUTE ET L'ADIEU

DES FILLES DE JOIE

DE LA VILLE ET FAUBOURGS DE PARIS,

AVEC LEUR NOM, LEUR NOMBRE, LES PARTICULARITÉS DE LEUR PRISE ET DE LEUR EMPRISONNEMENT;

ET LA REQUÊTE

A MADAME DE LA VALIÈRE.

J'écris la déroute fameuse
De la bande autrefois joyeuse,
Mais qui n'est plus en ce temps-ci
Qu'une bande fort en souci.
Quoi qu'il en soit, quoi qu'on en croie,
Je chante des filles de joie
L'adieu, les regrets et les pleurs,
Sans prendre part à leurs malheurs.
Muse, qui connois cette race,
Qui t'a souvent fait la grimace,

Et méprisé cent fois tes vers,
Lorgne-les toutes de travers,
Et fais aussi que je les voie,
Non plus comme filles de joie,
Mais en filles qui font pitié.
Pourtant rends-moi sans amitié
Pour cette troupe de sirènes;
Et pour fruit de toutes mes peines,
Fais que quelque fille de bien
M'aime un peu sans m'en dire rien.

Paris est un séjour commode,
Où chacun peut vivre à sa mode,
Avec droit d'y manger son pain,
Comme dans l'empire romain;
Car on y vit sous un roi juste,
Comme on faisoit du temps d'Auguste,
Avec la même liberté,
Aussi bien l'hiver que l'été,
Et chacun à sa fantaisie
Y prend le droit de bourgeoisie.
Mais comme enfin tout se corrompt,
Le nom de bourgeois fait affront;
On veut être encor davantage.
De liberté, libertinage
Se produit insensiblement
Et puis il faut un règlement.
La femme, comme plus fragile,

Commence un désordre de ville,
Et veut toujours prendre plus haut
Qu'elle ne doit et qu'il ne faut.
La moindre se fait demoiselle :
Il faut brocarts, il faut dentelle,
Il faut perles et diamans,
Il faut riches ameublemens,
Et mille autres telles denrées :
Mais pour les rendre ainsi parées,
Il faudrait que tous les maris
Fussent de vrais Jean de Paris.
De là vient la source maligne
Qui cause le malheur insigne
D'être enfin prise au saut du lit,
Et surprise en flagrant délit.
O Dieu! qu'on en prend de la sorte,
Sans celles que la fausse porte
Fait sauver par quelques détroits,
Pour être prise une autre fois.
Ninon dans un fiacre est prise,
Avec un homme à barbe grise;
Nannon au carrosse à cinq sous
Se laisse prendre et file doux.
Lucrèce en sortant est grippée,
Babet en dansant est happée.
On surprend Manon et Cataut,
Qui vont l'une en bas, l'autre en haut.

Jeanneton aux sergens fait tête.
On ne vit jamais telle fête,
Pots, pintes, tables, escabeaux,
Siéges, chandeliers, cruches, seaux,
Vaisselle sans être comptée,
Volent d'abord sur la montée;
Tout y fait le saut périlleux,
Jusqu'aux bouteilles deux à deux;
Puis Jeanneton court à la broche:
Cependant un sergent l'accroche;
Elle l'égratigne et le mord;
Les voilà tous deux en discord,
Prêts à s'arracher la prunelle;
Mais le sergent est plus fort qu'elle,
Il l'entraîne contre son gré,
Lui fait sauter plus d'un degré,
Et sans entendre raillerie
La mène à la Conciergerie.
On déniche dès le matin
La fameuse et fière catin;
Quoiqu'on la fasse aller en chaise,
Elle n'est pas trop à son aise,
La commodité lui déplaît,
Mais on s'en sert telle qu'elle est.
Marquise, comtesse ou baronne,
Il faut comparaître en personne,
Et faire entrée au Châtelet,

A jour ordonné sans délai,
C'est un arrêt irrévocable.
On prend au lit, on prend à table;
Pourvu qu'on soit en mauvais lieu,
Suffit, la prise est de bon jeu.
On a beau dire: — Je suis telle,
Je suis d'auprès de la Tournelle;
Mon mari me connoît fort bien;
Tout ce discours ne sert de rien,
Il faut aller où l'on vous mène.
Pourquoi courir la pretantaine,
Lui disent les sergens railleurs,
Et venir autre part qu'ailleurs?
Eh bien, que votre mari vienne,
Qu'il vous retire et vous retienne;
S'il ne vous fait le même tour
Que le procureur de la cour
Fit l'autre jour à telle dame
Qui voulut se dire sa femme:
— Allez, je ne vous connois point,
Et demeurons-en sur ce point,
Lui dit-il bien fort en colère.
A cela que pourriez-vous faire?
Quand un homme est ainsi fâché,
Sa femme en porte le péché.
A propos chez dame Thomasse,
Deux femmes de fort bonne race,

Furent prises au trébuchet,
Et passèrent hier le guichet;
Et tous les jours on en attrape,
A l'heure que l'on met la nappe,
Cela veut dire en plein midi.
Ah! qu'un sergent est étourdi,
De venir frapper à telle heure!
Personne à table ne demeure;
Il peut tout seul se mettre là;
Car aussitôt chacun s'en va,
Laisse chapon, ragout et soupe,
Laisse du vin dedans sa coupe,
Et fait place à quatre sergens,
Qu'il laisse buvans et mangeans,
Et souhaite qu'ils en étouffent,
Tandis que les dames s'épouffent.
D'autres avec des Savoyards
S'enferment bien de toutes parts,
Puis sortent par la cheminée,
De quoi la cohorte étonnée,
Pense que le diable a pris part
A cet inopiné départ:
Rien ne sort à porte rompue,
Elles sont déjà dans la rue;
Les Savoyards crient haut et bas:
Sergens, vous ne nous tenez pas.
Mais les sergens, tout pleins de rage,

S'en prennent d'abord au ménage;
Ils renversent et brisent tout.
Chacun en emporte son bout,
Mais ce bout ne vaut pas la peine
De faire une entreprise vaine.
Ils vont chez la belle aux beaux yeux,
Chez elle ils réussiront mieux;
Elle est dame à se laisser prendre,
Et point difficile à se rendre;
Tout bretteur se rend maître là,
Sitôt qu'il a dit : — Me voilà.
Sergent qui commande à baguette
N'a pas moins de droit que la brette.
— Ouvrez vite, c'est temps perdu,
Levez-vous, le lit est vendu,
Lui dit-il en propres paroles.
— Prenez, dit-elle, deux pistoles,
Et me laissez vivre en repos.
— C'est parler fort mal à propos,
Ah! vous ne ferez point affaire,
Dit le sergent fort en colère;
Pour qui me prenez-vous ici?
Pensez-vous échapper ainsi?
Si je n'avois la retenue,
Vous iriez à pied par la rue.
Mais c'est en chaise que l'on sort,
Quand on en veut payer le port.

Tel est le destin de nos belles.
Et d'autres qui sont avec elles;
Nicole, Claudine, Margot,
Et Perrette et Joanne au pied-bot,
Martine la souffle-roties,
Toutes servantes addenties,
Qui deçà, qui delà, font flus,
Mais elles ne reviennent plus.
Bon pied, bon œil et bonne bête
Fait bien lors un coup de sa tête;
Comme on déniche des moineaux,
Ou comme l'on cuit des perdreaux,
Tout ainsi l'on prend Christoflette,
Poncette, Gilette, Nissette,
En sortant de leurs nids à rats;
L'une échappe de l'embarras,
On la prend, on lui dit : — C'est que
Il faut venir au For-l'Évêque;
Et de prises pour un matin
J'en compte cent, sans le fretin.
Guère de gens ne sont en peine
De s'informer où l'on les mène,
Excepté quelques perruquiers,
Quelques parfumeurs et poudriers,
Quelques faiseurs de confitures,
Ou bien de mignonnes chaussures,
De fards, de pommades, de gants,

De vieilles jupes, vieux rubans
Repassés à la friperie,
Et faiseurs de pâtisserie.
Eh quoi! si souvent escroqués,
Faut-il encor qu'ils soient moqués?
O personnes ensorcelées!
De prêter ainsi leurs denrées,
Sur janvier, février et mars,
Pour courre après de tels hasards.
Au contraire, mille personnes
Prudentes, sages, belles, bonnes,
Rendront grâce aux bons magistrats,
Qui leur ont sauvé tant de pas,
Et réduit leur mari à vivre
D'un air qu'il ne les faut pas suivre.
O combien d'argent épargné,
A tel qui; pour être lorgné,
Se faisoit, mettant tout en gage;
Et trop tôt gueux et trop tard sage,
Voilà ce que c'est d'écouter
Un sexe qui vient nous tenter,
Qui nous fait croire qu'il nous aime,
Et puis nous perd comme lui-même.
Oh! qu'elles sont en bel état,
Pour un marquisat ou comtat!
Ainsi fait la vanité sotte,
D'une poupée une marotte,

D'une belle idole un jouet;
Et du jeu l'on en vient au fouet.
C'est là d'une façon fort belle
Se faire passer demoiselle;
Et pourtant une infinité
Passent en cette qualité.
Mais la prudente politique
En va faire une république,
Que l'on veut envoyer à l'eau,
S'entend pourtant dans un vaisseau.
Alors toute personne sage
Fera des vœux pour leur passage,
Priera les flots, Neptune aussi,
De les porter bien loin d'ici.
Aux vents pour moi je fais prière
De leur bien souffler au derrière :
C'est du navire que je dis;
J'excepte le vent Yapis;
Car ce vent seroit tout contraire,
Et des poëtes d'ordinaire,
Il est invoqué pour les gens
Qu'on veut revoir en peu de temps.
Alors aussi d'autre manière
Tout débauché fera prière;
Mais prières de débauchés
Sont souvent autant de péchés.
Le ciel, qui le sait, les délaisse

Et ne s'en hausse ni ne s'en baisse.
Les enfans leur crient au renard.
Pourtant dans ce fameux départ
On voit blêmir un pauvre drôle,
Quand il entend lire le rôle,
Où des premières est Fanchon,
Qui de ses deux yeux de cochon
Lui vint percer le cœur et l'âme.
Alors il ne peut qu'il ne blâme
Et polices et magistrats :
Oh! dit-il, en parlant tout bas,
Quelle injustice, quel dommage
De faire à Fanchon cet outrage!
Puis demeurant droit comme un pieu,
Il enrage, il jure morbieu,
Et maudit en soi la police,
De peur qu'il a de la justice ;
Mais il a beau se garder bien,
Jamais justice ne perd rien.
Dieu veuille qu'il s'amende,
Et que jamais on ne le pende!
On en pend de bien plus huppés,
Qu'un sexe pipeur a pipés.
Enfin nos pies dénichées,
De leur départ assez fâchées,
De tous côtés d'un œil hagard
Regardent le tiers et le quart.

Mais tiers ni quart tel qu'il puisse être,
Ne fait semblant de les connaître.
L'une soupire, l'autre rit,
L'une soupire, une autre maudit,
Quelque autre fait une grimace
D'un singe qui demande grâce :
Une autre sans honte et sans front,
Se moque d'honneur et d'affront :
La demoiselle et la marquise,
Mais marquise de bonne prise,
Ont le bec alors bien gelé,
Et le caquet mal affilé ;
Elles n'ont point ici par voie,
Bruns ni blondins qui les côtoie ;
Les sergens font leurs quinolas,
Qui sont des meneurs par le bras,
Meneurs de fort mauvaise grâce,
Et tous meneurs chassant de race,
Meneurs à leur rompre le cou,
En les menant devinez où.
Je crois qu'ils vont droit au Pont-Rouge,
Vers un grand bateau qui ne bouge :
Là toutes entrant en complot ;
On crie, à Chaillot, à Chaillot,
C'est aux Bons-Hommes, à Surène,
C'est où ce grand bateau les mène.
S'il fait beau temps, l'on pourra bien

Passer outre sans dire rien.
Adieu Paris, comme il nous semble,
Disent-elles toutes ensemble.
Hélas! que de gens de métier
Sont fâchés en chaque quartier!
Car ils perdent la chalandise
Et de bourgeoise et de marquise.
A présent tout est renversé,
Notre honneur est bien bas percé;
Nous donnerions étant au rôle,
La qualité pour une obole;
Du moins que ne nous réduit-on
A reprendre le chaperon?
Après avoir été coquettes,
Quel mal d'être chaperonnettes,
Même de porter le tocquet
Avecque quelque autre affiquet,
Tout ainsi que la bourgeoisie
Qui de grande peur est saisie,
Qu'on ne règle au temps de jadis,
Et sa coiffure et ses habits;
Que d'une demi-demoiselle
On en fasse une péronnelle,
On en feroit tout aussi bien,
Si le monde n'en disoit rien.
Mais soit qu'il jase ou qu'il se taise,
On en seroit plus à son aise,

On ne se ruineroit point
Pour du brocart et pour du point;
La chemisette, la houbille,
Le corset, quelque autre guenille,
Un filet à mouche, un jupon,
Pour parer seroit aussi bon.
Mais zeste, attendez-nous sous l'orme,
On nous prendra pour la réforme,
Bon Dieu que nous avons de soin!
C'est bien de nous qu'on a besoin.
Laissons faire la politique,
Qui règle la chose publique;
Mais qu'en la laissant faire aussi,
Elle nous chasse loin d'ici!
Adieu bal, adieu comédie,
Adieu, puisqu'il faut qu'on le die,
Au Marais notre rendez-vous,
Où souvent avec cent filoux
Nous avons joué notre rôle
A dépouiller un pauvre drôle,
Étranger ou provincial,
Où je ne m'acquittai point mal
Du beau soin d'escroquer la dupe,
Tantôt d'un bas, puis d'une jupe,
D'un mouchoir, d'un collier, d'un lou,
D'un rubis, d'un autre bijou,
D'un anneau, d'une garniture,

D'un bracelet, d'une coiffure,
D'un cabinet, d'un diamant,
D'une aiguière, un bassin de même,
Selon que plus ou moins on aime,
Manger enfin carrosse et train,
Le mettre nu comme la main,
Étoit mon principal office.
J'en cachois si bien l'artifice,
Que mon pauvre dupe croyoit
Que je brûlois comme il brûloit:
Mais bientôt mon cœur tout de glace
Le forçoit de céder la place
A quelque autre simple niais
Qu'on prenoit du même biais.
Mais après toutes nos fredaines,
Dont nous allons porter les peines,
Voilà nos plaisirs qui sont morts,
Et nous en sommes aux remords.
Adieu promenades de Seine,
Chaillot, Saint-Cloud, Ruel, Surène,
Ah que nous allons loin d'Issy!
De Vaugirard et de Passy!
Mais c'est où le destin nous mène.
Adieu Pont-Neuf, Samaritaine,
Butte Saint-Roch, Petits-Carneaux,
Où nous passions des jours si beaux;
Nous allons en passer aux îles:

Puisqu'on ne nous veut plus aux villes
Il nous faut aller au désert.
Et comme toute chose sert,
Notre disgrâce nous délivre
De l'homme brutal, de l'homme ivre,
De l'homme jaloux, du coquin,
Et du voleur et du faquin,
Dont nous souffrons la tyrannie,
Les bassesses, la vilénie;
Supplice le plus grand qui soit.
Hélas! si la femme savoit
Quelle sujétion a celle
Qui fait le métier de donzelle,
Elle n'en tâteroit jamais,
Vivant comme moi désormais,
Qui promets, qui proteste et jure
D'être meilleure créature.
Mes compagnes en font autant,
Prenez-le pour argent comptant;
Nous tiendrons un chemin contraire,
Pourvu qu'on nous le fasse faire.
Ainsi ce beau discours finit;
Mais elles n'avoient pas tout dit,
Il falloit encor nous apprendre
Combien elles en ont fait pendre,
Combien de galans ébahis
Par elles se sont vus trahis,

Et combien de lâches querelles
Se sont faites pour l'amour d'elles,
De mauvais coups, d'assassinats,
De vols qu'elles ne disent pas,
De marchands affrontés sans honte,
D'emprunts dont on ne tient nul compte;
Combien de jeunes gens enfin
On fait par-là mauvaise fin,
Combien de désordre aux familles,
Combien il s'est perdu de filles,
Combien d'enfans ou d'avortons!
Quand finir, si nous les comptons?
Mais pensons à choses plus hautes,
Faisons profit de tant de fautes,
Car des dames de la façon
Font une fort belle leçon
A toute fille de boutique,
Qui de demoiselle se pique,
Et qui hors d'un comptoir tout gras,
Fait la dame à vingt-cinq carats.
Instruction aux artisannes,
Aux servantes, aux paysannes,
A toute autre grisette aussi,
De ne jamais broncher ainsi.
Désormais la sage bourgeoise,
Vivant en liberté françoise,
Ira partout le front levé,

Et tiendra le haut du pavé,
Sans peur de se voir affrontée
Par quelque Cambrôuse effrontée,
Qui fait par un méchant trotin
Porter sa jupe de satin.
L'honneur, la vertu, le mérite,
Qu'il faudra que chacun imite,
Feront renaître dans nos jours
De justes et chastes amours :
L'impureté sera bannie
Des plaisirs de la douce vie :
Tout ira comme il doit aller.
Mais il faut d'ici détaler,
Rebut du sexe, on vous l'ordonne.
Sans vous la ville est belle et bonne ;
On y va vivre en sûreté,
Dans une honnête liberté ;
Les bons desseins qu'on a pour elle
La font de plus belle en plus belle.
Paris est plus qu'il ne paroît,
Mais jamais ne fut ce qu'il est.
Les laquais y sont sans épées,
Les maris sans dames fripées,
Les rues sans boue en ce temps,
Sans embarras et sans auvens ;
Et bientôt les modes nouvelles
Rendront nos casaques plus belles ;

Et ce qui sera de plus beau,
C'est la sureté du manteau;
Car bientôt, grâce à la police,
Paris sera purgé de vice;
Et des vicieuses aussi,
Qui n'aiment guère tout ceci.
Mais plaise ou non, ris ou grimace,
Il faut que justice se fasse;
Et de la façon qu'on s'y prend,
On fait tout ce qu'on entreprend.
Il faut que Paris se nettoie
De boue et de filles de joie.
Que de voleurs sont étourdis
De voir faire ce que je dis,
Et doutent pendant leur asile,
S'ils doivent demeurer en ville!
Je ne sais que leur conseiller,
Sinon de ne plus travailler
D'un métier bientôt sans pratique,
Quand on n'en tiendra plus boutique.
Hélas! que de gens affligés,
De se voir ainsi délogés!
Qu'ils seront mal dans leurs affaires!
Sans ces personnes nécessaires,
Le trafic ne vaudra plus rien,
Puisqu'il va manquer de soutien;
A moins que d'aller dans les Indes;

Racheter cent pauvres Dorindes,
Cent Sylvies et cent Philis,
Les vols seront mal établis.
Que fera le laquais en peine
De la prise d'un point de Gêne,
Et de la bague et des pendans,
Des nœuds, de la montre et des gants?
Il n'aura plus devant la porte
Personne à présent qui les porte.
L'économe d'une maison
N'aura plus de dame Alison:
Chez qui porter toutes les brippes
Et quelquefois de bonnes nippes;
Que l'on fait perdre tout exprès,
Et qu'on cherche long-temps après.
Les pauvres filoux sans ressource
Auront-ils où vider la bourse,
Qui sera surprise avec art?
Pour qui tant se mettre au hasard?
C'étoit pour l'entretien de Lise,
Que tout étoit de bonne prise;
Sa jupe et tant de linge fin
N'étoient venus que de larcin.
Mais présentement que l'on grippe
Et Lise et toute autre guenippe,
Il ne sera plus de besoin
De prendre d'elle tant de soin;

Le public la prend en sa charge,
Et pour l'avenir en décharge
Tous ces gens qui font aujourd'hui
La charité du bien d'autrui.
Cela fait tort à leur largesse,
Leur ôte leur bureau d'adresse,
Met un voleur sur le pavé,
Fort en danger d'être trouvé
Saisi du vol qu'il vient de faire:
Il n'est pour lui plus de repaire
Contre le chevalier du guet;
Qui prend le porteur du paquet:
Je l'avoue, et ces receleuses
Lui servoient encor de fileuses
A filer sa corde plus doux.
Que de malheurs pour les filoux!
Quel danger leur pend sur la tête!
Que ne présentent-ils requête?
Sans doute ils seroient bien reçus
A faire plainte là-dessus.
Deffita, leur juge fort tendre,
Ne condamne point sans entendre;
Il leur donnera par bonté
Quelque autre lieu de sûreté.
Mais soit de respect, soit de crainte,
Nul n'ose faire cette plainte,
Et nul pour eux ne veut prier:

Ainsi donc, adieu le métier.
Toutes les sociétés cessent :
Quand les associés la laissent,
Et tel cas arrive ici ; car
Cloris part pour Madagascar.
Et son chevalier de l'Étoile
Ne sait à quel vent faire voile.
Quels désordres, quels accidens,
Qui font bon gré mal gré ses dents!
Obéir à la politique
Qui règle la chose publique!
Le siècle pour n'être pas d'or,
Ne laisse pas de plaire encor,
Et plaira toujours davantage
Par une police si sage.
Deffita s'y prend comme il faut.
Bourgeois, voilà ce que vous vaut
Un magistrat de cette sorte,
Et qui n'y va pas de main morte.
Mais revenons à nos moutons,
Faisons le triage et comptons
Combien sont nos brebis galeuses.
Les listes sont assez nombreuses
Pour les envoyer en troupeau
Paître dans le monde nouveau.
Muse, laisse aller cette troupe,
Il est temps de manger la soupe ;

Il est une heure et plus d'un quart,
C'est trop rimer pour leur départ :
Depuis le matin je travaille
Pour un adieu de rien qui vaille.

REQUÊTE

DES FILLES D'HONNEUR

PERSÉCUTÉES,

A MADAME DE LA VALIÈRE.

Vénus de notre siècle, adorable déesse,
Vous qui d'un seul regard inspirez la tendresse,
Et savez surmonter le plus puissant des rois,
Depuis cinq ans entiers nous vivons sous vos lois;
Nous vous avons connu la plus grande du monde,
C'est à présent en vous que notre espoir se fonde.
Prenez les intérêts des filles de Cypris,
Et ne permettez pas qu'on en fasse mépris.
Nous vous reconnoissons pour notre impératrice;
Montrez-vous digne enfin d'en être protectrice.
A notre commun bien votre intérêt est joint,
L'on ne vous verra point, si l'on ne nous voit point;
Nous sommes à l'état toutes trop nécessaires
Pour nous laisser en butte à des coups téméraires;
Les jeunes gens sans nous, par un crime odieux,
Attireront encor la vengeance des dieux.

Si notre tendre amour n'échauffoit point leurs âmes,
Ils se verroient brûlés par d'effroyables flammes;
Les femmes, les maris, les filles, les enfans,
Les hommes les plus saints et les plus innocens,
Se verroient tous les jours exposés à leur rage;
Ils enfreindroient les lois du plus saint mariage,
Et leur emportement et leur brutalité
Auroit toujours querelle avec l'honnêteté.
Le substitut des dieux en fait sa conséquence,
Dessous lui nous avons une entière licence,
Son empire est ouvert à des gens comme nous :
Par prudence il permet les plaisirs les plus doux,
La vertu ne nous fait ni de tort ni d'injure,
De peur de renverser l'ordre de la nature.
Dans ce royaume-ci, comme dedans le sien,
Le mal que nous faisons se convertit en bien.
Vouloir être plus saint que la sainteté même,
C'est se tromper l'esprit par une erreur extrême,
Et l'on ne doit jamais faire cesser un mal
Quand il en étouffe un qui seroit plus fatal.
Faites donc retirer le bras qui nous oppresse;
D'un jeune lieutenant que la poursuite cesse;
Empêchez désormais qu'on ne puisse offenser
Un corps qui sert au roi plus qu'on ne peut penser;
Car nous entretenons, par nos soins salutaires,
La moitié de sa garde et de ses mousquetaires;
Et sans nous ces galans emplumés et poudrés,

Qui paroissent toujours plus jolis, plus dorés,
Que n'ont jamais été des hommes de théâtre,
Ces gens que leur habit fait qu'on les idolâtre,
Seroient bientôt cassés, ou quitteroient demain,
Si par quelque malheur nous resserrions la main.
Qu'on ne s'oppose plus avecque tant de peine
A ces commodités de la nature humaine;
Qu'on finisse des soins pris si mal à propos;
Que les femmes d'honneur puissent vivre en repos.
Aussi bien c'est en vain que le monde s'empresse,
Chaque jour en produit une nouvelle espèce;
Et si l'on vouloit bien en purger tout Paris,
On verroit à louer quantité de maris.
Croyez-moi, c'est un sexe inconnu que le nôtre;
Une femme de bien est faite comme une autre;
L'honneur le plus brillant n'a que de faux appas,
Et souvent l'on paroît tout ce que l'on n'est pas.
Grande reine, songez à votre chaste empire:
Dans ce triste séjour sans vos soins il expire.
Mais si vous l'honorez de vos soins désormais,
Votre peuple galant ne finira jamais.

LA PRINCESSE,

OU

LES AMOURS DE MADAME.

La prise de Vardes, l'éloignement du comte de Guiche et celui de la comtesse de Soissons ne laissent pas à douter que l'amour, l'aversion, la jalousie et la haine n'eussent produit d'étranges effets entre quelques personnes des plus élevées du royaume. On en parloit diversement à la cour, et chacun raisonnoit selon son caprice; assurant ses conjectures sur ce qui avoit éclaté, et faisant des histoires, des intrigues, des commerces de choses imaginaires, sur des fondemens mal assurés. Cependant assez de gens s'empressoient de persuader aux autres, qu'ils savoient la vérité de tout cela, et pour paroître mieux instruits, ils forgeoient des particularités vraisemblables, et joignoient l'effronterie au

mensonge; ils débitoient leurs visions d'une manière si audacieuse, qu'on ne pouvoit presque s'empêcher de leur donner quelque foi. Mais quelle apparence y avoit-il que ces actions particulières fussent connues de tout le monde, tandis qu'on avoit tant d'intérêt à les cacher? De tels mystères ne pouvoient avoir de solitude assez profonde, les intéressés n'avoient garde d'en révéler le secret, et si l'amour, qui avoit tout commencé, n'eût tout dit, on n'auroit eu de cette histoire que des lumières imparfaites.

Manicamp, affligé au dernier point de l'absence du comte de Guiche, son ami, tâcha de lier avec une dame de la cour l'intelligence la plus forte qu'il pût, pour adoucir son chagrin; et comme il avoit affaire à une personne qui vouloit aussi l'engager, mais qui songeoit à ses sûretés, elle le mit à plusieurs épreuves, et lui fut à la vérité cruelle; et il falloit être Manicamp, et amoureux, pour ne s'en pas rebuter.

Un jour qu'il l'a pressoit par les plus tendres paroles que la passion pût mettre à sa bouche: — Eh bien, Manicamp, dit-elle, je vous estime et je vous aurois déjà dit que je vous aime, si je

pouvois être assurée que vous fussiez tout à moi; mais comment voulez-vous que je le croie, poursuivit-elle, dans de si grands sujets de douter de toute votre confiance? Vous avez eu toute votre vie un commerce si étroit avec le comte de Guiche, que vous ne pouviez ignorer ses aventures, et surtout celles qui ont causé son éloignement: je vous avoue que je suis curieuse et que je voudrois savoir la vérité de cette intrigue; mais j'aurois voulu que de vous-même vous m'eussiez conté ce secret, et je vous en aurois tenu compte.

Il n'en fallut pas davantage pour bannir tout scrupule du cœur de Manicamp; il avoit trop d'amour pour sa maîtresse, pour garder encore une fidélité exacte à son ami; il étoit en état de la contenter là-dessus, parce qu'il avoit dans sa poche un paquet de toutes les copies des lettres qui étoient de l'histoire, dans le dessein de la faire plus sûrement qu'elle n'étoit. Et après avoir témoigné à la dame qu'il étoit prêt de la satisfaire, et elle de l'écouter, il rêva quelques momens et commença de parler ainsi:

« Le mariage de Madame ayant accru la joie de la cour, on y faisoit tous les jours des diver-

tissemens, et Madame étant une princesse jeune et accomplie comme vous savez, tout le monde qui la voyoit ne songeoit qu'à lui proposer des plaisirs convenables à une personne de son rang et de son mérite. Le roi, qui ouvroit les yeux comme les autres à ses belles qualités, lui donnoit mille marques de bienveillance, et selon les apparences, elle avoit toujours avec la comtesse de Soissons la principale part à tout ce qu'il faisoit de plus galant pour les dames. Le comte de Guiche et le marquis de Vardes, étant bien auprès du roi, en reçurent souvent des grâces, et étoient de tous les plaisirs, comme gens qu'il aimoit particulièrement. Ce fut dans une vie si douce et si charmante, que ces deux malheureux prirent tant d'amour et d'ambition, qu'ils en perdirent la raison, et qu'ils se préparèrent des infortunes, qui, possible, ne finiront qu'avec eux.

» Le comte voyoit tous les jours Madame, et sentoit en lui augmenter sans cesse le plaisir qu'il prenoit à la voir, sans songer à ce qui lui en arriveroit; mais la pente au précipice étoit grande. Il ne fut pas long-temps sans connoître qu'il avoit

fait plus de chemin qu'il ne vouloit. Madame d'un autre côté, sans savoir les pensées du comte, le regardoit d'une manière à ne le pas désespérer : elle a un certain air languissant, et quand elle parle à quelqu'un, comme elle est tout aimable, on diroit qu'elle demande le cœur, quelque indifférente chose qu'elle puisse dire. Cette douceur est un puissant charme pour un homme sensible comme l'étoit le comte : la beauté et le rang de la personne élevèrent dans son âme tant de brillantes espérances, qu'il n'envisagea les périls de son entreprise que pour s'en promettre plus de gloire. Enfin s'abandonnant tout à l'amour, je le vis quelquefois rêveur et chagrin, et lui ayant un jour demandé ce qu'il avoit, il me dit qu'il n'étoit pas temps de l'expliquer, qu'il me répondroit précisément quand il seroit plus ou moins heureux qu'il ne l'étoit alors, et que par aventure il m'annonçoit qu'il étoit amoureux.

» A mon retour d'un voyage de trois semaines je trouvai le comte qui m'attendoit chez moi ; mais il me parut si brillant, si magnifique et si fier, qu'à le voir seulement je devinai une partie

de ses affaires.—Ah! cher ami, me dit-il d'abord, il y a trois jours que je meurs d'impatience de vous voir; et puis s'approchant de mon oreille, je ne sentois pas toute ma joie ni ma bonne fortune, ne vous ayant pas ici pour vous en confier le secret. Mes gens s'étant retirés, le comte ferma la porte de ma chambre lui-même, et m'ayant prié de ne l'interrompre point, il me parla en cette sorte:—Bien que je ne vous aie pas nommé la personne que j'aime, vous pouvez bien connoître que ce ne peut être que Madame, de la manière dont je vous parle, ainsi je crois que l'aveu que je vous fais ne vous surprend pas. Je sais que si je vous avois découvert mes sentimens dans le commencement de ma passion, vous m'auriez dit mille choses pour m'en détourner, mais elles auroient été dites aussi inutilement que toutes celles que m'a dit ma raison; elle m'a représenté des dangers effroyables pour ma fortune et pour ma vie, sans donner seulement la moindre atteinte à mes desseins. A n'en mentir pas, j'aimois déjà trop, quand je me suis aperçu que je devois m'en défendre; et je n'ai voulu m'en abstenir que quand je me suis vu

incapable de résistance. J'ai senti que je serois jaloux, presque aussitôt que je me suis vu amant; le roi m'a donné des chagrins si terribles, qu'il a mis vingt fois le désespoir dans mon âme; il témoignoit tant d'empressement auprès de Madame, que tout le monde croyoit qu'il l'aimoit, et qu'elle en étoit persuadée elle-même; cela a duré deux ou trois mois, et assurément ils ont été pour moi deux ou trois siècles de souffrance. Tandis que le roi faisoit tant de galanteries pour Madame, je la voyois tous les jours, et j'y remarquois avec une rage extrême qu'elle les recevoit avec joie. J'en devins maigre, hâve, sec et défait, dans le temps que vous m'en demandâtes la raison. Ce qui pensa me faire mourir, ce fut que le roi me demanda si j'étois malade, et Madame m'en fit la guerre. Enfin ma prudence m'alloit abandonner, et j'allois être la victime de mon silence et de mon rival, car je n'avois encore rien dit à Madame que par le pitoyable état où j'étois, lorsque je reçus une consolation à laquelle je ne m'attendois pas. Le roi, qui avoit son dessein formé, continuoit toujours de venir chez Madame, et soit que son procédé eût été jus-

qu'alors une politique, ou qu'il devînt scrupuleux, il détourna tout d'un coup les yeux de sa belle-sœur, et les attacha sur mademoiselle de La Valière. La manière d'agir de ce prince fut si haute et si éclatante, que peu de jours firent remarquer sa passion à tout le monde ; il garda toutes les mesures de l'honnêteté, mais il s'embarrassa peu des égards qu'on croyoit qu'il avoit pour Madame ; et cette princesse, qui s'imaginoit que ses vœux étoient pour elle, fut bien étonnée de les voir aller à sa fille d'honneur ; de l'étonnement elle passa au ressentiment, et au dépit de voir échapper une si belle conquête ; et l'un et l'autre furent si grands, qu'elle ne put s'empêcher de nous en témoigner quelque chose à mademoiselle de Montalet et à moi.

» Un jour que le roi entretenoit sa belle à trente pas de Madame, —Je ne sais, nous dit-elle tous bas, si l'on prétend me faire servir longtems de prétexte : j'ai honte pour les gens de les voir s'attacher si indignement, et de voir tant de fierté réduite à un si vil abaissement. En achevant ces paroles, elle se tourna de mon côté : —Madame, lui dis-je, l'amour unit toutes

choses quand il s'empare d'un cœur; il en bannit toutes les craintes et les scrupules; et cette sorte d'inégalité que vous condamnez est comptée pour rien entre les amans. Le roi ne peut aimer dans son royaume que des personnes au-dessus de lui; il y a peu de princesses qui puissent l'attacher; et, comme ses prédécesseurs, il faut qu'il porte sa galanterie aux demoiselles, s'il veut faire des maîtresses. — Il me semble, reprit-elle assez brusquement, qu'ayant commencé d'aimer en roi, il ne devoit pas faire une grande chute : cela me fait connoître, ce que je ne croyois pas de lui, que, la couronne à part, il y a des gentilshommes dans son royaume qui ont plus de cœur et de fermeté. Je parle librement devant vous, comte, dit-elle, parce que je crois que vous avez l'âme d'un galant homme, et que j'ai une entière confiance à Montalet. Mais je vous avoue que je voudrois que le roi prît un autre attachement. — Qu'importe à votre altesse, reprit Montalet? il a toujours pour vous les mêmes déférences; il ne voit La Valière qu'après vous avoir rendu visite.... Si vous aimez les divertissemens, il ne tient qu'à vous

d'être des parties qu'il fera. Du reste, madame, je n'ai jamais cru que vous y dussiez prendre part; et du dernier voyage de Fontainebleau je me suis doutée de ce que je vois aujourd'hui, à deux conversations qu'il a eues avec elle. Voilà justement ce qui me fâche de cette aventure, dont ils m'ont voulu faire la dupe... Et c'est pourquoi votre altesse se peut faire un divertissement agréable, si elle veut regarder cela indifféremment. Et alors Madame se repentant de m'en avoir tant dit, n'écouta plus que son courage là-dessus : —Vous avez raison; non, dit-elle, je ferai semblant d'ignorer la chose, je ne troublerai point les plaisirs du roi, et je ferai si bien mon personnage, qu'il ne saura pas que sa conduite m'ait donné le moindre chagrin. Mais pour changer de discours, — Qu'avez-vous eu si long-temps, continua-t-elle en s'adressant à moi, que vous aviez la tristesse dans les yeux, et presque la mort peinte sur le visage ? Dites-nous, poursuivit-elle, voyant que je demeurois immobile, et que je ne faisois que soupirer, qui vous a ainsi changé ? Parlez librement, je suis de vos amies, je serai discrète, et Montalet

le sera aussi; car vous ne venez au monde que depuis quinze jours.—Ah, madame! que voulez-vous savoir? lui dis-je. Je n'en pus dire davantage, et je ne sais comment je serois sorti d'un pas si dangereux, si Monsieur ne fût arrivé avec plusieurs femmes, qui se mirent à jouer au reversi. Voilà l'unique fois que sa personne m'a réjoui, car je l'aurois souhaité bien loin en tout autre temps. Le lendemain Madame vint jouer chez la reine, où le roi se trouva; en sortant, je donnois la main à Montalet, qui me dit assez bas:—On ma donné ordre de vous dire que vous n'en êtes pas quitte, et qu'il faut que vous disiez ce que l'on veut savoir. Pour moi, ajouta-t-elle, je n'ai plus de curiosité pour cela, je pense en être bien instruite, et si vous m'en croyez, vous en direz la vérité.—Si l'on veut que je la déclare, ne vaut-il pas mieux mourir en obéissant, que se perdre par un silence qui me causeroit mille douleurs?—Ne soyez pas si fou, me dit-elle; vous me feriez pitié; adieu. Je n'eus le temps que de lui serrer la main sans lui répondre; car elle se trouva à la portière du carrosse, où elle monta; et je crus qu'ayant com-

passion de ma peine, je pouvois lui en faire confidence, ou du moins trouver quelque soulagement à l'entretenir.

» A deux jours de là je suivis le roi chez Madame, et le roi, après lui avoir fait son compliment, s'en alla chez La Valière, où Vardes, Biscara et quelques autres le suivirent. Pour moi, je demeurai chez Madame, où j'eus le loisir d'entretenir Montalet, tandis que la comtesse de Soissons étoit en conversation avec Madame. Je fis ce que je pus pour gagner l'esprit de cette fille ; je lui exprimai les sentimens de mon cœur les plus secrets ; et tout ce que je pus tirer d'elle fut qu'elle vouloit bien être de mes amies, mais que je prisse garde de lui rien demander qui fût contre les intentions de sa maîtresse, et qu'elle me plaignoit de me voir prendre une visée si dangereuse. Elle me dit mille choses de bon sens là-dessus, auxquelles j'ai souvent pensé pour ma conduite ; et je n'ai jamais pu savoir d'elle si Madame avoit d'aussi bons yeux qu'elle pour découvrir ma passion. Je la conjurai de me dire encore quelque chose lorsque la comtesse sortit.

» Ce fut alors que Madame me dit : — Eh bien,

comte de Guiche, parlerez-vous aujourd'hui? — Je ne sais pas présentement ce que je dirai, répondis-je, mais je sais bien que je vous obéirai toujours aveuglément. J'aurois bien voulu vous taire mes folies par le profond respect que j'ai pour votre altesse, et parce que je ne puis faire de tels aveux sans confusion. — Je me doutois bien, reprit-elle, qu'il y avoit quelque chose, et par ce que vous venez de me dire vous avez redoublé mon envie; mais assurez-vous encore une fois que vous ne hasarderez rien à la satisfaire. — J'avois besoin de cette assurance, lui dis-je, pour me résoudre tout-à-fait; mais vous vous souviendrez, s'il vous plaît, que vous me l'avez donnée. Il y a six mois, poursuivis-je, que j'aime une dame qui touche assez près à votre altesse pour craindre que vous ne preniez ses intérêts contre moi, et que vous ne trouviez à redire que j'aie osé élever mes penées jusqu'à elle. Mais qui auroit pu lui résister, madame? Elle est d'une taille médiocre et dégagée; son teint, sans le secours de l'art, est d'un blanc et d'un incarnat inimitable; les traits de son visage ont une délicatesse et une régularité sans égale;

sa bouche est petite et relevée, ses lèvres vermeilles, ses dents bien rangées et de la couleur des perles; la beauté de ses yeux ne se peut exprimer; ils sont bleus, brillans et languissans tout ensemble; ses cheveux sont d'un blond cendré le plus beau du monde; sa gorge, ses bras et ses mains sont d'une blancheur à surpasser toutes les autres; toute jeune qu'elle est, son esprit vaste et éclairé est digne de mille empires; ses sentimens sont grands et élevés, et l'assemblage de tant de belles choses fait un effet si admirable qu'elle paroît plutôt un ange qu'une créature mortelle. Ne croyez pas, madame, que je parle en amant; elle est telle que je la viens de figurer; et si je pouvois vous faire comprendre son air et les charmes de son humeur, vous demeureriez d'accord qu'il n'y a pas au monde un objet plus admirable. Je la vis quelque temps sans pouvoir faire autre chose que l'admirer; mais je sentis enfin que je n'étois plus libre, et que l'embrasement étoit trop grand pour penser à l'éteindre; il ne me resta de raison que pour cacher le feu qui me dévoroit. Ce n'est pas que lorsque je me

trouvois auprès de cette dame je ne fusse hors de moi, et que si elle a pris garde à ma contenance et à mes petits soins, elle n'ait pu aisément remarquer le désordre où me mettoit sa présence. Cette nécessité de me taire, et le rival du royaume le plus redoutable, me rendirent si mélancolique que j'en perdis l'appétit et le repos, et que je tombai dans cette langueur qui m'a défiguré pendant deux mois; j'étois rongé de tant d'inquiétudes que je n'avois plus guère à durer en cet état, lorsqu'il a plu à la fortune de me guérir d'un de mes maux. Ce rival, auquel je n'osois rien disputer, a pris un autre attachement, et m'a délivré des persécutions que je souffrois de sa première galanterie. Ainsi, me voyant moins malheureux, je respirai plus doucement.

» Madame voyant que j'avois cessé de parler: — Est-ce là tout, comte? me dit-elle; le nom de la belle, ne le saurons-nous point? Je ne vois rien à la cour semblable au portrait que vous avez fait, et je ne connois point non plus ce rival, qui vous a tant donné de mal. — Quoi! madame, voudriez-vous bien me réduire à déclarer ce que

je n'ai pas encore dit à la personne que j'aime? Du moins attendez que je lui aie fait ma déclaration pour en savoir le nom; je promets à votre altesse que vous le saurez aussitôt que je lui en aurai parlé. — Eh bien, je me contente de cela, reprit-elle; mais je vous conseille, de quelque manière que ce soit, de l'instruire au plus tôt de vos sentimens, de peur que quelque autre moins respectueux que vous ne vous donne de l'esprit. Jusqu'à cette heure vous avez aimé comme on fait dans les livres; mais il me semble que dans notre siècle on a pris de plus courts chemins pour faire l'amour que l'on ne faisoit autrefois. On prétend que ceux qui ont tant de considérations n'aiment que médiocrement; quand votre passion sera aussi grande que vous le croyez, vous parlerez sans doute. Ce n'est pas qu'une discrétion comme la vôtre soit sans mérite, mais il faut donner certaines bornes à toutes choses. — Ah! madame, quand vous saurez combien il y a loin de moi à ce que j'aime, vous direz bien que je suis téméraire.

»Je voulois poursuivre lorsque mademoiselle de Barbezière entra, qui dit à Madame que le roi

alloit repasser. Tandis que ceux qui le précédoient entrèrent, Montalet, qui n'avoit fait qu'aller et venir par la chambre durant notre conversation, me demanda si j'étois bien sorti d'affaire. Je lui dis que je croyois que oui, et qu'on ne pouvoit faillir avec un aussi bon conseil que le sien. Nous n'eûmes pas loisir de nous entretenir davantage, car le roi sortit, après avoir prié Madame de se tenir prête pour aller le lendemain dîner à Versailles; et moi je me coulai dans la presse.

» Je ne fus pas plus tôt entré chez moi, que je donnai ordre qu'on renvoyât tous ceux qui me viendroient demander, et vous fûtes le seul excepté. Je repassai mille fois dans mon esprit l'entretien que j'avois eu avec Madame; et après avoir fait cent résolutions opposées l'une à l'autre, je me déterminai enfin à lui écrire ce billet.

LE COMTE DE GUICHE A MADAME.

« C'est vous que j'aime, madame; le portrait
» que je vous fis hier de vous-même ne vous l'a
» que trop fait connoître. Si vous trouvez que cet

» aveu soit trop hardi, vous vous en prendrez à
» votre curiosité, et vous vous souviendrez que
» je n'ai pas pu désobéir à la plus belle personne
» du monde. La crainte de vous déplaire me feroit
» encore balancer à me déclarer, s'il étoit quel-
» que chose de plus funeste pour moi que le
» déplaisir de vous taire que je vous adore.
» Pardonnez-moi, divine princesse, si je vous dis
» que je ne pense point à tous les malheurs dont
» vous me pouvez accabler pour me punir. Je n'ai
» l'esprit rempli que de la joie de vous faire ju-
» ger que ma passion est infinie par la grandeur
» de votre mérite et par celle de ma témérité. »

» Après avoir relu ce billet, que je trouvai assez conforme à mes intentions, je le cachetai le plus promptement que je pus; et le lendemain étant à Versailles, où le nombre des courtisans étoit médiocre, je pris mon temps de m'approcher de Madame, et lui dis assez bas pour n'être entendu que d'elle :— Je parlai hier à la dame, mon intention étoit de vous satisfaire en toutes choses; mais ayant prévu que je ne le pouvois facilement en ce lieu, j'ai mis ce qu'il faut que vous sa-

chiez dans un billet, que je vous donnerai avant que de sortir d'ici. J'ose vous le recommander, madame; il y va de ma fortune et de ma vie si vous le montrez.—Il me semble, me repartit-elle, que je vous en ai assez dit pour vous rassurer. Elle ne m'en dit pas davantage. Un quart d'heure après elle se leva pour aller voir les ouvrages de filigrane, et je pris une de ses mains pour lui aider à marcher. J'étois dans une émotion si grande, qu'il m'en prenoit des tressaillemens de moment en moment; toutefois, comme ma résolution étoit arrêtée, je lui coulai doucement dans la main le billet que je vous ai dit, et je remarquai que m'ayant lâché la main, sous le prétexte de prendre un mouchoir, elle le mit doucement dans sa poche, et se rappuya sur mon bras. De tout le reste de la journée je ne lui parlai que haut et devant tout le monde. Je retournai à Paris avec la gaieté d'un homme qui s'est déchargé d'un pesant fardeau.

» Aussitôt que je fus dans mon lit, je fus affligé de nouvelles inquiétudes, qui se présentoient à mon souvenir sous cent bizarres images; et je ne fis que me tourmenter, en atten-

dant que je pusse savoir le succès de mon billet. Le jour arriva, que je ne savois encore si je suivrois le roi au Palais-Royal; lorsque vous vîntes me dire qu'il y avoit grande collation chez Monsieur, où les hommes et les dames seroient parés. Cela me fit résoudre à prendre l'habit le plus magnifique que j'aie jamais porté, et à aller recevoir de bonne grâce tout ce qui m'étoit préparé par ma destinée.

» Le roi mena La Valière sur le soir chez Monsieur, où nous trouvâmes la comtesese de Soissons, madame de Montespan, près de laquelle Monsieur faisoit fort l'empressé, et plusieurs autres dames de la cour. Madame y arriva un moment après si parée de pierreries et de sa propre beauté, qu'elle effaça toutes les autres. Je m'avançai pour me trouver sur son passage; je la regardois avec des yeux qui marquoient quelque chose de si soumis et si rempli de crainte, que me voyant en cet état, elle me fit un petit signe de tête si obligeant que j'en fus une demi-heure hors de moi, tant les grandes joies sont peu tranquilles. L'on dansa, l'on joua, et pendant tout ce temps je me trou-

vai le plus souvent que je pouvois en vue de Madame sans l'approcher. J'aurois toujours fait la même chose pendant la collation, si Montalet ne se fût approchée de moi, laquelle voyoit par mes yeux dans le fond de mon cœur, et ne m'eût averti de prendre garde à moi et à ce que je faisois; elle y ajouta l'ordre de ne pas manquer de me trouver chez Madame le lendemain au soir, et quelque question que je lui fisse, elle ne me voulut rien dire davantage, ni même m'écouter.

» Vous pouvez croire, que je ne manquai pas de me rendre au Palais-Royal avec une exactitude extrême. Montalet me vint recevoir dans un passage d'où elle me mena dans sa chambre, où nous nous entretînmes quelque temps. Je la conjurai de me dire si elle ne savoit point ce qu'on vouloit faire de moi, lorsque Madame entra elle-même; elle étoit en robe de chambre, mais propre et magnifique. D'abord je lui fis une profonde révérence, et après que je lui eus donné un fauteuil, elle me commanda de prendre un siége et de me mettre auprès d'elle.

Dans le même temps, Montalet s'étant un peu éloignée de nous, elle parla ainsi.

» — Comte, votre malheur a pris soin de me venger de vous; je le trouve si grand, que je veux bien vous en avertir, afin que vous vous y prépariez. J'ai lu votre billet, et comme je le voulois brûler, Monsieur l'a arraché de mes mains, et lu d'un bout à l'autre. Si je ne m'étois servie de tout le pouvoir que j'ai sur lui, et de toute mon adresse, il auroit déjà fait éclater sa vengeance contre vous. Je ne vous dis point ce que la fureur lui a mis à la bouche : c'est à vous à penser aux moyens de sortir du danger où vous êtes.

»—Madame, lui dis-je en me jetant à ses pieds, je ne fuirai point ce mortel danger qui me menace, et si j'ai pu déplaire à mon adorable princesse, je donnerai librement ma vie pour l'expiation de ma faute. Mais si vous n'êtes point du parti de mes ennemis, vous me verrez préparé à toutes choses avec une fermeté qui vous fera connoître que je ne suis pas tout-à-fait indigne d'être à vous. — Votre parti est trop fort dans mon cœur, repartit-elle en me commandant

de me lever et me tendant la main obligeamment, pour me ranger du côté de ceux qui voudroient vous nuire. — Ne craignez rien, poursuivit-elle en rougissant, de tout ce que je vous viens de dire de votre billet; j'en ai eu soin, et personne ne l'a vu que moi; j'ai voulu vous donner d'abord cette alarme pour vous étonner. Croyez que je ne saurois vous trahir sans être infidèle aux sentimens de mon cœur les plus tendres. J'ai remarqué tout ce que votre passion et votre respect vous ont fait faire; et tant que vous en userez comme vous devez, je vous sacrifierai bien des choses, et je ne vous livrerai jamais à personne. — Est-il possible, lui dis-je, madame, en me jetant à ses pieds, que votre altesse ait tant de bonté, et que la disproportion qui est entre nous de toute manière vous laisse abaisser jusqu'à moi? C'est à cette heure, madame, que je connois que j'ai de grands reproches à faire à la nature et à la fortune de ce qu'elles m'ont refusé de quoi correspondre à une personne de votre mérite et de votre rang. Mais, madame, si un zèle ardent et fidèle, si une soumission sans réserve vous

peut satisfaire, vous pouvez compter là-dessus, et en tirer telles preuves qu'il vous plaira. — Comte, répondit-elle, j'y aurai recours quand il faudra; soyez persuadé que si je puis quelque chose pour votre fortune, je n'épargnerai ni mes soins ni mon crédit. — Ah! madame, lui dis-je, jamais pensée ambitieuse ne se mêlera avec ma passion. — Eh bien, repartit-elle, si pour vous satisfaire il faut faire quelque chose pour vous, on vous permet de croire qu'on vous aime.

» Et alors, voyant que Montalet n'étoit plus dans la chambre, je me laissai aller à ma joie, et à genoux comme j'étois, je pris une des mains de Madame, sur laquelle j'attachai ma bouche avec un si grand transport, que j'en demeurai tout éperdu. Je fus une demi-heure en cet état, sans pouvoir proférer une parole, et sans avoir seulement la force de me lever. Je commençois un peu à revenir, lorsque Montalet vint avertir Madame qu'il étoit temps qu'elle retournât à la chambre, où Monsieur alloit venir. Je ne fus pas fâché de cet avis, car je me sentois en un abattement si grand, que je serois mal sorti

d'une conversation plus longue. Elle ne me donna pas le temps de dire un mot, et s'étant levée de sa place : — Venez, Montalet, dit-elle, je vous le remets entre les mains, ayez-en soin, je crois qu'il est malade. A ces mots elle sortit de la chambre, et je n'osai la suivre. Mais ayant prié Montalet de me donner de l'encre et du papier, j'écrivis ce billet :

« J'avois assez de résolution pour souffrir ma » disgrâce, et je n'ai pas assez de force pour » soutenir ma bonne fortune. Ma foiblesse étant » un effet du respect et de l'étonnement, par- » donnez-moi, belle princesse : les joies immo- » dérées agitent trop violemment d'abord, et » c'en étoit trop à la fois pour un homme. Si » vous voulez bien que je croie ce que vous » m'avez dit, vous me donnerez bientôt un quart » d'heure pour ma reconnoissance. »

» Je donnai ce billet à Montalet, qui me promit de le rendre sûrement. Après cela elle me fit sortir par le même lieu d'où j'étois venu. Je vous

avoue que la joie de mon aventure étoit troublée par le chagrin de cette émotion, qui m'avoit tout-à-fait interdit, et que j'eus toujours mille inquiétudes jusqu'à trois jours de là, qu'on me donna rendez-vous au même endroit et à la même heure; je m'y rendis avec plus de joie, parce que Monsieur soupoit au Louvre, et que je crus que j'y serois moins interrompu.

»La nuit étoit claire et sereine; elle me parut sans doute mille fois plus belle que le jour, et sitôt que Montalet m'eut introduit, je n'eus pas beaucoup de temps à rêver, car Madame entra peu après dans cette même chambre. — Eh bien, comte, me dit-elle, êtes vous guéri?—Madame, lui repartis-je, les maux que cause la joie ne sont pas des maux de durée : si votre altesse m'eût donné un peu plus de temps, j'en serois revenu bien plus vite. — Il est vrai, reprit-elle, que je croyois vous voir mourir à mes pieds tant vous me parûtes languissant. — Je ne suis pas, lui dis-je, destiné à une fin si glorieuse; mais je sais bien que les plus grands princes envieroient ma condition présente, et que je l'aime mieux que la leur. — Ce que vous me dites, re-

prit-elle, est assez comme je souhaite qu'il soit; mais, poursuivit-elle en riant, que ces pensées-là ne vous rejettent pas en l'état de l'autre jour; car enfin vous me mîtes dans une peine extrême. — Vous ne m'avez, lui dis-je, donné que trop de temps pour me préparer à mon bonheur, et je croyois avoir celui de vous voir plus tôt.—Cela n'est pas si aisé que vous le pourriez croire, dit-elle; si vous saviez toutes les précautions que je suis obligée de prendre pour cela, et tous les soins de Montalet, vous nous en sauriez bon gré à toutes deux. Mais, dites-moi, tout de bon, avez vous eu beaucoup d'impatience de me revoir? Vous y aviez plus d'intérêt que vous ne pensez; car je suis assurément de vos meilleures amies. A ces mots, elle me tendit sa main en rougissant. Alors je fis tout ce que je pus pour lui bien représenter la grandeur de ma passion, et j'eus le plaisir de voir que je la persuadois. Nous eûmes une conversation de quatre heures, la plus tendre et la plus touchante du monde, et il me semble que j'avois un nouvel esprit auprès d'elle. Ses beaux yeux, sa douceur, et cent choses favorables et spirituelles m'animèrent si puis-

samment à l'entretenir agréablement, qu'elle me témoigna par mille caresses et mille paroles obligeantes qu'elle étoit très-contente de moi. A la fin, après nous être dit que deux amans ne pouvoient pas être plus contens l'un de l'autre que nous l'étions, nous prîmes des mesures pour ma conduite. Elle me dit de lier amitié plus étroite avec de Vardes, que je n'avois fait jusqu'alors, et d'aller deux ou trois fois la semaine chez la comtesse de Soissons; qu'on y feroit des parties entre peu de personnes pour se divertir, et que là nous aurions le temps plus commode qu'au Palais-Royal, pour ménager nos entretiens particuliers, et sans le ministère de personne que de Montalet, en qui elle se confioit absolument. Et après cela je sortis; et Montalet, qui étoit demeurée dans un cabinet, me vint conduire jusqu'au petit escalier, où je la remerciai de tous ses soins.

» Depuis ce temps-là j'ai vu de Vardes chez la comtesse de Soissons, où je trouve infailliblement Madame, quand elle n'est pas au Louvre ou au Palais-Royal. Nous avons lié entre nous quatre une société fort agréable, et sur le pied d'une

bonne amitié, nous nous sommes promis une union inséparable d'intérêts. Mais je ne feindrai point de dire que nous travaillons de concert à faire en sorte que le roi quitte La Valière, et qu'il s'attache à quelque personne dont nous puissions gouverner l'esprit; car celle-ci est fière et inaccessible. Pour cela nous avons trouvé à propos de donner de la jalousie à la reine par une lettre que nous fîmes il y a huit jours, et que j'ai traduite en espagnol. J'ai déguisé mon caractère: et étant dans la chambre de la reine, il y a quatre ou cinq jours, je glissai cette lettre dans son lit. Elle a été trouvée par la Molina, qui, au lieu de la donner à sa maîtresse, la porta au roi. Elle contenoit ces mots:

A LA REINE.

LETTRE ESPAGNOLE.

« Le roi se précipite dans un déréglement qui » n'est ignoré de personne que de votre majesté. » Mademoiselle de La Valière est l'objet de son » amour et de son attachement. C'est un avis que

» vos serviteurs donnent à votre majesté.» On y ajouta : « C'est à vous à savoir si vous pouvez ai-
» mer le roi entre les bras d'une autre, ou si vous
» voulez empêcher une chose dont la durée ne
» peut vous être glorieuse.»

» Ce qu'il y a de rare en cette aventure, c'est que le roi en a parlé à de Vardes, lui a montré la lettre, et lui a recommandé de tâcher de découvrir, sans bruit, qui peut en être l'auteur. Cela ne me fait pas peur, c'est de Vardes lui-même qui en a fait l'original en françois. Il nous dit hier qu'il avoit fait ce qu'il avoit pu pour jeter dans l'esprit du roi des soupçons sur M. le prince, qui ne le croit pas capable de cela, et que le roi avoit arrêté ses soupçons sur Mademoiselle, qu'il croyoit malfaisante, et sur madame de Navaille, à cause de leur vertu imprudente. Vardes n'a point tâché de l'en détourner, et fait semblant d'en chercher l'auteur adroitement. Nos dames, de leur part, font voir au roi une des plus belles personnes de France, qui est tantôt chez Madame, tantôt chez la comtesse de Soissons. Mais la lettre a tout gâté et n'a fait que l'attacher plus

fortement à La Valière. Nous le voyons tous les jours, car de Vardes, de son côté, est amoureux de la comtesse de Soissons, et nous ne nous sommes fait aucune confidence là-dessus; mais à nos façons d'agir, nous ne connoissons que trop nos affaires. Cependant je fais ma cour fort régulièrement à Monsieur; j'ai même tâché de me mettre de ses parties pour avoir plus d'occasions de lui témoigner quelque complaisance. Mais j'ai remarqué qu'il aime à être seul parmi les dames, et je suis bien aise qu'il soit de cette humeur. Je lui ai offert de négocier auprès de madame d'Olonne, et il l'a trouvée belle et aimable deux ou trois fois. Je l'ai vu presque résolu pour cette affaire, mais il craint tout, il ne peut se résoudre à rien; il fait difficulté sur tout, et, à vous parler franchement, je ne crois pas qu'il aime à conclure. Je ne me suis point rebuté, je lui en ai parlé dix fois, car j'ai grand intérêt qu'il se donne un amusement. Madame de Montespan me l'a débauché, et comme la moindre chose l'arrête, me voilà délivré de mes soins. Jugez, cher ami, si je ne suis pas heureux, et si quelqu'un en France peut se vanter de me surpasser en bonne for-

tune. — J'avoue, lui dis-je, que votre bonheur est si grand, que j'en tremble pour vous; je le vois environné de tant d'abîmes que ce sera un miracle si vous pouvez sortir de cet engagement par une issue favorable; vous avez à tenir bride en main et à vous défendre de deux emportemens où vous peut porter un état si glorieux; et quelque sage conduite que vous puissiez observer, il faut que la fortune ne vous quitte point pour sortir de tant de dangers. Ce n'étoit pas assez de votre amour, sans vous mêler de traverser les plaisirs d'un prince de qui vous recevez tous les jours des faveurs. Et je vous conseille, comme un homme qui vous aime, de ne point prendre part à tous les desseins que vos amis voudront faire sur ses prétentions. — Si vous étiez amant, reprit le comte, vous ne seriez pas si scrupuleux; de plus, je vous dirai que la jalousie ne sort jamais si bien d'un cœur, tant que les objets sont présens: je ne saurois aimer le roi après ce qu'il m'a fait souffrir. Madame est de mon sentiment, et j'ai intérêt de l'entretenir dans cette pensée. D'ailleurs Vardes et la comtesse de Soissons nous ont fait comprendre que si on

peut lui donner une maîtresse qui soit de nos amies, nous disposerons, par ce moyen, de la plus grande partie des grâces que le roi fera; nous nous rendrons si nécessaires à ses affaires de plaisir qu'il ne pourra se passer de nous, et ce sera un moyen de nous introduire dans les plus grandes et importantes affaires. Si vous saviez comme moi la charmante diversité des pensées que l'amour et l'ambition produisent dans une âme, vous ne raisonneriez pas tant; nous vous y verrons peut-être comme les autres, et quand cela sera, vous ne serez plus si sévère à vos amis. Adieu. A ces mots il s'en alla et me laissa une matière de rêverie assez grande sur tout ce qu'il venoit de me dire.

» Trois mois se passèrent sans que le comte parût avoir la moindre inquiétude. Il est vrai qu'il étoit tellement occupé de son amour et de ses intrigues, que je ne le voyois qu'en passant. Il étoit sans cesse de parties de plaisir; il faisoit une dépense effroyable en habits; il se retiroit insensiblement du commerce de ses amis ordinaires, et il fit enfin trop de choses pour ne pas faire soupçonner la cause de ces changemens.

Quelqu'un m'ayant averti de ce que l'on disoit, je ne manquai pas de lui en donner avis, et de lui conseiller de prendre garde à lui fort exactement. Mais comme la prospérité endort la vigilance et obscurcit la raison, il m'assura qu'il alloit au-devant de toutes choses, et qu'il falloit que ces gens-là se missent des visions dans la tête sur des fondemens imaginaires; que jusqu'à l'heure qu'il me parloit, il n'avoit pas fait un pas sans précaution. Il négligea si bien ce que je lui avois dit, ou il fut si malheureux, que Monsieur en prit de l'ombrage, et mit des gens aux écoutes pour s'éclaircir. La cour est toute pleine de ces lâches flatteurs, qui, pour acquérir la confidence d'un prince, lui troublent son repos par des rapports, et qui, pour lui persuader leur fidélité, lui diroient les choses les plus affligeantes.

»Telle fut la destinée de Monsieur, qui trouva des gens qui tournèrent ses soupçons en certitude, et qui traversèrent tellement l'esprit de ce jeune prince (encore novice en telle matière) qu'il oublia sa naissance, son courage et son pouvoir, et toutes voies bienséantes, pour se venger dans les premières atteintes de sa dou-

leur. Il alla, tout en larmes, se plaindre au roi de l'insolence du comte; et après avoir exagéré tout ce qu'il avoit pu apprendre de ses démarches, il lui en demanda justice, et qu'il chassât d'auprès de Madame toutes les personnes qui pourroient faciliter de tels commerces. Le roi fut touché de l'air naïf dont son frère lui parloit, et lui exprimoit sa jalousie sur tout le reste; il lui dit que de tels chagrins devoient plutôt s'étouffer que paroître; que néanmoins si la témérité du comte avait éclaté, il y avoit des gardes chez lui pour punir sur-le-champ ceux qui oublieroient le respect qu'ils lui devoient; qu'on n'offensoit pas ceux de son rang impunément; que sans examiner si le comte étoit coupable ou non, il falloit l'envoyer si loin, qu'à peine sauroit-on ce qu'il seroit devenu; qu'au reste c'étoit à lui d'éloigner doucement de Madame les personnes qui pourroient lui être suspectes; qu'il ne falloit pas prendre de l'ombrage facilement; que surtout il avoit à ménager délicatement l'esprit de Madame sur ce chapitre; qu'elle étoit une jeune personne, et qui, tout éclairée qu'elle étoit, avoit peut-être ignoré que ces petites fa-

çons libres, mais innocentes dans le fond, ne l'étoient pas dans l'extérieur; et qu'en étant avertie à propos, elle n'y tomberoit plus assurément. Enfin le roi n'oublia rien de tout ce qui put adoucir le ressentiment de son frère, et lui rassura l'esprit sur un sujet si délicat.

» Le jour même que Monsieur étoit en colère, et qu'il avoit oublié ce qu'on venoit de lui dire, il fit sortir Montalet et Barbezières de chez Madame, qui ne souffrit pas sans larmes l'éloignement de deux filles qu'elle aimoit.

» Cependant le roi envoya querir le maréchal de Grammont; d'abord qu'il le vit, il fit retirer tout le monde, et lui dit : — Monsieur le maréchal, votre fils est un extravagant, il aura bien de la peine à devenir sage; si je n'avois de la considération pour vous, je l'abandonnerois au ressentiment de mon frère, pour qui il a manqué de respect. Envoyez-le en Pologne faire la guerre jusqu'à nouvel ordre; et afin que la cause de son départ ne soit pas connue, qu'il vienne demain me demander congé de faire ce voyage, pour lui et pour Louvigny, son frère. Le maréchal remercia le roi de sa bonté, sans prendre aucun soin

d'excuser son fils, et l'assura qu'il alloit exécuter ses ordres. Le comte étoit encore au lit, parce qu'il étoit revenu fort tard de l'hôtel de Soissons, quand son père entra dans sa chambre, d'où leurs gens se retirèrent, se doutant bien que le maréchal ne venoit pas chez son fils sans affaires.

» — Hé bien, monsieur le comte de Guiche, lui dit-il de son ton railleur, vous êtes homme à bonnes fortunes : vous en ferez tant, que quelqu'un prendra le même soin de votre femme que vous prenez de celles des autres. Vous avez assez bien réussi, poursuivit-il, vous êtes un joli cavalier et surtout fort prudent, vous avez fait votre cour admirablement; le roi vient de me dire qu'il connoît votre mérite, et qu'il veut vous récompenser; et pour cela, que vous vous prépariez à aller voir si le roi de Pologne voudra bien vous recevoir pour volontaire dans son armée. Un homme de cervelle comme vous n'est pas tout-à-fait indigne d'un tel emploi. Vous vous y prenez de bonne manière pour établir votre fortune; vous vous imaginez que ces sortes de galanteries vous feront grand seigneur.

Il lui dit cent autres choses sans que le comte

eût la force de l'interrompre, tant il étoit étourdi d'un voyage qu'il voyoit inévitable ; et après que son père, d'un air un peu plus sérieux, lui eut fait entendre la volonté du roi, il le laissa en repos, s'il y en avoit pour un homme qu'on alloit arracher à lui-même, et qui s'imaginoit déjà par avance tout ce qu'il alloit souffrir.

» La première chose que fit le comte fut de me venir avertir de son malheur, et je n'eus pas grande consolation à lui donner sur un mal sans remède, si ce n'est de le flatter de l'espérance du retour. Après cela il alla chez Vardes, auquel ayant dit la nécessité où il étoit de partir bientôt, il me dit ce qu'il venoit d'établir avec Vardes, n'ayant pas jugé à propos de me charger de cela, parce que j'étois trop connu pour être son ami, et parce que Vardes avoit plus d'habitude que moi chez Madame. Après cela, me voyant tête à tête avec lui : — N'avez-vous point examiné, lui dis-je, ce qui peut causer votre disgrâce ? — Depuis hier, répondit-il, j'ai fait vingt fois la revue de mes actions passées, je n'ai trouvé que deux choses qui puissent m'avoir trahi. Vous étiez il y a quinze jours d'un repas où l'on s'é-

chauffa à boire; il vous peut souvenir qu'on y dit que les yeux de Madame étoient beaux; j'en parlai avec un peu trop de chaleur, et même je dis que le cavalier qui en étoit le maître pouvoit assurément se dire heureux, et je proférai ces paroles avec une joie et avec une fierté qui auroient été fort indiscrètes parmi des gens de sang-froid, et peut-être cela passa-t-il sans être remarqué; car nous étions tous assez échauffés de vin. Il me souvient pourtant que vous me marchâtes sur le pied. L'autre chose dont je me doute fut plus dangereuse. Nous avions remarqué, Madame et moi, que Monsieur ne manquoit jamais de tremper presque toute sa main dans l'eau bénite qui est dans la chapelle du Palais-Royal, et de s'essuyer à son mouchoir après s'en être mis au visage. Cela nous servit à lui faire une malice pour nous venger de sa mauvaise humeur; car il nous avoit rompu une partie de promenade le jour d'auparavant. Nous prîmes notre temps un matin qu'il étoit à Saint-Cloud pour ne revenir que le soir. Ce même matin je me trouvai à la messe de la chapelle du Palais-Royal, et après que tout le monde se fut retiré,

étant demeuré seul avec Madame et Montalet, comme si nous eussions eu quelque chose à nous dire, nous exécutâmes ce que nous avions résolu. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

